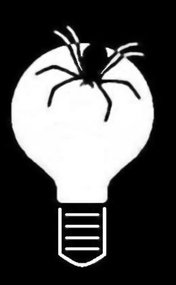


L'AMPOULE

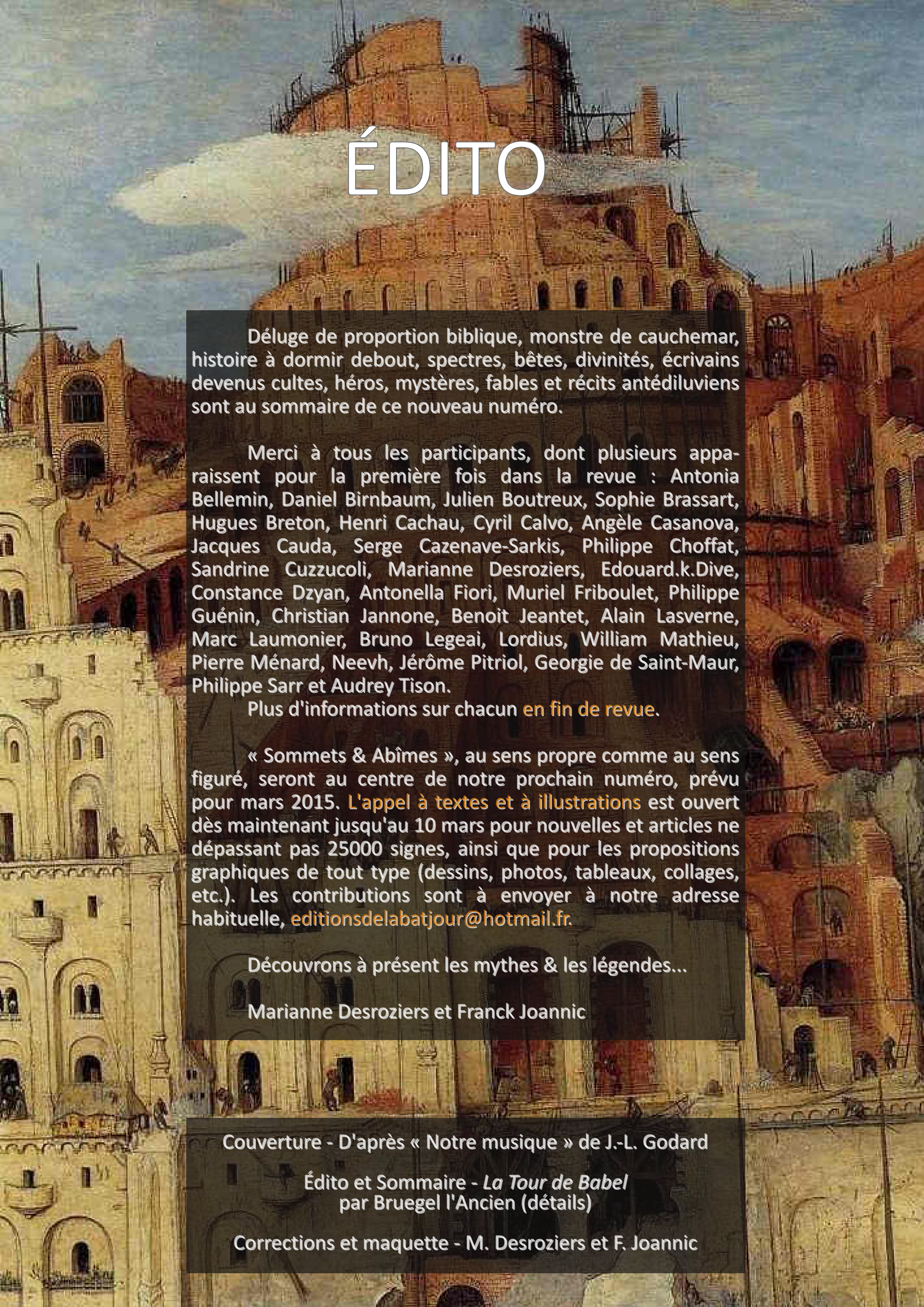
revue littéraire énervée

Mythes & Légendes



Numéro 14

Décembre 2014



ÉDITO

Déluge de proportion biblique, monstre de cauchemar, histoire à dormir debout, spectres, bêtes, divinités, écrivains devenus cultes, héros, mystères, fables et récits antédiluviens sont au sommaire de ce nouveau numéro.

Merci à tous les participants, dont plusieurs apparaissent pour la première fois dans la revue : Antonia Bellemin, Daniel Birnbaum, Julien Boutreux, Sophie Brassart, Hugues Breton, Henri Cachau, Cyril Calvo, Angèle Casanova, Jacques Cauda, Serge Cazenave-Sarkis, Philippe Choffat, Sandrine Cuzzucoli, Marianne Desroziers, Edouard.k.Dive, Constance Dzyan, Antonella Fiori, Muriel Friboulet, Philippe Guénin, Christian Jannone, Benoît Jeantet, Alain Lasverne, Marc Laumonier, Bruno Legeai, Lordius, William Mathieu, Pierre Ménard, Neevh, Jérôme Pitriol, Georgie de Saint-Maur, Philippe Sarr et Audrey Tison.

Plus d'informations sur chacun en fin de revue.

« Sommets & Abîmes », au sens propre comme au sens figuré, seront au centre de notre prochain numéro, prévu pour mars 2015. L'appel à textes et à illustrations est ouvert dès maintenant jusqu'au 10 mars pour nouvelles et articles ne dépassant pas 25000 signes, ainsi que pour les propositions graphiques de tout type (dessins, photos, tableaux, collages, etc.). Les contributions sont à envoyer à notre adresse habituelle, editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Découvrons à présent les mythes & les légendes...

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *La Tour de Babel* par Bruegel l'Ancien (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE


MYTHES &
LÉGENDES

Sans légende

Georgie de Saint-Maur

Il était une fois, dans un magnifique pays riant, un très vieux clou qui avait deux vis… Non. Deux héritiers.

Voilà, ça commence tout de suite. Je me dis : bon, je vais écrire une belle légende comprenant tous les ingrédients ad hoc, vous voyez ce que je veux dire, tout ce que les jeunes aiment bien : les dragons, les sorcières, la magie, les sortilèges, les lutins des bois ; enfin tout cet arsenal de l'heroic fantasy qu'on leur a imposé (je me demande bien pourquoi d'ailleurs) ces dernières décennies et pouf ! je tombe encore dans le texte déjanté… anticonformiste… inclassable…

Et pourtant, on m'a si souvent reproché de n'être pas praxique. Ah ! je serais donc incorrigible ?

Mais cette fois, par le diable, c'est décidé ! Sans être le nouveau Tolkien (1), je reprends illico presto, et vous allez voir que ma légende c'est du solide.

Voyons, voyons… Laissez-moi un peu réfléchir…

Le premier de ces deux héritiers s'appelait Biclou…

Hum, je ne sais pas pourquoi, mais ce nom a peut-être un petit quelque chose qui pourrait démotiver les lecteurs. Biclou… Biclou… ça sonne un peu Swift (2), ça. Enfin tant pis, c'est dit, c'est dit ! Et puis il faut que les jeunes évoluent un peu aussi, hein ?

Biclou, donc, était un personnage bizarre… étrange… mystérieux (c'est bon ça, « mystérieux »). Bien qu'officiellement reconnu par son père, sa naissance n'avait pu être conjecturée que sur la base de quelques témoignages épars, dont celui de son vieil ami le prince Culumzxulunujustur… Non, c'est idiot. C'est imprononçable…

Disons : le prince Doumir !

Ah ! ça le fait déjà mieux, pas vrai ? C'est important le nom des personnages. On rentre beaucoup mieux dans l'histoire. Il y en a qui s'en fichent, mais moi je trouve que pour une légende, il est primordial de pouvoir suivre sans peine sa narration.

Ces témoignages, disais-je, laissaient supposer qu'il était bien l'enfant légitime du vieux clou cité plus haut et d'une certaine reine Violante (encore un bien curieux prénom), de la maison des Winskobach, mais que, nouveau-né, il avait été exilé et élevé à Florence par Paolo Ramoli, beau-frère de la seconde.

1 Tolkien est un écrivain, poète et philologue anglais. Il est principalement connu pour ses romans Le Hobbit et Le Seigneur des anneaux.

2 Jonathan Swift est un écrivain, satiriste, essayiste, pamphlétaire politique anglo-irlandais. Il est célèbre pour avoir écrit Les Voyages de Gulliver.

Qu'est-ce qu'on s'en fiche ! Pourquoi est-ce que je raconte ça, moi ? Voilà un bon moyen d'embrouiller tout le monde, tiens.

Enfin, quoi qu'il en soit, certains virent en lui le descendant royal, et dans cette filiation supposée la raison de sa grande intimité avec le prince Doumir. Zut, qu'est-ce que je voulais dire, moi ? Voilà comment on se perd dans des détails...

Ainsi, en dépit des assertions paternelles, a-t-on cru également reconnaître en lui l'enfant naturel de la princesse Cunégonde et d'un noble, le Comte du Hautmur-de-Lierneux. Ces liens de parenté, dont aucun, encore une fois, n'est avéré, expliqueraient le train de vie aisé qu'il avait toujours mené, son éducation et sa culture. En effet, outre ses connaissances certaines en psychanalyse (nous sommes quand même en 1897), Biclou était reconnu par ses contemporains comme un homme de très grand savoir

« Et la légende ? » me direz-vous. J'y viens, j'y viens : chacun sait l'enjeu que représente la reproduction chez les animaux, Biclou, qui clamait à qui voulait l'entendre que nous n'étions que des petits mammifères, pensait que le même enjeu se déployait dans notre cerveau archaïque. Il était le fondateur de la célèbre théorie dite du « syndrome de Polyphème (3) », qui avait fait couler tant d'encre. Selon lui, parmi les nombreuses pulsions qui encouragent le mâle à l'accouplement existe celle du pénis, identifié par le couple au fœtus, qui, par peur de la nouveauté, veut à tout prix retourner dans l'utérus. Curieusement, par un phénomène de vacuité infra-raisonnée, cette copulation est favorablement acceptée par la femelle car au creux de sa caverne, chacun, sans s'occuper d'autrui, dicte sa loi à ses enfants et femmes (4). Tout comme le pieu dans l'œil du cyclope assurait l'impunité à Ulysse, cette démarche psychologique complexe est considérée comme l'antidote parfait au mythe du vagina dentata (5) (qui mange le pénis) alors très en vogue (6).

Hé hé, ça roule. Je ne suis pas mécontent de ce passage de ma légende qui n'est pas sans rappeler Saint Georges et le Dragon, cette belle détrempe sur bois, de 52 cm × 90 cm, réalisée par Uccello (7).

Pour en revenir au fameux syndrome, l'histoire est connue, mais je la rappelle quand même : lorsque Polyphème fut aussi éborgné que Popeye (8), les autres cyclopes lui demandèrent qui lui avait fait ça. « Personne ! » leur répondit-il. C'est donc quand Ulysse est signalé comme personne qu'il devient quelqu'un. Blanc-seing pour la gent féminine qui y voit un gage d'identité pour la progéniture.

3 Dans la mythologie grecque, Polyphème est un cyclope, un géant possédant un œil unique sur le front.
4 Homère, Odyssée, chant IX, 112-115.
5 Vagin denté en latin.
6 En 1896, une série de cadavres ayant le sexe sectionné par des dents est retrouvé à Baltimore, toutes les victimes fréquentaient les milieux de la prostitution.
7 Paolo Uccello est un peintre italien de la première Renaissance.
8 Popeye, littéralement « œil crevé », est un personnage de bande dessinée créé par Segar.

Oui, me direz-vous, mais comment savoir si l'on est atteint de ce syndrome ? Eh bien, cela peut commencer par des noms affectueux : « la p'tite » ou « Pipine », « zigounette », « Zézette » ou encore, beaucoup plus simplement, « Johnson ».

Attention ! Notre deuxième héritier, lui, se nommait Clou-garou.

Ah ! ça c'est bien. C'est du roulé sous la vaisselle. Au XIIe siècle, on employait le terme de Leul garoul qui signifie selon Collin de Plancy (9) : « Loup dont il faut se garder », car gar est interprété comme le déverbal de « garer ».

Pan ! dans les dents de tous ceux qui pensent que j'écris n'importe quoi. Notez que je ne renie pas mes fakes (en aucun cas, même), mais je veux souligner qu'il faut obligatoirement un savant mélange d'authenticité et d'apocryphe pour que ma méta-littérature prenne un sens.

Ne nous attardons pas. Foin de tous ces détails.

Clou-garou, donc, était un sorcier. Un magicien formé dans une mystérieuse université d'enchanteurs. Un personnage exceptionnellement doué pour le Vacuum flyer, un sport fantastique, réservé aux sorciers, qui se pratiquait sur des aspirateurs volants…

Non, non. C'est nul à scier ! On dirait du Dickens (10) à qui on aurait fait des anglaises. Ou encore une misérable resucée de l'Henri Potier de Rowling (11).

Je peux mieux faire. Bien mieux faire…

Hum, hum, ça y est. Attention mes amis, ça décloue !

Très diverti par les rumeurs, et ne les ayant jamais démenties, Clou-garou était une sorte de thaumaturge qui symbolisait le plus vieux rêve de l'homme : l'éternité. Enfin, disons pour être honnête qu'il en incarnait une toute petite partie seulement, car un destin facétieux avait conditionné son immortalité à la vieillesse. Il possédait l'éternelle vieillesse.

Perpétuellement fatigué, perclus et frappé d'arthrose, il avait développé un caractère bougon, en tout point digne de son lointain successeur : André Breton (12).

Dans ses Souvenirs brûlés publiés à titre posthume pour la première fois en 1936, la comtesse Jambette, dame du palais de la reine Violante (de sinistre mémoire), consacre un long paragraphe à Clou-garou. Elle relate, entre autres, la démonstration de transmutation d'une fève de tonka en haricot de Soissons que fit Clou-garou devant son premier mari, le marquis de Broche.

9 Jacques Collin de Plancy est un écrivain français, auteur de nombreux ouvrages où l'occulte le dispute à l'insolite et au fantastique.
10 Charles Dickens est considéré comme le plus grand romancier de l'époque victorienne.
11 J. K. Rowling est une romancière britannique. Elle doit sa notoriété mondiale à la série Harry Potter.
12 André Breton est un poète, écrivain et essayiste français, théoricien du surréalisme.

Je sais que cette transmutation est bien moins spectaculaire que celle de l'or en plomb, mais bon, c'est quand même une transmutation, pas vrai ? Les gens ne sont jamais contents.

Dans un autre chapitre, la comtesse raconte la visite de Clou-garou, qui voulait prévenir le gouvernement de sa dangereuse position de kamikaze. « Avec de telles mesures, vous allez vous casser la figure ! » prédisait-il. Le gouvernement de l'époque était en effet enclin à favoriser les conditions sociales des travailleurs au détriment des profits du patronat.

Oh oh, attendez, je dérape un peu là. Je vais repréciser tout cela dans le calme et la sérénité.

« Les ministres y pensèrent encore quelquefois, mais insensiblement ils en perdirent le souvenir », raconte la comtesse. Clou-garou, que l'on surnomma finement le « roué », était donc l'inventeur de la politique de la Roue, qui permettait aux entreprises d'éluder l'impôt. Il tenait cette terminologie de la façon dont le paon fait la roue et jouait pratiquement le rôle d'un paravent masquant des accords préalables, relatifs à l'impôt, passés entre un gouvernement étranger et des entreprises établies fictivement.

Ah non, ça ne va pas. Personne ne croira à une telle histoire. C'est trop gros ! trop fou ! J'ai toujours tendance à exagérer, à remettre une couche dans la culotte. Il faut que je revienne très vite à notre fontaine de sénescence.

Voyons, voyons. Que dire de plus ? Ah oui…

Clou-garou, virtuose de la guimbarde, composait aussi de la musique. Il était toujours habillé de vêtements étranges et n'absorbait que des gélules de son cru. Il parlait et écrivait couramment le picard, l'arpitan, le flamand et le wallon. Cette incroyable faculté polyglotte, alliée à sa pérennité, frappait beaucoup les esprits faibles.

Les gens de son époque croyaient, bien sûr, qu'il avait accompli le Grand Œuvre alchimique qui apporte l'immortalité, mais pensaient également qu'au tout dernier moment il avait dû faire une petite erreur. Tout cela n'était pas prouvé et souvent contesté. Mais les croyances populaires lui prêtaient le souvenir de ses innombrables vies antérieures et surtout de toutes les affections correspondantes.

Pas mal, hein ? Mon narcissisme boursouflé me suggèrerait même : très intéressant.

Ouais, sauf que mon histoire est bouffée aux mythes. Je n'arrive pas à y participer une seule seconde… mais ça je le savais, les légendes ne m'intéressent pas !

Tout ce que je voulais, c'est être publié dans L'Ampoule. Pour qu'on affirme en me lisant : « Ah, vous êtes de la revue ! ».

En fait, je ne sais pas écrire sur un thème, moi non plus…

Mon père me l'avait bien dit : « Trouve-toi un vrai métier, Georgie ! ».

On devrait toujours écouter les vieux.

Comme chute, tenez-vous bien : au départ, j'avais prévu la dégringolade d'un aspirateur volant, ou encore une apologie de l'anormalité : Luke, je suis ton père (ou ton cousin, ou un ami), vous voyez le genre. Mais bon, on cause, on cause, et puis le destin bifurque.

Vous savez, je ne suis pas un freluquet, je pourrais, s'il le fallait vraiment, vous parler pendant des pages et des pages de l'héritage qui attendait les deux fils au tout début de ma légende.

Oui mais voilà : je suis publié ! Le but est atteint !

Je dirais même que ça fait déjà un bon moment que vous me lisez, alors je ne voudrais pas vous manquer de respect, je ne vais pas enfoncer le clou ! (excellent)

C'est pourquoi, paraphrasant Bourvil (13) dans La Bonne planque (14), je vous quitte ici (15), abruptement certes, mais non sans vous faire à tous de gros poutous.

13 Bourvil est un acteur, chanteur et humoriste français.
14 La Bonne Planque est une pièce de boulevard française de Michel André, célèbre entre autres pour son « coup de téléphone au commissariat ».
15 Si vous avez aimé cette nouvelle, venez retrouver ma plume dans La Folie des glandeurs sur le blog des éditions Bozon2x.

Homo homini lupus

Julien Boutreux

J’ai soudain si froid sous le clair abîme des étoiles. Qui suis-je, égaré et seul dans le désert de la nuit ?... Mes pensées sont si confuses... Le sang bat à mes tempes. Le vent furieux déchire mes flancs. Il m’est familier, nous sommes de vieux amis. J’emplis mes poumons de cette obscurité qui vient de s’abattre sur le monde. Alors une force mystérieuse sourd dans mes veines, raidit mes muscles, décuple mes sens... Extirpée des profondeurs de la terre, elle s’infiltre dans mon corps, le traverse puis rejaillit jusqu’aux cimes de la forêt. Je sais qu’elle peut tout dévaster. Mon hurlement de joie et de douleur mêlées s’élève vers la lune. Mon soleil.

Me voilà prêt. Tout comme ma sœur la nuit est prête à devenir le théâtre de la grande chasse que je vais mener. Je m’élance à travers les ténèbres tel une traînée de poudre. Rien n’entravera ma course jusqu’à l’aube.

Je sens déjà le sang gicler dans ma gueule, couler dans ma gorge. Rien de plus jubilatoire que de déchiqueter l’un de ces pantins hurleurs. Je l’ai fait chaque nuit de pleine lune depuis... peu importe. Seul compte l’instant. L’instant de cette course dans les ténèbres, la forêt et le vent. L’instant du sang chaud qui ruisselle. J’habite cet instant ; je suis cet instant où l’on passe du jour à la nuit, de la vie à la mort. Je fonds sur le village. Je tuerai un homme cette nuit encore, et c’est pourquoi ma joie est indicible. Je sens la peur des villageois flotter dans l’air noir. Elle transpire par tous leurs pores, traverse leurs murs branlants, s’insinue sous leurs portes aux planches disjointes — ridicules écrans entre ma faim et leurs pauvres vies. J’entends le murmure de leurs prières. Ils en auront besoin. Qu’ils recommandent leurs âmes souffreteuses à leur dieu de pacotille, car je suis le semeur de mort, le seigneur du crépuscule, et je viens à eux. Ils le savent. Ils m’attendent dans la terreur superstitieuse. Leurs signes de croix fébriles, leurs crucifix minuscules : que peuvent-ils contre ma puissance, ma rage, ma soif de mort ?... Ils m’appellent le Diable, le Mal. Mais je ne me connais pour noms qu’avidité, et démesure, et jouissance. Peut-être essaieront-ils de résister, à leur façon vaine et risible. Je m’en réjouis déjà, et je redouble de vitesse. Le but approche : sang, cris, larmes. Je suis tellement plus fort qu’eux. Si je le pouvais, je rirais aux éclats !

Des arcs brillants déchirent la nuit. Le vacarme du tonnerre. La tempête. Je suis leur enfant. Et rien dans l’univers n’est à la mesure de ma joie, de ma puissance, puisqu’elles sont sans limites.

Déjà les derniers arbres de la forêt. Le village est juste au-delà. Ils sont là. Les hommes et leur odeur de peur. Ils guettent et ils attendent, fusil au poing. Les chiens aboient, grognent : ils viennent seulement de sentir ma présence, ces animaux de basse-cour. Les hommes lâchent leurs bêtes. Je n'attendais que ça. Des coups de feu retentissent, frêles lueurs de leur espérance, éclairs infimes parmi les éclairs de l'orage. Les hommes sont tellement sots qu'ils seraient capables d'abattre leurs propres chiens. Et voilà que trois de ces créatures chétives fondent sur moi. Je me jette sur elles. Mes crocs arrachent la tête de la première, mes griffes blessent la deuxième à mort. Le dernier chien recule et se tapit, les babines ridiculement retroussées. Il ne grogne plus. Il tremble. Il geint. Sa peur n'est pas moindre que celle de ses maîtres. Elle suffirait à le tuer. Mais ce privilège est mien. Je lui offre une mort rapide. D'autres chiens m'encerclent, meute hurlante et grondante galvanisée par le nombre. Je feins de battre en retraite pour les entraîner au cœur de la forêt. Ils n'ont aucune chance : l'obscurité est avec moi. Ils se défendent de façon pitoyable, jusqu'au dernier gémissement. Une fois que j'en ai fini avec eux, je m'élance derechef vers les hommes et la promesse d'un festin bien supérieur.

Leur peur n'a fait que croître. Ils ont vu leurs chiens s'éloigner, et malgré leurs appels aucun n'est revenu, excepté une ou deux bêtes à demi déchiquetées, plus mortes que vives. Les aboiements se sont tus. Il n'y a plus qu'un noir visqueux percé là-haut par le globe jaune de la lune. Je peux me jeter sur eux avec une rapidité, une force et une violence qu'ils ne comprennent pas. Ils me nomment « Démon ». Mon hurlement les glace. Déjà des cris, déjà du sang. Déjà l'odeur somptueuse de la mort. Ma gueule a déchiré la moitié d'un corps. Des coups de feu à nouveau : passé la stupeur, ils réagissent enfin. Mais la terreur les fait viser mal. Je regagne le couvert de la forêt.

Le vent glacé pénètre dans ma gueule, traverse mes muscles. Je lève les yeux vers la lune pleine. Sans elle, je ne suis rien. Mais lorsqu'elle brille dans le ciel noir, je suis l'instinct : pur désir, force brute, débordement. Mon hurlement couvre le tumulte de l'orage, se répercute en écho dans les bois et la vallée, enfin défait par le vent — comme je déferai la vie des hommes qui m'attendent encore à la lisière. Je bondis pour un dernier assaut. Cette fois, je les prends par surprise, plus violent que jamais. Des tirs paniqués s'entrecroisent, étoiles filantes dérisoires. Certains m'atteignent, mais c'est si peu de chose, la morsure de ces petits morceaux de métal brûlant. Cela ne fait qu'attiser ma rage. Les hommes sont déjà sous mes crocs, sous mes griffes. Je déchire, j'arrache, je broie. Bientôt les cadavres s'accumulent autour de moi. Jamais je n'avais tué autant en une seule nuit.

Quelques hommes peut-être ont pu s'enfuir, si profondément blessés dans leur chair ou dans leur âme qu'ils ne tarderont pas à rejoindre leurs frères tombés. Cette douleur atroce qui me transperce l'épaule... C'est impossible. Des aboiements lointains me parviennent. D'autres hommes arrivent. Ce doit être une battue. J'ignore d'où ils viennent. Je ne comprends pas. J'ai mal, terriblement. Là où s'est logée tout à l'heure l'une des balles. Pourtant, aucune arme n'a jamais pu me blesser sérieusement. Ma vision se trouble. L'orage s'éloigne. Le monde de l'ombre s'amenuise. L'aube est encore loin pourtant. Les aboiements se rapprochent. Mes forces m'abandonnent. Vite, la forêt... Je dois fuir...

Fuir.

Toute la nuit, ils m'ont traqué. Malgré ma faiblesse, j'ai encore pu croquer quelques chiens téméraires, quelques hommes aussi. Ils ont eu beau tirer, aucune autre balle n'a pu m'abattre. La plupart de la meute s'est épuisée, s'est égarée, mourra probablement bientôt de toute façon. Les hommes et leurs serviteurs ont perdu ma piste. J'ai couru jusqu'à ces rochers où vient se briser la mer dans un tonnerre d'embruns et de sel. Ce tumulte, la fureur du vent du large me rappellent mon ancienne puissance, ma force et ma rage perdues. L'aube approche. Je suis étendu sur un tapis d'épines, de bruyère et d'ajoncs, à bout de force.

*

Je meurs de froid et de peur, recroquevillé et nu comme un nouveau-né sur la lande glaciale. Une étrange torpeur engourdit tous mes sens. Le soleil se lève. Sa lumière est si ténue que le monde semble être sur le point de disparaître. Le jour est ma nuit. Je ne suis qu'un homme.

Je ne me souviens jamais. Cette fois pas plus que les autres. Je sais que c'est moi parce que la balle est fichée dans mon épaule, que la douleur est insoutenable et que je vais bientôt mourir.

Sans doute les villageois ne comprennent-ils pas l'absence de leur curé. Et quand ils comprendront, je ne crois pas qu'ils prieront pour le repos de son âme. Moi-même, si j'avais su...

J'ai béni la balle d'argent qui m'a tué. Des corbeaux tournoient au-dessus de moi dans un ciel indiscernable. Je les entends, mais ne peux pas les voir. Pas assez de lumière. Ni lune ni soleil à cette heure indécise. Leurs croassements stridents déchirent ce qu'il me reste d'âme. Peut-être qu'ils savent ce qui est inéluctable. Peut-être qu'ils attendent. Festoieront-ils du corps d'un damné ?

Mes malheureux paroissiens sont en deuil de tous leurs disparus. Bientôt, leur cœur bondira à l'annonce de cette merveilleuse nouvelle : le loup-garou est mort à l'aube.

Histoire de Pan

Sandrine Cuzzucoli

L'autre nuit, chez Arnold Böcklin, boucher de quartier homonyme du célèbre peintre suisse, Pan avait été retrouvé mort sur le carreau.

Racontons son histoire.

Pan était un jeune apprenti boucher chinois qui avait fui la révolution maoïste, bien des années après. On approchait des années 2000. Il fallait dire qu'il n'aimait ni les livres ni la campagne, et quand à l'occasion d'une de ses tournées européennes d'acteurs de théâtre ambulant il s'était arrêté à Marseille, il s'était dit : « Je veux vivre ici près de la mer et du chant des sirènes. » Il avait vite appris ce qu'il devait faire et son goût prononcé pour les chairs bovines n'avait cessé d'être exalté par ses longues observations des tableaux de Soutine que Böcklin le boucher gardait précieusement dans son boudoir de domicile, rue des Tyrans, près du port (premier arrondissement). Son tableau préféré : Le bœuf écorché (1925). Pan avait remarqué que Soutine peignait les paysages du Sud comme l'intérieur des panses animales. (Et dire que Pan était mort à présent : il ne remarquait plus rien.)

Pan le Chinois marseillais avait beaucoup voyagé grâce au théâtre. Orphée et Eurydice, Protis et Gyptis, Ulysse et Calypso avaient été pour lui les plus beaux spectacles (en langue chinoise, sous-titrés et interprétés musicalement au piano ou au violon, cela dépendait). Seulement Marseille avait arrêté sa course, Marseille la ville dont une seule sardine avait un jour bouché le port. D'abord aquarelliste du côté de Malmousque, il avait été embauché ensuite comme aide-cuisinier dans un « Allô Nem » rue d'Italie près de la place Castellane. Il avait fini par aller plus souvent au cinéma « Le César » (tout proche) qu'au travail, et bien vite il s'était fait limoger sans préavis. « Pan, what have you done ?... » : le propriétaire du restaurant, Franck Martinez, ancien taulard de la prison des Baumettes, ne lui avait pas fait attendre son reste, lui dont la femme pendant des années avait animé les soirées moroses des pénitenciers à travers les ondes de Radio Galère. Entre le cinéma « Le César » et le bar « Le Petit Pavillon » sur la corniche, Pan avait galéré... et les Chinois se font remarquer quand ils ont bu.

Les années passent et l'on retrouve Pan chez Böcklin, le boucher amateur d'art et, qui sait, également fomenteur de sa triste fin, mais nous

n’avons pas assez d’indices pour l’affirmer au moment présent. Au travers des peintures jalousement gardées dans un petit studio donnant sur la rue Sainte, Pan, grâce au maître boucher, découvre l’Amérique. Une aussi vaste collection remplissant un espace aussi réduit ne passe guère inaperçue (d’ailleurs, on pouvait s’interroger…) et vite la magie des tableaux peuple ses rêves. Elle sert de matière et de chair aux dramaturgies (théâtrales et chinoises) de son passé. Évidemment, les toiles du maître Böcklin homonyme du maître boucher sont celles qui frappent le plus le jeune apprenti car plusieurs s’intitulent « Pan » : Pan dans les roseaux (1859), Pan effrayant un berger (1860), Syrinx fuyant les assauts de Pan (1854)… Sans parler des toiles qui représentent des rôles qu’il a lui-même interprétés. Les toiles deviennent une matérialisation de ses fantasmes d’acteur et aussi de ses émois d’enfant élevé dans un décor pastoralo-tragico-mao. Des visions s’emparent de lui : il est tantôt l’homme-chèvre gambadant innocemment dans les campagnes chinoises ensanglantées (pour la bonne cause), tantôt le joueur de flûte bouclé catapulté aux quatre coins d’une Chine pétrie de littérature et de jasmin. Au travers de l’art, Pan se désespère aussi de n’avoir pas su lutter au pays : lui, l’ancien acteur, n’avait-il pas l’ambition d’un rôle bien plus important ? Il s’était mis en tête de revenir au pays.

On retrouve donc Pan en Chine.

Racontons son retour : en un mot on l’enferme. Le reste est assez sordide comme peut l’être un cachot. Pan perd des kilos (pour rester neutre). Et puis divers trafics avant le retour à Marseille, terre bénie des cieux, de Monte-Cristo et des bouchers.

Mais où est-ce que Böcklin le comte vacher peut-il bien se cacher maintenant ? Plus de traces de la boucherie, plus de traces… Pan se rend à son domicile sans réussir à se faire ouvrir la porte (aux mille serrures). Il ne peut tout de même pas passer au travers des murs (comme un passe-muraille !). C’est ainsi qu’il choisit la solution de facilité : rentrer par la fenêtre, après tout les faux des originaux que Böcklin lui avait commandés, suite à la découverte de ses talents picturaux, demeuraient en ces lieux, il voulait les récupérer. Alors Pan monte au mur, s’agrippe en s’aidant de ses sabots de chèvre Seguin et fait une entrée fracassante dans l’antre de l’ogre mangeur d’hommes Böcklin. Celui-ci, attablé, le voit, lui fait face, il attend qu'il s'approche pour — juste avant de le laisser manger et de le faire parler — lui lancer attendri : « Ulysse a fait un long voyage !... »

À ces mots, Pan, émeu, tombe par terre (la mort est soudaine, due au changement d’identité).

L'Étanche

Alain Lasverne

Le pluviomètre a débordé. L'eau qu'il n'arrive plus à retenir est jaune, marbrée de reflets verdâtres qui semblent vivants. L'air transporte des animalcules bizarres. Je devrais dire « la pluie ». C'est une compagne lancinante mais fidèle. Depuis le début juillet, je n'ai pas vu de jour où elle s'est arrêtée plus de trois heures, et nous sommes le 23.

Dans le temps, il faisait un soleil à faire éclater les roches de notre belle vallée. Le Haut-Bigan recevait pas mal de touristes. On les appelait « les escargots », avec leurs sacs à dos. Les escargots venaient pour ce soleil impérial et la luxuriance de la nature. Tout restait vert sous la chaleur grâce aux trois fleuves qui nous irriguent. Ils en ont fini avec la domesticité et la générosité. Ils ont enjambé leurs digues et leurs voix se sont enflées jusqu'à devenir furieuses. Rien ne peut plus les contenir, ils sont les alliés de la mer qui remonte lentement à travers eux. Et la pluie les alimente sans cesse.

La vallée est aujourd'hui un lac percé d'à peine quelques îlots de terre et d'une poignée de monuments trop hauts pour avoir été submergés. Une centaine de survivants à la poussée soudaine de l'an dernier n'ont pas voulu partir. Ils crèvent sans doute de faim en regardant le ciel implacable ou l'eau autour d'eux qui les attend. Si j'avais des jumelles, je les apercevrais, j'en suis sûr. Ma position n'est guère plus enviable. Plantée presque au sommet du Mont d'Envers, le plus élevé de ceux qui surplombent la vallée, ma baraque ne sera pas épargnée pour autant. Les eaux montent inéluctablement. Personne ne sait quand elles se lasseront. Les glaces du monde continuent à fondre, il paraît, à une vitesse qui sédimente dans l'œuf tous les calculs. Les politiques se taisent, et se terrent même en certaines régions submergées ou coupées du monde, comme la nôtre.

Je devrais m'enfuir. Mais partir où ? Et comment faire, avec ma Julie ?... D'abord, je n'ai plus la force. Ma chienne qui se traîne à mes pieds sur le sol humide le sait bien. Elle a l'âge de mes artères, et c'est pas beau à voir. Comment, d'ailleurs ?... Ils ne prennent que des spécialistes et des jeunes, dans la nouvelle ville, ce paradis préservé des eaux que la radio surnomme « l'Étanche ». Le maire assure qu'il n'y a pas et n'y aura pas de quota à Saint-Sevirin Nouveau, nom officiel de la cité des élus, dressée sur d'immenses pilotis. Parmi ses responsables personne n'aime les vieux, et encore moins les malades. C'est une humanité purgée, débarrassée de ses éléments « pluvieux », qu'accueilleront les villes bientôt flottantes, quand les pilotis auront testé jusqu'au bout les limites de la montée des eaux.

Je l'ai retrouvé dans un vieux coffre noir qui lui appartenait. Je l'ai montré aussitôt à Julie. Elle n'a pas eu de réaction particulière. Elle délire presque tout le temps, maintenant. Une infection, d'après le médecin. Quelle infection ? Une grippe, une bronchite ?... Non, plus fort. Mais il est incapable de dire quoi. Il faudrait faire des analyses plus poussées, là-bas, dans les villes à l'intérieur, les villes épargnées avec des labos qui fonctionnent. Il faut la laisser délirer jusqu'à ce que la fièvre s'en aille. Ou l'emporte, voilà ce que tu devrais dire, vieux rat... Je sais qu'il fait ce qu'il peut avec quasiment plus aucun médicament, mais je me lève avec la colère qui brasse des mots dans ma tête.

Il est en papier. Je ne sais pas comment il s'est conservé. Le coffre l'a protégé de la pluie et de l'humidité qui a détruit une quantité incalculable de bouquins un peu partout. Mais le champignon maudit qui a dévoré des bibliothèques entières dans le monde l'a épargné également, et ça j'en suis très étonné.

Une semaine que je l'ai. Ses lignes sont des barques temporelles qui me ramènent au temps où le monde était sec. C'est une histoire d'amour au bord de la mer. J'en suis au début mais j'ai compris ça. La mer servait à se baigner, à l'époque, ou à bronzer. On l'aimait. Elle était le repos et la joie de vivre. Maintenant, elle suinte dans les failles, elle nous traque, elle nous en veut. Julie dort. Elle a pleuré avant de dormir. Quand je l'ai bercée, j'ai eu l'impression d'avoir ma fille entre mes bras et non ma femme depuis dix ans.

Je suis encore troublé par cette lecture, j'avais perdu l'habitude de lire. La littérature s'est effacée quand tous nos livres se sont transformés en un magma où se dissolvait l'encre. Cette page blanche, toutes ces lignes noires plaquées dessus, droites comme des sillons dans un champ, je m'y perdais. Mon œil hésitait à se laisser embarquer. Pourtant je continue, je sais encore, après toutes ces années à ne plus lire, comme à peu près tout le monde, vu la petite fortune que coûte un livre électronique.

On a pesé Julie hier. Elle a perdu quinze kilos depuis le début de sa maladie. Ses yeux brillent encore quand elle me regarde. Par moments, je ne sais plus si elle est endormie ou bien éveillée. Son regard trouble m'effraie presque. Pourtant ses yeux bleus attiraient les nuages.

Un hélico municipal est venu pour me demander quand je souhaitais partir pour l'Étanche. J'ai regardé derrière, vers le sommet de la colline. L'Étanche est de l'autre côté. Il reste deux mois, peut-être quelques-uns de plus, avant que les eaux n'atteignent la terrasse sur laquelle se trouve notre maison, non ? À vrai dire, il n'en sait rien. Aussi bien les eaux vont s'arrêter. J'en doute, c'est nous les hommes qui avons commencé.

Nous avons papoté devant l’horizon gris. Sur une impulsion, je lui ai montré le livre. Il a été plutôt impressionné. Je lui ai demandé s’il partait, lui. Il m’a dit qu’il avait réservé deux places, pour sa femme et lui. Il a changé de conversation quand j’ai voulu savoir si les maîtres de L’Étanche lui avaient confirmé notre réservation.

Le héros est un homme brun qui fait des haltères et beaucoup de natation. Il est très viril et heureux en ménage. Sa femme, fine avec des seins en forme de poire, très sensuelle, le comble. Je n’ai pas mangé de poire depuis très longtemps, je ne sais même pas s’il en reste. Je sens que ça va se gâter pour le couple au paradis. Ils parlent de la chaleur, lézardent sur la terrasse de leur appartement. Il donne sur la mer et l’auteur s’étale sur les rouleaux qui viennent se répandre sur la plage de sable. Je frotte doucement la couverture quand j’ai fini ma lecture. Elle est si sèche, rêche. Il faudrait inventer d’autres mots pour dire cette rugosité tendre du papier bien sec. Alors je ferme le livre et replonge dans le réel.

Une famille de colverts filait sur les eaux. La mère en tête émettait de délicieux tieuuu-tieuuu-tieuuu. Un coup de feu a retenti et les canards se sont dispersés d’un coup. Un des petits est resté sur place. Je ne sais d’où est venu le coup, la bêtise est universelle de nos jours.

Julie a parlé dans son sommeil. Je lui ai tenu la main un moment en l’écoutant appeler « madame ». Quelle madame ? Nous avons traversé plusieurs décennies tous les deux. Je ne sais même pas dans quelle époque de sa vie le sommeil l’a projetée. Cette « madame » est-elle une de ces dames pour qui sa mère travaillait ? Ou bien une personnalité vue à la télé, qu’elle croit connaître ?... Je serrais sa main, elle soufflait, avant d’appeler de nouveau.

Il faisait sombre quand je me suis réveillé. Il y avait un mot sous la porte. L’employé municipal me confirmait ma réservation. Il faudra que je lui rappelle que nous sommes deux.

J’aime le bruit des pages froissées. C’est le bruit du mystère qui s’épaissit, de l’envoûtement qui s’approfondit. Les mystères de ce livre ont quand même du mal à me passionner, mais la texture du papier demeure.

Il y eut un pays qui s’appelait les Pays-Bas. Ils ont renoncé à sauver au moins une portion, après des années de bataille pied à pied avec la mer. Le présentateur est passé sans transition au projet Terra Magnus, la plate-forme dans l’espace. Dans l’espace, il ne pleut pas, mais il n’y a pas d’air pour tout le monde.

Les monuments, un clocher et deux cheminées d'usine ont plongé sous les eaux. De cette nappe liquide de plusieurs kilomètres émane une certaine paix. L'eau ne bouillonne pas, ne file pas vers un horizon ou l'autre. Elle s'étale, elle a gagné. Peut-être dix mètres encore et elle nous embrassera de sa bouche froide. À moins qu'elle ne fasse un palier après avoir grimpé d'une dizaine de mètres en trois mois. Exactement depuis que la pluie a décidé de ne pas s'arrêter. Les savants s'accordent sur le fait que les eaux montent partout, à des vitesses inédites. Ils devraient aussi reconnaître qu'ils ne comprennent pas pourquoi, pas plus qu'ils ne savent pourquoi elles stoppent parfois leur ascension.

Trois semaines qu'on ne l'avait pas vu, le représentant de la nouvelle cité qui ne craindra plus les eaux. Il est arrivé avec un papier à en-tête, allure officielle dans son petit uniforme noir. Un mauvais spasme m'a tordu l'estomac. Ils n'auraient plus qu'une place... Idiots, menteurs. Je n'ai rien dit à Julie. Elle n'aurait pas compris, de toute façon. Je l'ai peignée, puis j'ai attendu le canot du docteur. Il a baissé les yeux quand je lui ai annoncé que l'employé ne voulait prendre que moi. « L'Étanche, j'ai vécu sans et je continuerai », ai-je fanfaronné. Il n'a même pas souri.

Je m'en doutais. Sa femme fine, sa « liane », n'est pas un ange. Elle a fait « commerce de ses charmes » dans le temps. Le pauvre est tombé de haut. Oh, pas besoin d'être fin lecteur pour sentir ce qu'il va se passer, mais je continue à tourner les pages après m'être bien essuyé les mains. Ce papier vaut largement une histoire un peu pauvre. On dirait qu'une odeur s'est nichée dedans toutes ces années. Je n'arrive pas à l'identifier. J'ai lu un chapitre à Julie, elle écoutait d'un œil, il me semble bien.

À la jumelle, je compte une cinquantaine d'habitations sur les trois collines qui dominent l'étendue des eaux dont je ne vois plus la fin. La poussée marine est encore contenue par les montagnes, derrière nous. L'eau devra passer un col bien plus haut que notre maison pour pouvoir atteindre le lac où l'Étanche patiente sur ses pilotis.

Peut-être bien que nous serons morts tous les deux d'ici là. Les conserves s'épuisent. Les cultures hydrop et les fruits à sécher dans une resserre ont souffert d'une panne du générateur d'électricité. Il remarche, mais à quoi servira d'avoir de la lumière le ventre vide ? Les voisins ne répondent pas à mes signaux. Le plus proche, sur la colline d'à côté, est parti. Dommage, c'était presque un ami. J'hésite à pousser ma barque au pied d'une colline plus loin, pour rencontrer les autres. Ils ne me connaissent pas et sont sans doute armés, comme moi.

Déjà fin août, et l'automne ne s'annoncera pas puisque, à part l'hiver, on ne voit plus qu'elle entre mars et la mi-octobre. L'hélico a tourné

un moment avant de se poser. Depuis sa dernière visite, l'eau a repris son ascension pour gagner encore deux mètres cinquante. Le terre-plein devant la maison est aussi pentu que glissant. La prochaine fois, il devra peut-être venir avec des boudins gonflables et se poser sur l'eau, s'il tarde trop. Il m'a dit qu'il reviendrait me prendre dans une semaine. J'ai dit : « Nous sommes deux, vous le savez. » Il a répondu, presque au garde-à-vous, qu'il avait sa feuille et ses ordres. « Elle ne supporterait pas le trajet. Et encore moins le changement, M. Testut. » Je lui ai demandé de dire à son maître que je ne partirai pas en abandonnant Julie. Il a tourné les yeux et filé tête baissée vers son hélico.

Il l'a chassée de la maison et s'en mord les doigts. Comme c'est l'été, il va boire du whisky sur sa terrasse jusqu'à se saouler et quand il va se coucher il n'est pas plus gai. J'aimerais bien faire pareil, mais nous n'avons plus de vin, plus rien à boire. Sans compter l'été qui n'est plus qu'un souvenir auquel on préfère ne pas penser.

J'ai trouvé une fleur séchée entre les pages. Elle était si sèche, si fragile qu'elle est tombée en poussière quand j'ai tenté de la saisir.

Je ne sais pas si je pourrai écrire encore longtemps. La crémaillère qui nous entraîne tous, jusqu'au moment où plus personne ne contrôle.

Il n'était pas prévu qu'il revienne si vite. S'il nous avait laissé plus de temps, j'aurais pu écrire au maire de l'Étanche, lui expliquer pour Julie, lui faire comprendre. Mais l'employé est revenu à peine une semaine après sa précédente visite. Qu'est-ce que c'est une semaine, quand on pense à manger tout le temps et que même le médecin ne se montre plus ?...

Il voulait me faire fléchir. « C'est la décision, M. Testut. Ils doivent penser à toute la population, à l'avenir du pays... Prenez quelques affaires, nous y allons. Ne vous inquiétez pas, il y a un service d'accueil là-bas. Et nous avons une brigade municipale qui gère les cas comme votre femme, pour ce qui est de la nourriture. Ils s'en occuperont. Au dernier moment, quand l'eau sera trop haute, ils feront en sorte qu'elle ne périsse pas noyée. » J'ai serré les dents et l'idée m'est venue juste après.

Il tournait, le petit chef, en attendant que je me pénètre du bien-fondé de son organisation. « D'accord, je vais me préparer », lui ai-je répondu. Dans la remise j'ai pris le colt que j'avais acheté sur le Net, un engin pour tirer des balles au poivre ou des amorces, sans permis. J'avais pu trouver de vraies balles. De retour dans le salon, j'ai braqué le raisonnable mercenaire de la mairie. Il n'a pas crié. Je lui ai indiqué notre chambre. « On va mettre Julie dans l'hélico. » Elle ne pesait pas grand-chose sur le matelas. Ses yeux fonçaient sous l'inquiétude. « On s'en va ? Chérie, dis-moi où nous allons. » J'ai regardé l'employé pour qu'il garde sa

sale bouche d'esclave fermée. « Ne t'inquiète pas, mon amour, on va s'envoler pour un coin plus tranquille où tu seras bien soignée. » On est sorti en la traînant, lui devant, moi derrière. Le matelas glissait facilement sur la terre mouillée. Un crachin tombait, j'avais peur qu'elle reprenne une dose de fièvre. Il est monté dans l'hélico et j'ai poussé pour qu'il fasse entrer une partie du matelas dans l'habitacle. On pourrait faire basculer ensuite Julie sur un fauteuil. Il a brusquement lâché et je ne pouvais rien faire, sinon le matelas allait retomber. J'ai entendu sa voix. « Arrêtez, M. Testut ! Ce n'est pas possible, vous le savez bien. » J'ai poussé et le matelas est resté en équilibre avec Julie qui gémissait. J'ai tiré le colt de ma poche. Il a eu la même idée avec une arme qu'il gardait sans doute entre les sièges. Je crois qu'on a tiré en même temps. Quelque chose m'a cogné le ventre et je suis tombé en arrière. Il a repoussé le matelas qui a glissé vers moi en se repliant. Julie est tombée avec mais le matelas a eu la bonne idée d'amortir sa chute. L'autre est arrivé après. Je n'avais plus de force et le ventre me brûlait comme l'enfer. « Vous n'auriez pas dû, M. Testut. » Je n'ai rien dit ; il me semblait entendre des courants d'eau très puissants, très profonds dans ma tête.

Le bruit des pales m'a fait reprendre conscience. J'ai attendu et quand j'en ai eu la force, je me suis redressé. Je ne sais pas comment j'ai réussi à ramener Julie à l'intérieur.

Au crépuscule, l'eau devient noire et on voit des ronds se former, comme des gouttes de pluie remontant du fond. Il faudrait que je tente de pêcher, sans doute. Ça fait quatre jours que l'hélico s'est envolé. Plus de nouvelles. On entend des bruits de fusil toutes les nuits. Sûrement la paix du monde nouveau qui nous arrive dessus.

Le matelas a dû entraîner la boîte en tombant. Grande joie quand j'ai vu qu'il y avait une grosse croix rouge dessus. C'est une boîte à pharmacie plutôt bien équipée. Je me suis administré de l'aspirine et des antibiotiques, mais tout ça ne retire pas les balles du ventre. Par contre, j'ai fait avaler toute la gamme à Julie et on dirait qu'elle va mieux. Toute seule, sans aide aucune, elle s'est levée pour venir me tirer de mon mauvais sommeil sur le canapé, ce matin. J'ai bu le café qu'elle avait fait. Pas pu le finir. Boire me donne des coups de poignard dans l'estomac. Elle piétinait à tout petits pas, comme un spectre diaphane, en me regardant les yeux écarquillés. On aurait dit un enfant découvrant la marche. Je l'ai serrée contre moi et nous avons pleuré.

Par un hasard de romancier, naturellement, Jack, le héros, est tombé sur Madly, sa femme de mauvaise vie à qui il avait interdit sa maison. Le soleil était là pour la nimber de lumière sous les yeux de Jack.

Elle avançait vers lui « comme un merveilleux diamant ». Et tout de suite son cœur a saigné. Il va la reprendre.

Il le faut : il ne reste que quelques pages et j'ai du mal à lire.

Mon père est un zombie

Pierre Ménard

Inutile d'insister ! Vous me voyez participer à un concours de gratte-écran à demi geek ? À mon âge ! D'accord, je fais autorité en matière de mythes, légendes et autres bobards. Je n'aurais aucun mal en une ou deux soirées à fignoler une gentille petite fabulette, pleine de héros torturés et d'animaux hybrides. Enfin, je fais autorité ! Dans les repas de famille, les apéritifs, je fais encore mon petit effet. C'est qu'avec le temps j'ai oublié d'où me venait tout ce savoir. Mes grandes épopées mentales n'ont pas survécu aux soirées de fin d'étude ni à la rédaction des premiers CV. Et dire que je pouvais captiver avec l'histoire de l'arc d'Eurytos, moi qui maintenant saurais à peine dire le prix du premier modèle chez Décathlon.

Non, inutile ! Je ne trouverai jamais le temps, les deux, trois soirées pour torcher le texte sont déjà prises, accaparées, happées par mon quotidien minuté. Je pourrais à la rigueur y penser le soir, en m'endormant, j'ai alors un petit quart d'heure de semi-liberté, pas plus, que je remplis vite fait de littérature scandinave roborative. Le dicter à mon Smartphone dans les embouteillages du matin... Et si quelqu'un tombait dessus ? Je le retrouverais le soir sur Facebook, tous mes « amis », sidérés, perdus en moins d'une heure, le divorce, le chômage, la déchéance...

L'idée du pseudonyme s'est imposée avant même que la première lettre du premier mot de la première ligne n'ait commencé à me chatouiller le bout des phalanges. J'ai alors pensé à Romain Gary, puis à Jorge Luis Borges, puis à Antoine Galland, puis à Franz Kafka, puis à Haruki Murakami, puis à Roberto Bolaño — lors de mon dernier séjour à Mexico, j'avais remarqué un exemplaire plutôt défraîchi de 2666, je me souviens l'avoir feuilleté, puis l'avoir reposé en faisant déjà mine de m'intéresser à autre chose. Mais ce dernier voyage au Mexique remonte à février 1999, et à cette date 2666 n'avait pas été publié (pour suivre le fil de ces pensées qui partent du mot « pseudonyme », donc Romain Gary, pour un exercice sur la mythologie, donc Borges — jusque-là tout va bien —, qui bifurquent vers Galland par métonymie ou approximation ou métonymie approximative de la paraphrase « Antoine Galland, véritable auteur des Mille et Une Nuits », sautant à Kafka via Brod, ce Judas raté qui aurait pu sans peine et sans pseudonyme, et sans Borges, s'attribuer l'œuvre de son ami, Murakami pour le rivage évidemment, Bolaño dont j'ai découvert l'œuvre en même temps que celle du Japonais, même procrastination et même sentiment de vain éparpillement). Comme pseudonyme, je pensais à « Cézenne », mais l'allusion à l'Archimboldi de Bolaño était un peu trop transparente.

Bon, je voulais bien consacrer mon temps de cerveau épargné par ma vie urbaine à penser à ce que serait un texte sur les mythes & légendes, ou penser à ce que serait l'auteur d'un texte sur les mythes & légendes. Mais il m'était impossible d'aller plus loin : trop de boulot, trop de pression, jamais de temps pour moi. Même dans ce TGV, j'avais tout juste le temps de parcourir les revues que j'avais emportées pour me distraire de la perspective de mon triste devoir filial. La femme qui me faisait face par-delà les tablettes et qui me demanda si elle pouvait m'emprunter l'Express (« Vous pouvez même le garder », tant m'avait irrité la tribune d'Attila sur l'accomplissement personnel) trouva un prétexte pour engager la conversation et la faire venir au but de ce voyage. Alors que je lui expliquais que je me rendais à l'enterrement de mon père, je n'ai pas pu m'empêcher de trouver son intérêt suspect et de la suspecter à mon tour de m'espionner, un bien grand mot que j'adoucissais un peu en l'imaginant simple agent des RG, ou de ce qu'on appelait les RG, me rappelant le film Versaille-Chantiers où la fille des RG permet une subtile allusion à Tintin. Ce qui aurait normalement dû alimenter ma paranoïa, cette rencontre survenant alors que j'émergeais à peine de ma fulgurance sur le pseudonyme en littérature, l'exacerba quand j'appris qu'elle se rendait elle aussi à l'enterrement de mon père. Exacerbée, car nos dialogues contiendraient tous le nom de famille du défunt, qu'on devine peu éloigné du mien, ce qui ruinait d'avance la politique de dissimulation sans pseudonyme que j'avais échafaudée (et par là d'œuvre sans auteur). Et que venait faire les RG à l'enterrement de mon père, sauf à soupçonner que ce n'était pas le premier ? Et comment avais-je pu trouver un exemplaire de 2666 avant qu'il ne soit écrit ? Pourquoi Girard rapproche-t-il les aventures de Job et d'Œdipe ? Pourquoi les beatniks ont-ils supprimé la ponctuation ? Le dessin animé Ulysse 31 est-il nietzschéen ?

Les enterrements de mon père n'étaient pas toujours aussi réussis. Je ne me souviens plus du rôle qu'était censée y jouer la fille des RG, ni quelle place elle avait occupé dans sa vie pour mériter d'y participer, elle ne s'abstint pourtant ni de pleurer ni de promener sur la foule l'œil borgne de son Smartphone pommelé. Ni de me donner le bras comme nous refluions vers un obscur rendez-vous dans le restaurant d'un hôtel deux étoiles de la zone industrielle attenante. Précisément dans un salon à la décoration d'un pastel écœurant, un verre de mousseux à la main, l'encombrante espionne à l'autre, j'évaluais la situation mythique dans la geste humaine en faisant mine de m'intéresser aux évocations affectueuses d'une société grisonnante et rougeaude, les « amis » de mon père. On pouvait excuser ce détachement tant qu'autour de moi personne ne supposait sa véritable cause, cette drôle d'idée d'écrire en restant anonyme un texte non pas sur les mythes et légendes en Bresse au XIIème siècle, non pas sur l'éculée mythologie des

Argiens, ni sur l'énième Légende dorée à la sauce japonaise ou viking, non : sur mon géniteur.

Bon, j'avais le titre, « Mon père est un zombie ». À l'école j'étais toujours bien embêté quand sur une demi-feuille, que nous avions coupée par un savant pliage appuyé à la règle, il fallait décliner à la curiosité de notre professeur notre vie intime, familiale, presque in utero. Dans la cour il m'arrivait de me battre quand on se moquait de ma qualité d'orphelin présumé. Mes professeurs à leur tour étaient bien embarrassés quand ils s'enhardissaient à convoquer mes parents. Mon père était mort bien avant ma naissance, en 1866, lors de la dernière épidémie de choléra à atteindre le bassin parisien. Tandis que la Seine montait sous l'effet d'affluents temporaires (le choléra n'est après tout qu'une gigantesque colique), mon dabe croyait malin de promener sur le boulevard Poissonnière ses signes victimaires avec toute l'arrogance d'un jeune rastaquouère. Il ne devait rencontrer ma mère, une nuit de débauche au Quartier latin, qu'un siècle et quelques révolutions plus tard. En juillet 1866 il n'était pas encore de bon ton d'afficher son goût pour les hommes, ni d'avoir le teint cuivré des Levantins, ni un œil en moins et une fortune soudainement acquise grâce au potassium (pour cette raison, mon père sera représenté par son symbole, la lettre K). La foule exaspérée trouva un défouloir pratique dans son holocauste. Mais K, qui sous ses dehors crânes n'était pas un bravache, se savait en danger et avait prévu, au cas où son impopularité deviendrait fatale, un viatique d'un genre un peu particulier.

Pour comprendre, il faut revenir dix-huit ans en arrière et s'imaginer K en Gavroche, toujours boulevard Poissonnière, hissé en haut d'une barricade, lors de cette insurrection de trois jours née, rappelons-le, de l'arrêt autoritaire des cours de Jules Michelet. K perd son œil en criant le nom de Raspail. Il aurait dû périr de sa grave blessure mais fut sauvé par la fameuse liqueur hygiénique, aromatique et de dessert de son champion. Ce qu'on ignore, et que le bon docteur des pauvres n'a jamais révélé, c'est qu'il tenait lui-même la recette d'un immigré haïtien, riche sucrier et amateur de cette curieuse magie noire qui était encore d'usage sur son île. Comment K a-t-il fait le rapprochement, qui lui a révélé que l'élixir, dont il était devenu dépendant, consommé le jour de sa mort, si elle survient dans des conditions bien précises (et que la foule déchaînée a involontairement rassemblées), avait un pouvoir réservé d'ordinaire à la transcendance ? L'a-t-il même jamais clairement su ? Il sortit de cette terre poisseuse du cimetière du Montparnasse deux jours plus tard. Depuis, il n'a besoin pour survivre que de la liqueur (dont on poursuivit la production jusqu'à la fin des années 1960) et d'un holocauste de rappel, véritable ou simulé par ses proches. Il rencontra ma mère une nuit des évènements qui faisaient suite,

s'en souvient-on, à l'interdiction faite aux étudiants d'accéder au bâtiment des étudiantes de la cité U de Nanterre. On a même dit qu'il faisait partie de ce Mouvement du 22-Mars et que j'aurais été conçu cette nuit fameuse, ce que ma naissance jésusienne neuf mois et trois jours plus tard peut attester.

Selon certains de ses « amis », l'arrêt de la production de la liqueur Raspail avait troublé K à un point sans précédent depuis son lynchage boulevard Poissonnière, un siècle plus tôt. Ne devait-il pas l'immortalité à la consommation quotidienne du remède, ainsi qu'aux rituels vaudou qu'une petite société de fidèles accomplissait de loin en loin ? Ce n'était certes pas le premier changement d'époque qu'il aurait à endurer, ni le plus terrible (cf. les aventures de mon père le zombie pendant la Seconde Guerre mondiale) mais son corps commençait également à trouver le temps long. Sa peau, ou ce qu'il en restait, virait toujours plus au vert cadavérique. Depuis combien de temps ne s'était-il pas montré en plein jour ? Il n'était bien sûr pas question qu'il joue auprès de moi le rôle du père. Je ne l'ai pas plus connu que Paul Léautaud n'a fréquenté sa propre mère, même si l'intensité de ces rares rencontres a pu avoir une répercussion plus considérable peut-être qu'un long voisinage. Il vivait la nuit, dans ce monde de la nuit dont Paris a toujours été si fier, j'ai ainsi pu me l'imaginer dans un stupre sophistiqué, dans une obscurité qui ne s'ouvrait que sur des flambées d'un interlope rouge pourpre, comme un riche satin glissant sur des cuisses chaudes en mouvement. Il préférait les garçons, soit, je l'ai su très tôt, ma mère faisant office, à bien des égards, d'exception. Ce monde de viveurs noctambules qu'il hantait n'était pourtant pas cet underground glauque de la voyoucratie, même si comme lui on s'y cachait du jour et de sa vérité. Il me suffisait pour m'en convaincre de parcourir les visages gentiment couperosés de cette assistance de funérailles, dans ce salon aux teintes pastel aussi écœurantes que leur mousseux tiède.

Et si K ne s'était pas affolé en s'empressant d'engrosser la première frangine venue ? Les héros mythiques semblent devancer un destin qu'ils ont à proprement parler deviné. Ils ont comme les grands joueurs d'échecs toujours un coup d'avance, quelle que soit la stratégie développée par l'adversaire, mieux, quel que soit l'adversaire. Il avait senti le besoin de se propager par-delà sa propre survie, qu'il sentait menacée. Le père de K n'était qu'un pauvre enfant du siècle, perdu en rase campagne de France, prisonnier des Cosaques alors maîtres de Paris. Devenu savonnier pour échapper au désœuvrement, il épousa en troisième noce, et très tardivement, une certaine Jeanne Pradet de plus basse extraction encore, fille d'une lointaine aristocratie de province déclassée, préceptrice chez

d'affreux bourgeois à rouflaquettes. K, davantage qu'un enfant de ses parents, était un enfant de ce peuple de Paris qui a disparu avec le périphérique et les villes nouvelles, et qu'il a lui-même vu disparaître tout au long de cette existence extraordinaire. Il devait avoir senti qu'une caractéristique de sa ville, une sensibilité dont il était le héraut secret ou l'obscur émissaire, s'en irait avec ce qu'on appelait alors la société de consommation. Et il se savait suffisamment lié à cette étrange réalité pour pressentir qu'il en suivrait le destin, dont précisément les évènements de 1968 seraient un symptôme révélateur quoique paradoxal. Quand il avait perdu son œil en 1848, il n'était qu'un gamin qui s'était trop exposé, devançant la victoire du peuple sur les Capétiens.

La nuit du 10 mai, il était à nouveau juché sur un amoncellement de fortune, tel que certains qui l'approchèrent et s'aperçurent de son état physique affirmèrent par la suite que l'esprit du vieux Paris était sorti des mystérieux sous-sols de craie pour soutenir une dernière fois la révolution — qui devait donc échouer non pas faute de combattants mais faute d'ennemis. Les étudiants jetaient des pavés dans le vide, brandissaient un drapeau aussi noir que la nuit. Au matin le soleil révèlerait la folie et ferait fuir K dans un monde toujours plus futile. Il y aurait bien sûr ses adeptes, qui s'occupaient de ses incessantes résurrections, une bande d'anciens communards grisonnants, toute emplie d'une vieille rancune contre ce capitalisme toujours triomphant, et dans le quotidien noctambule il y avait une autre bande, jet-setteuse et poudrée, où il trônait en singeant Andy Warhol au point d'avoir adopté les mêmes perruques blanches. Il avait acquis le statut de roi de la nuit : c'est ce qu'il devait au vide longtemps affronté, aux échecs de toutes ses luttes. Il s'enfonçait avec une jeunesse forcément renouvelée, mais pareillement illusionnée, dans un nihilisme existentiel, sorte de trou noir de l'esprit, comme un esprit dont rien ne pourrait s'échapper et qui absorberait tout jusqu'à devenir fou. Ses mignons furent décimés par la nouvelle maladie, mais lui malgré des difficultés d'approvisionnement (il fallait trouver des pharmaciens séniles ou peu regardants) n'eut jamais à souffrir de la vie ni du moindre remord.

J'avais quelques instants à lui consacrer... Le deuil de ce père excusera cette inconstance, déjà le train me ramenait à mon existence à moi, normale. Non, inutile d'en rajouter, mon temps précieux de contribuable ne me permet pas de vous accorder plus de détails. Pour vous faire une idée, il existe des photos de K (notamment une nature morte datant de septembre 1914), mieux encore une vidéo (on le voit de dos se recueillir sur la tombe d'Andy Warhol, perpétuellement filmée par une webcam). Nulle biographie ni la moindre évocation directe, mais des personnalités comme Simon Liberati ou Jacques Tarnero, ou Alexandre

Astruc, l'ont sans doute côtoyé. Et cet Attali pompeux dont je lis l'article dans l'Express, à quelle occasion aurait-il pu le croiser ? Dans ses fonctions de sherpa mitterrandien, sans doute.

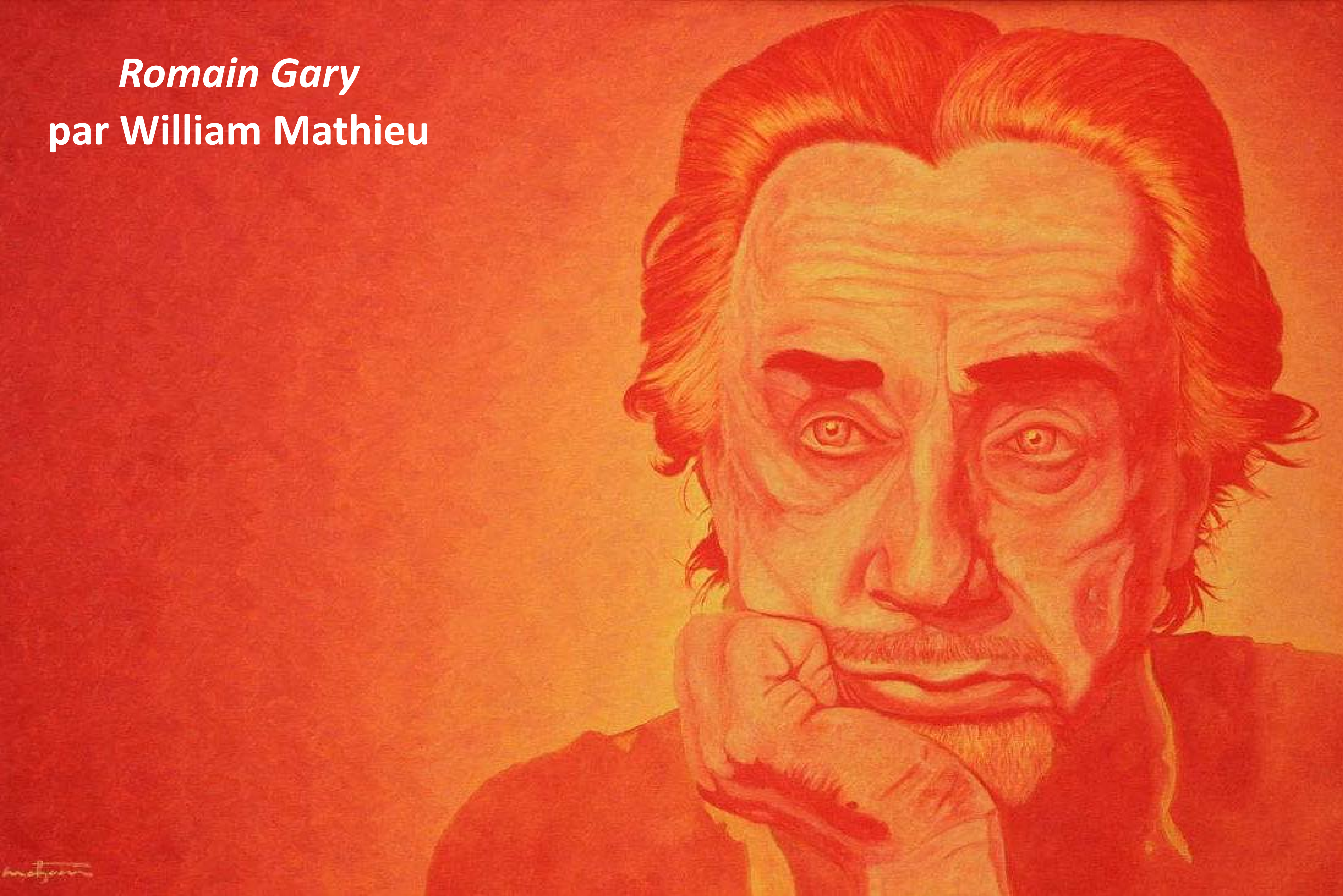
Elle me salua de ce shake-hand sans force des petites femmes. Je lui proposai mon exemplaire de l'Express plutôt pour m'en débarrasser tant la tribune susmentionnée m'avait mis en boule. Elle n'était pas contrariante, elle prit le magazine et me dit de prendre mon temps pour m'installer. J'eus le loisir de voir sur son bureau un billet de TGV, un Smartphone blanc et un exemplaire plutôt défraîchi du 2666 de Bolaño. Est-ce qu'elle le lisait pendant que je lui racontais ce qui me passait par la tête ? Cette idée m'emplissait d'une sorte d'implacable léthargie et m'amena à penser à Murakami, puis à Kafka (je donnerai mes yeux pour un chapitre supplémentaire du Château), puis à Galland, qui avait ajouté des nuits apocryphes pour atteindre artificiellement le nombre éponyme, puis à Borges pour une nouvelle sur Galland, que je confondais sans doute avec une autre du même recueil sur Pierre Ménard, « auteur du Quichotte », c'est-à-dire un auteur imaginaire d'un livre imaginaire mais identique à un classique, prose préoulipienne en diable, mais demeurée quelque peu virtuelle, si on la compare à l'engagement de Romain Gary dans le projet « Émile Ajar ». J'aurais dû lui fournir un faux nom.

Je m'étais assis et ne disais rien, j'attendais qu'elle me relance. Elle-même ne se pressait guère, d'abord parce qu'elle était payée à l'heure, ensuite pour donner une patine personnelle et professionnelle à mes confidences, le silence préalable conférant une sorte de profondeur, et donc une plus grande valeur, à mes propos. Mais je savais où elle reprendrait, il était notoire que sa formation avait insisté sur l'influence du père et sur les bizarreries sémantiques : que je parle de mon géniteur en le désignant par la onzième lettre de l'alphabet constituait une provocation à continuer.

— Nous en étions donc à votre père. Vous l'appelez « K ». L'avez-vous toujours appelé ainsi ?

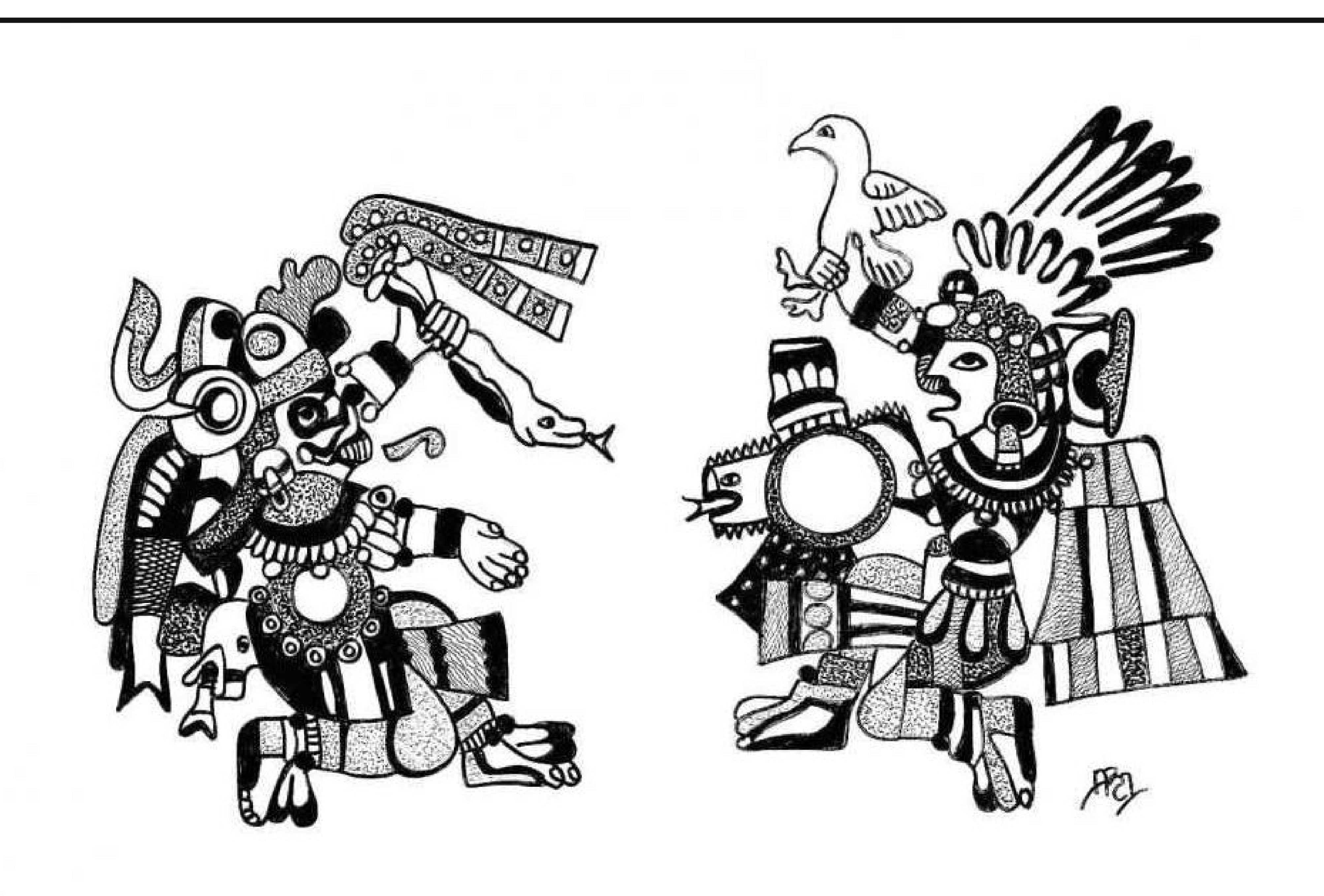
Gagné ! Et avec K on pouvait continuer vers « cas », ou vers « ca », un demi-excrément, ou vers le « ça » ou vers Kafka — même si je n'y croyais pas trop. Elle ne ferait jamais le rapprochement toute seule avec le potassium, encore moins avec la nécessité du pseudonyme pour Romain Gary, qui était déjà un pseudonyme, mais j'allais encore bifurquer vers Borges, Galland et compagnie. Nous avons tellement pris l'habitude de dissimuler nos vérités sous un fatras de littérature, de lois psychologiques et d'approximations historiques qu'il est parfois plus commode, moins compromettant, de la dire toute nue au premier venu, si et seulement si nous continuons à nous mentir à nous-mêmes.

— Mon père est un zombie.


Romain Gary
par William Mathieu

Cimetière fantôme par Bruno Legeai





Tlatoc et Tonatiuh **par Antonia Bellemin**

Homme-Bête

par Jacques Cauda





Mythe du Mange-Peau

Constance Dzyan / Marianne Desroziers

Cette rubrique fonctionne sur le principe du round robin : deux auteurs écrivent une nouvelle à tour de rôle en trois parties chacun (1), au cours de laquelle se font face deux personnages.

« Je dois encore vous raconter une dernière histoire, mais celle-ci, ne l'enregistrez pas. »

Le jeune journaliste éteignit l'enregistreur numérique et se gratta le menton.

Assis sur une chaise inconfortable dans le bureau du doyen de la faculté de Lettres, il subissait depuis une heure les sophismes soporifiques de l'octogénaire, et redoutait d'entendre à présent une nouvelle anecdote insignifiante.

« Je devais avoir dix, onze ans peut-être, je vivais encore dans cette région noire et sèche où sont morts mes ancêtres. Ces années-là, bien avant la guerre, la peur n'était pas l'apanage des gens rudes parmi lesquels je grandissais : pourtant, tous tremblaient le soir quand s'étiraient des brumes persistantes sur la lande, car ils savaient qu'Il serait là. On l'appelait le Mange-Peau, et beaucoup pensaient qu'il ne s'agissait que d'une légende issue du folklore local. Cependant, cette nuit d'octobre, lorsque l'orage me réveilla en pleine nuit et me poussa par curiosité à ma fenêtre, je sus que c'était Lui. La silhouette, immense et grise, se tenait debout dans la cour. Son corps épais était semblable à celui d'un ours dressé sur ses pattes arrière ; sa gueule, bien plus large que celle du grizzli même, était indéfinissable, mais je distinguai nettement les amples bois de cerf qui la surmontaient. Ce n'était pas un animal. Ce n'était pas un homme non plus. C'était le Mange-Peau : celui qui ronge et écorche tout ce qui vit, se glisse derrière nos pensées secrètes et dévore la chair de nos rêves. Dans un éclair, je vis deux ailes démesurées s'étendre dans son dos. De peur, je fermai les yeux ; quand je les rouvris, Il avait disparu. Je n'osai en parler à personne, et ne pus jamais effacer ce souvenir de ma mémoire.

» Par la suite, bien des animaux domestiques et à ma connaissance une douzaine de fermiers et d'enfants ont disparu dans la région. Les adultes n'en parlaient pas mais nous, les enfants, nous savions que c'était le Mange-Peau qui les avait pris. »

Le silence retomba dans le bureau. Le journaliste intimidé baissa les yeux et vit les mains du professeur qui tremblaient.

1 Constance Dzyan a écrit les paragraphes sur fond blanc, Marianne Desroziers ceux sur fond noir.



Sur le chemin du retour, sa Twingo serpentant à travers la lande bretonne, François ne cessait de penser à cette histoire énigmatique. Il était sur un gros coup, ils allaient voir ce qu'ils allaient voir à la rédaction. Il avait bien compris à leurs trognes hilares que cette interview était son bizutage. Mais le doyen de la fac de Lettres n'était pas le vieux gâteux que tout le monde imaginait. Enfin si, il était vieux, et probablement gâteux, mais pas seulement. Son récit avait un accent de vérité : il fallait enquêter. Quoi de mieux pour cela que de se rendre à la bibliothèque ? C'est ce que faisaient tous les détectives et les agents du FBI dans les films américains.

Une heure plus tard, il avait investi la médiathèque de Ployen-en-Charentaises, triste et minuscule endroit tenu par une femme acariâtre aux longs cheveux blancs en bataille ressemblant à une sorcière — laquelle lui indiqua le malheureux rayon de livres régionalistes qui tenait lieu de centre névralgique à cette bibliothèque qui n'en méritait pas le nom. Il demanda à voir les archives de presse et le regretta aussitôt amèrement.

« Quelles archives ? Une fois lu, le journal on s'en sert pour faire du feu ou pour éplucher les patates de la soupe dessus. Pourquoi faire qu'on garderait les vieux journaux, j'vous l'demande ? »

Devant son air suspicieux, François renonça à discuter avec la pauvre femme qui visiblement n'avait pas dû beaucoup fréquenter les bancs de l'école. « Décidément, le recrutement de fonctionnaires territoriaux en milieu rural laisse à désirer », pensa-t-il. Il fouilla donc avec entrain le rayon littérature du terroir. Au milieu d'ouvrages aux titres prometteurs, tels que « La Marie a accouché à la palombière », « Les amours de Marcel le palefrenier » ou « Dis va, faudra penser à rentrer les vaches ! », il tomba sur un curieux petit ouvrage. Celui-ci ne payait pas de mine : d'un format riquiqui, il émanait cependant de lui quelque chose de précieux, de mystérieux aussi. François crut presque voir une lumière se dégager du modeste parallélépipède poussiéreux.

Ce livre contenait un secret, il en était sûr. Il n'avait pas de titre, seulement le nom de son auteur en page de garde, une certaine Marie-Émilienne Grizaille. Il s'en empara et alla voir la vieille fonctionnaire en demandant s'il pouvait l'emprunter.

— C'est quoi ce machin ? Y a même pas de code-barre, encore une saleté que quelqu'un a laissé traîner dans les rayons... Si vous saviez ce qu'on retrouve comme détritus ! Donnez-moi ça que le jette à la poubelle.

— Non, je le garde si ça ne vous dérange pas, dit-il avant de partir.

Une fois dans la voiture, il parcourut le livre avec plus d'attention, et resta de longues secondes immobile, l'ouvrage ouvert à la page 111. En bas, dans la marge, un dessin d'enfant représentait une grosse créature poilue, avec des ailes et des cornes. Dessous, écrit à la main, il y avait un nom : « Éléazar Parmentier ».



Tremblotant tant par la brise de cette fin d'après-midi qui fouettait les hautes herbes que par la trouille de se faire happer par une bête sauvage, François s'avança sur le petit chemin de terre.

Cette nuit, après avoir parcouru avec frénésie le livre de Grizaille, il avait su : le vieux disait vrai. Quel hasard extraordinaire lui avait permis de mettre la main sur cet ouvrage, dont les pages épargnées par le rongement de l'humidité racontaient l'avènement d'un monstre tout darwinien, sommet de l'évolution ayant intégré les caractéristiques de centaines d'espèces afin de devenir le plus apte à la survie ? Tantôt poétique, tantôt scientifique, le livre lui fit l'effet d'une longue hallucination ; mais il y lut, noir sur blanc, la description de cette créature de cauchemar qui ressemblait à s'y méprendre au Mange-Peau du doyen.

Identifier le propriétaire du livre avait été simple : il n'existait qu'un Éléazar Parmentier dans la région, habitant une ferme recluse au fond d'un trou paumé. Il s'y rendit aussitôt, allant aussi loin que la Twingo le lui permit. Il continua à pied le long du sentier, au bout duquel finit par apparaître une ferme délabrée, ensevelie sous les ramures noires.

« Monsieur Parmentier ? Vous êtes là ? Il y a quelqu'un ? »

Pas de réponse. Il poussa la porte entrebâillée et progressa dans un couloir à l'abandon. Sur la droite, une ouverture menait à la cuisine, dont il ne distingua d'abord que des assiettes ébréchées débordant d'un évier sale. Il s'approcha et tressaillit en voyant assis à la table un homme de forte corpulence en slip kangourou, un joli bol breton à la main.

— Le secret de la soupe aux herbes, c'est de mettre beaucoup d'herbes et rien qu'un tout petit peu d'eau, dit l'homme d'une voix caverneuse.

Passée la surprise, François embraya :

— Monsieur Parmentier ?

— Éléazar, je préfère. C'est plus élégant.

— Je voulais vous parler d'un livre qui vous a appartenu, écrit par Marie-Émilienne Grizaille...

— Le Kriboulak ! s'écria l'homme en levant d'un bond son énorme carcasse.

— Pardon ?

— La Grizaille, elle savait de quoi elle parlait ! Ce monstre, il existe. Ici, il y avait des pâturages avant, des fermes aussi. C'est à cause de lui qu'il reste plus rien. Il a chassé les hommes et dévoré les bêtes, tout un écosystème foutu en l'air ! Y a plus que moi pour l'affronter, je vais lui faire payer à ce pourri...

Le colosse porta une main à son visage et un ploc sonore ponctua sa phrase : pressant son orbite gauche, il en fit tomber l'œil de verre qui tomba adroitement dans la soupe, flottant au milieu des pissenlits.



— Il m’a crevé l’œil avec ses serres d’aigle, mais j’ai réussi à lui échapper. Vous êtes sur ses traces, maintenant il va vous traquer vous aussi… Dites, vous voulez que je vous installe le clic-clac pour la nuit ? Va y avoir du gros temps ce soir.

— Sans façon, répondit le journaliste terrorisé. Je dois y aller, on m’attend à la rédaction...

— T’es journaliste ? Espèce de fumier !

La suite est trop confuse pour être décrite en détail : il y est question de fuite éperdue, de panique à quatre pattes dans les joncs, de Twingo introuvable, de pluie diluvienne et d’errance sur une route départementale.

Trempé, en nage et à demi-fou, François marchait sous l’orage assourdissant quand un éclair illumina la route devant lui. Ce qu’il vit alors était bien pire qu’un homme en colère (et en slip) : c’était une énorme masse sombre, au crâne massif sur lequel se dressait des bois effilés de cerf, qui dans un souffle étira ses vastes ailes de chauve-souris.

Vingt ans plus tard. Au même endroit.

Kévin, douze ans, tignasse rousse, léger strabisme, a séché les cours. Il marche au milieu de la route, sans se soucier des voitures qui le doublent en klaxonnant. Il va passer la journée à traîner sur le terrain vague, lire des bandes dessinées, donner des coups de pied dans les cailloux ou les canettes. Vers 17 heures, les copains de la bande le rejoindront. Kévin est toujours en quête d’aventures inédites, mais même l’école buissonnière est devenue une routine. Il quitte la voie goudronnée, s’enfonce dans une forêt pleine de ronces et d’orties, et au bout d’un moment tombe sur une Twingo hors d’usage, rouillée et cabossée, à moitié enfoncée dans le sol.

À l’intérieur : banquettes lacérées, flaques d’eau brune, trognons de pommes, des feuilles maculées sur le sol. La boîte à gants : des papiers au nom de François de La Martingale — « Un aristo avec une Twingo, c’est quand même pas net », se dit Kévin —, un petit livre qui sent l’humidité et les champignons, et un carnet de richard en moleskine. Il tourne les pages, voit des dessins de monstre bizarres. Kévin n’a aucun livre chez lui, il n’aime pas ça. Ses parents trouvent que lire c’est du temps perdu, comme jouer, rêver ou dessiner. Dessiner est une des activités préférées de Kévin, presque avant de fumer des Malboro ou de boire des bières. Intrigué, il embarque le livre et le carnet et va s’installer sous un arbre qui lui fait de l’ombre.

Les deux parlent de la même chose : une bête fabuleuse qui se nourrit d’animaux, d’hommes et de rêves, emporte des gens qu’on ne revoit jamais. Dans le vieux bouquin, les pages intactes sont rares. Il arrive à isoler des phrases, et un nom qui revient, comme un cri de perroquet malade : « Kriboulak ! ».



Kévin a mal aux yeux et arrête de lire. Sentant son ventre gargouiller, il finit par partir comme il est arrivé ; quand il dépasse le McDonald’s de la zone commerciale, à côté de sa barre HLM, il fait presque nuit.

Le lendemain. Au même endroit.

Kévin quitte la route et s’enfonce dans les sous-bois, avec dans son sac à dos des bières et des gâteaux volés à l’épicerie, le livre et le carnet, et quelques dessins faits dans la nuit — un dinosaure ailé à pattes d’autruche, bec de canard et bois d’élan.

Une heure plus tard, la panique : il ne retrouve plus la Twingo. Au milieu de cette végétation uniforme, impossible de se repérer. Il doit être beaucoup plus loin que sa zone habituelle, ce quasi-no man’s land entre les cheminées industrielles et le centre-ville. Ces dernières années, la ville s’est étendue comme jamais auparavant. Elle a grignoté la campagne ; des tracés d’autoroute ont découpé les champs. Alors qu’il croit être perdu pour de bon, et en vient à redouter l’existence du monstre, il aperçoit au loin, dans une trouée de lumière, ce qui ressemble à un campement.

Cannettes de bière et emballages de gâteaux jonchent le sol. Des miettes sur les lèvres, Kévin fait comme les enfants qui l’entourent : il parle la bouche pleine.

— Mais alors, vous allez jamais à l’école ?

— Bah non, nos parents ils veulent pas, dit un petit gros joufflu. Et puis on sait même pas où elle est, l’école.

— J’aimerais trop vivre avec vous les mecs, comme des aventuriers !

À l’écart des adultes du camp, une douzaine de gamins s’est rassemblée sur la terre battue faisant office de terrain de foot. Personne ne leur rend jamais visite, alors l’arrivée de Kévin est un évènement. Ils lui ont raconté toute l’histoire : leurs parents — marginaux, écolos, alcoolos, ex-clodos, anciens prolos et un travelo — installés là depuis des années, en autarcie loin du monde, parce que tout y est trop cher et qu’ici les flics ne viennent pas. Lui, il n’a rien dit à propos du monstre : il garde ses infos, cherche à en récupérer en partageant sa bectance.

— C’est quoi ce truc, c’est pas une bille ?

— Si, c’est un calot, affirme un vilain marmot en montrant son trophée.

Kévin observe la grosse boule blanche munie d’un demi-cercle noir : on dirait un œil.

— Tu l’as eu où ?

— Je l’ai trouvé en pêchant, il flottait à la surface, dans le ruisseau là-bas.



— Dites, les mecs, vous avez un truc qui va sur l'eau ? demande Kévin avec une idée en tête.

En moins d'une heure, il parvient à faire accoster le bidet en plastique sur lequel il s'est juché pour remonter la rivière, en s'aidant d'une planche en guise de pagaie. Le bidet, les gosses l'ont récupéré dans les bois qui servent aussi de décharge aux gens de la ville. Suivre le ruisseau est le seul moyen d'atteindre les profondeurs de la forêt, là d'où est venu l'œil de verre. Kévin pense qu'il appartient peut-être au Kriboulak, qu'il a une chance de le trouver là...

Il marche entouré de roseaux qui le dépassent, s'arrête net en croyant avoir la berlue : il est devant une porte. Une grande porte en bois engluée dans la bourbe. Il l'entrouvre et débouche sur un couloir. Il progresse dans l'ancien corps de ferme, arrive à la cuisine où des crapauds dorment dans les tiroirs, des araignées d'eau parasitent la tapisserie et des écureuils squattent les étagères.

« L'animal est devenu un homme, l'homme est devenu un animal. »

L'auteur de cet aphorisme se tient dans la pénombre, un bol breton à la main. Kévin sursaute en le voyant : la cinquantaine bien tapée, barbu et hirsute, François de La Martingale est méconnaissable après vingt ans de claustration volontaire.

— Qu'est-ce tu fous là, fiston ?

— Le... le Kriboulak, balbutie Kévin.

— Tu as trouvé le livre ! dit l'ancien journaliste en souriant. À nous deux, on a une chance d'en finir avec ce monstre.

Brandissant un débouche-évier, une batte, de grosses branches garnies de clous, un fusil pour le seul adulte du groupe et traînant derrière eux un filet de pêche, ils sont tous là, le lendemain, à s'enfoncer dans les bois depuis l'aube.

La veille, Kévin a accepté la proposition du vieux François : il a promis de revenir avec du renfort, les enfants perdus du camp, pour l'aider à traquer la bête. Ça, c'est une aventure ! Même si le vieux a l'air siphonné — et encore, le journaliste n'a rien dit de sa folle nuit d'il y a vingt ans, de son retour à la ferme où Éléazar avait disparu, harponné par le monstre au fond du ruisseau... Pourquoi il n'avait plus quitté cet endroit depuis, c'était un mystère : la terreur et la fascination suscitées par le Mange-Peau pouvaient pousser les hommes dans des voies peu rationnelles.

De retour au campement, quand il a tout raconté aux autres en leur montrant le livre, ç'a été le consensus :

— On va lui faire sa fête à ton monstre !

— On va lui botter le cul !

— À coups de pioche et de bâton !



Une vieille folle qui disait que le livre de Kévin lui appartenait a surpris leur conversation, elle voulait venir avec eux malgré son fauteuil roulant. Paralysie de l'arrière-train, une maladie professionnelle causée par de trop nombreuses heures à rester assise — une ancienne bibliothécaire, à ce qu'on racontait… Il était trop tard pour rentrer, alors Kévin a dormi sur place, sur un lit en bambou, une nuit de cauchemars où il se faisait dévorer par le Kriboulak enragé.

Le soleil à peine levé, tout le monde est sur le pied de guerre : les enfants perdus se sont fait des tenues de camouflage et ont même déniché un filet. Ils retrouvent François en forêt, il a un fusil et des cartouches en bandoulière. Après des heures à crapahuter parmi les ronces, les détritus et les vieux bidets, le journaliste se rabat sur son plan de secours : le gamin le plus dodu de la bande va servir d'appât pour attirer le monstre. On l'enduit de miel et le suspend à un arbre par les pieds, pendant que tous les autres se cachent armés jusqu'aux dents. Sous l'arbre, François pose un piège confectionné dans la nuit : une grande cage en matériel de récup', censée se déclencher dès que le Kriboulak posera la patte à proximité. Les enfants perdus n'osent rien dire, mais l'installation branlante leur fait pitié…

Soudain des bruissements de feuilles et un cri de bête effrayant : déjà des gamins se débinent, celui suspendu pleurniche et gesticule. Une ombre dans les fourrés, des branches qui se cassent, Kévin serre son débouche-évier, à côté de lui François les yeux exorbités est devenu livide. Quand une forme gigantesque apparaît près de l'arbre, les enfants perdus s'éparpillent dans les bois ; François s'empêtre dans son propre piège, captif de la cage qu'il a fabriquée, qui le projette à plusieurs mètres et le laisse évanoui sous le choc. Un claquement de mâchoires, l'enfant emmiellé disparaît dans la gueule énorme du monstre. Kévin sort de sa cachette : il veut savoir qui il est, et pourquoi il fait ça. Il découvre un animal certes massif, très étrangement constitué, mais pourvu, derrière sa peau couverte de poils, de squames et d'écailles, d'une tristesse toute humaine qui passe par son regard d'enfant.

La suite en étonnera plus d'un qui crieront à la fable, voire au conte : Kévin tendit au Kriboulak un Carambar volé à l'épicerie. La créature attrapa la sucrerie dans sa patte de gorille et la goba encore emballée. Le monstre repu se dressa ensuite sur ses pattes arrière et sa peau en patchwork doucement se décolla, retombant sur Kévin comme une couverture chaude. Le Mange-Peau, ayant achevé sa mue, déplia une trompe qui émit un chuintement aigu — « Kriiiiiii… bou-lak ! » — ainsi que de longues ailes de femelle luciole, et dans leur battement redoublé s'envola pour disparaître dans le ciel incertain.



La Recette du bonheur

Jérôme Pitriol

Cette rubrique est centrée sur un auteur imaginaire, une œuvre inventée ou un personnage de fiction.

« La Recette du bonheur »… Quel destin singulier que celui de cet ouvrage ! À vrai dire, peu de textes ont suscité autant de fantasmes, autant de passion et d'interrogations que ce livre de développement personnel, écrit par Pierre Parpierre dans la première moitié des années 1990.

Bien que le thème et le dessein général de l'œuvre nous soient connus — tous les témoins directs, éditeurs, amis ou collègues de l'auteur s'accordent à dire qu'elle donnait purement et simplement un mode d'emploi, une martingale indiscutable, quoique complexe, pour atteindre le bonheur par l'argent, vivre riche et heureux jusqu'à la fin de ses jours —, en dépit aussi des deux versions ultérieures effectivement publiées, sous deux autres titres, auxquelles nous avons accès, il convient de rappeler que, dans l'état actuel des recherches, le manuscrit de la version originale, qui ne vit jamais le jour, est quant à lui perdu.

Mais que savons-nous, au juste ? De son auteur lui-même, par exemple ? Pas grand-chose. Son nom. Sa profession. Riche d'une grande expérience dans les jeux d'argent, Parpierre exerçait, à l'époque, la profession de directeur de casino. Sur un plan plus littéraire, les meilleurs textes que nous connaissons de lui, et les plus concis, sont des lettres de licenciement, d'une grande qualité certes, mais qui n'annoncent guère la maturation de son génie. Il est à noter que ses biographes, journalistes de grand renom, hésitent aussi sur le statut de son nom : patronyme ou pseudonyme ? Ils penchent plutôt pour la seconde hypothèse, en avançant l'argument que Pierre Parpierre était le nom du personnage principal d'un roman de Victor Hugo, mais ils font erreur, il est facile de le vérifier sur les registres de l'état civil ; ce qui n'enlève rien à leur professionnalisme.

Pour ce qui est de l'œuvre elle-même, tout porte à croire qu'elle est achevée durant l'hiver 94/95, puisque le jour de l'épiphanie, à la lumière de nos informations, le manuscrit se manifeste aux bureaux des éditions France Moisir. Nous n'avons pas la preuve irréfutable qu'il s'agisse du premier éditeur approché par Parpierre, cependant nous l'admettrons car l'immense majorité des biographes invoqués précédemment trouve que c'est mieux ainsi. France Moisir, qui reconnaît pourtant au texte d'indéniables qualités littéraires (avec le recul), et qui fait part à l'auteur de



son admiration pour un titre aussi inspiré, aussi fédérateur, doit refuser le manuscrit pour une question de ligne éditoriale parfaitement compréhensible. L'attention de l'auteur est attirée en particulier sur le fait que son travail manque un peu de caractère(s), les lecteurs étant très attachés au minimum éditorial de 500 000 signes.

Le refus est adressé le 10 janvier, soit au bout de quatre jours (c'est le temps qu'il faut aux professionnels pour compter les signes), mais dès le 9 le manuscrit atterrit aussi chez Trou Noir Éditions, une obscure maison spécialisée dans la science-fiction qui, très excitée par le projet, demande aussitôt à l'auteur d'aménager un peu son texte afin qu'il cadre mieux avec sa collection « Science-Politique-Fiction ». Parpierre offre donc à sa muse un petit rafraîchissement, une coupe par-ci, un peu de volume par-là, quelques corrections pour donner à la phrase un effet ondulé, un titre crédible (en anglais, donc) ; et un mois plus tard paraît « Bigger than Uranus » — 79 francs/330 p./introduction de M. Levy (non consentie par l'auteur, semblerait-il) —, une sombre histoire de lobbying intergalactique sur fond de promesse électorale, qui se situe, d'après les témoignages, à des années-lumière de l'esprit du projet initial. Le livre ne connaît pas le succès escompté cependant, et passe même complètement inaperçu dès qu'on s'écarte des 48.5° de latitude nord de référence. Considéré à l'époque par les professionnels de Saint-Germain-des-Prés comme un O.V.N.I. (1), c'est aujourd'hui une pièce très recherchée.

Un an plus tard, l'ouvrage refait surface, mais sous son nom initial cette fois, et chez un autre éditeur, excellant dans les romans sentimentaux : les éditions Martine de Terde. Les exégètes ont bien montré que le texte a été établi à partir de celui de Trou Noir Éditions, sans être d'ailleurs profondément remanié (une romance en zone pavillonnaire y remplace simplement l'intrigue politico-financière), et qu'il ne livre aucun élément supplémentaire qui permettrait de mieux appréhender ce que pouvait être le texte originel. Quoi qu'il en soit, cette édition-ci connaît un franc succès, qui attire l'attention non seulement des meilleurs spécialistes, mais aussi des critiques littéraires.

À partir de là, la légende se met en marche très rapidement. Dix jours après la mise en vente, Parpierre est déjà recontacté par France Moisir, où, très attachés à l'idée que tout est affaire de timing, on est dorénavant très emballés par le projet initial, l'auteur étant juste prié d'ajouter ici ou là des citations célèbres (ou moins connues, mais de gens célèbres) pour atteindre l'autorité, ou en tout cas l'épaisseur qui sied aux chefs-d'œuvre.

Début 97, la rumeur enfle à propos d'un livre fantastique sur le point de sortir, qui pourrait bien générer à lui tout seul, et en plein hiver,

1 Objet Vendant Nettement Insuffisamment.



l’équivalent des rentrées littéraires de septembre. À Saint-Germain-des-Prés, des dizaines d’ouvrages sont conçus sur ce modèle — qu’on ne connaît que par ouï-dire mais cela ne fait rien, c’est l’enthousiasme et la spontanéité qui comptent — afin de concurrencer le chef-d’œuvre et de s’inscrire avant les autres dans la tendance des mois à venir.

Bientôt, le bruit dépasse largement le petit monde de l’édition : l’idée d’une recette infaillible apportant le bonheur par une fréquentation assidue des casinos commence à révolutionner la vision de la vie d’une partie de nos concitoyens. C’est le cas en particulier chez les contribuables qui pratiquent au quotidien les jeux de grattage et de tirage, estimant qu’il n’est pas négligeable d’investir dans l’espoir entre deux fructueuses journées de travail. Comme on s’en doute, l’enjeu est considérable : le casino, jusqu’alors si méprisé par les classes populaires et moyennes, est en passe de devenir une attraction culturelle majeure. En même temps, chez les catégories socioprofessionnelles aisées, on commence à entrevoir qu’un bandit manchot, malgré une raideur de banquise et un crédit gelé, est d’un commerce aussi honnête, sinon plus, qu’un auteur engourdi à température ambiante et bien assis sur sa plume.

Entre-temps, il est demandé à Parpierre de produire un nouveau titre, officiellement pour des raisons pédagogiques et publicitaires ; mais il a été brillamment démontré depuis par un universitaire parisien, spécialiste mondial du XIXème (du XIXème arrondissement), qu’il s’agissait surtout de détourner l’attention des éditions Martine de Terde, qui étaient en droit de faire valoir un contrat d’exclusivité qu’elles avaient fait signer à l’auteur. Parpierre, au sommet de sa créativité, propose à son éditeur le titre suivant : « Le Hasard jamais n’abolira un coup de dés ». France Moisir, qui entend effectivement en faire un gros « coup » littéraire, se laisse séduire par tant de force et d’originalité.

Mais c’est un coup de théâtre qui survient alors. À l’annonce de la date de parution, les buralistes sont en colère : eux qui n’arrivent déjà plus à vivre dignement du tabagisme (et encore moins de certaines publications dont une interdiction aux mineurs empêche la bonne exploitation), font comprendre au gouvernement que les jeux d’argent sont essentiels à leur activité. Sur leurs talons, les bars PMU se cabrent. Habitués à tant de mécontentement, les pouvoirs publics, en réponse, font preuve de fermeté : le livre ne sortira pas. Comme toujours dans ces cas-là, des voix pour crier à la censure, il y en a. Des quantités. Mais une campagne de sensibilisation aux risques économiques bien menée enraye le processus, et l’opinion publique est doucement guidée vers une règle fondamentale en démocratie, à savoir que lorsque des intérêts commerciaux et financiers sont menacés, on ne parle pas de censure ; on ne parle pas du tout, même, en principe.



De ce moment, c'est une véritable malédiction qui s'abat sur notre œuvre. Pour commencer, le fameux manuscrit disparaît mystérieusement. L'auteur l'aurait oublié dans le train. Une histoire de correspondance. Quelques jours après, en plein divorce, sa femme se livre à un partage des biens aléatoire qui touche son ordinateur ; il ne retrouve que la moitié du disque dur, au fond du jardin, plus un fragment de ce qui avait dû être une disquette de sauvegarde.

Trois semaines plus tard enfin, l'auteur, dont l'établissement connaît de grosses difficultés, disparaît à son tour dans des conditions extrêmement inquiétantes. Il est 8 heures, ce matin-là. Comme tous les matins, Pierre Parpierre sort de chez lui. Plusieurs voisins, formels, affirment le voir monter dans sa voiture, et leurs témoignages concordent : le temps est pluvieux, il dépose une valise dans le coffre, actionne ses essuie-glaces et démarre. On perd alors sa trace définitivement. Il ne se présentera jamais au rendez-vous qu'il a, à 11 heures, avec son inspecteur des impôts.

Que s'est-il passé ? À ce jour, aucune réponse satisfaisante n'a pu être apportée à cette question. Ce qui est sûr, c'est que les scientifiques n'ont plus alors à leur disposition, mis à part quelques témoins peu précis, que les deux versions publiées — la « science-fiction » et la « sentimentale » — pour se faire une idée de ce qu'a pu être le manuscrit original. Malheureusement, il s'avère que celles-ci ne leur donnent pas les véritables clés. Il manque des ingrédients à la recette. Ainsi les avis sont-ils très partagés quant à l'établissement objectif d'une telle formule par Parpierre. La majorité des spécialistes estiment l'exploit plausible, mais pas à moins de 700 000 caractères. Une évaluation plus fine, prenant en compte les résultats des recherches scientifiques les plus récentes, impose même un relatif consensus autour de 750-770 000 caractères. Et c'est précisément sur ces bases scientifiques que sont contestées les assertions de France Moisir à propos de l'extraordinaire pouvoir de suggestion de l'œuvre perdue.

On ne voit donc pas bien comment résoudre l'énigme, sauf à retrouver tout à fait par hasard le manuscrit. Ou bien l'auteur. Les témoins ? À France Moisir, chez qui le manuscrit original est passé deux fois, soulignons-le, aucun lecteur ni personne n'est en mesure de confirmer quoi que ce soit, et ce pour une raison très simple : ils ne se rappellent plus du tout. Chez Trou Noir Éditions ? On n'a pas osé poser la question. Et près de deux décennies après les faits, on peut dire qu'à moins de voir surgir de nouveaux éléments — bien improbables —, on ne saura jamais le fin mot de cette histoire (2).

2 À ce propos, tout lecteur qui détiendrait un indice concernant cette affaire, si mince soit-il, est vivement prié de se mettre en relation dans les meilleurs délais avec l'administration fiscale.

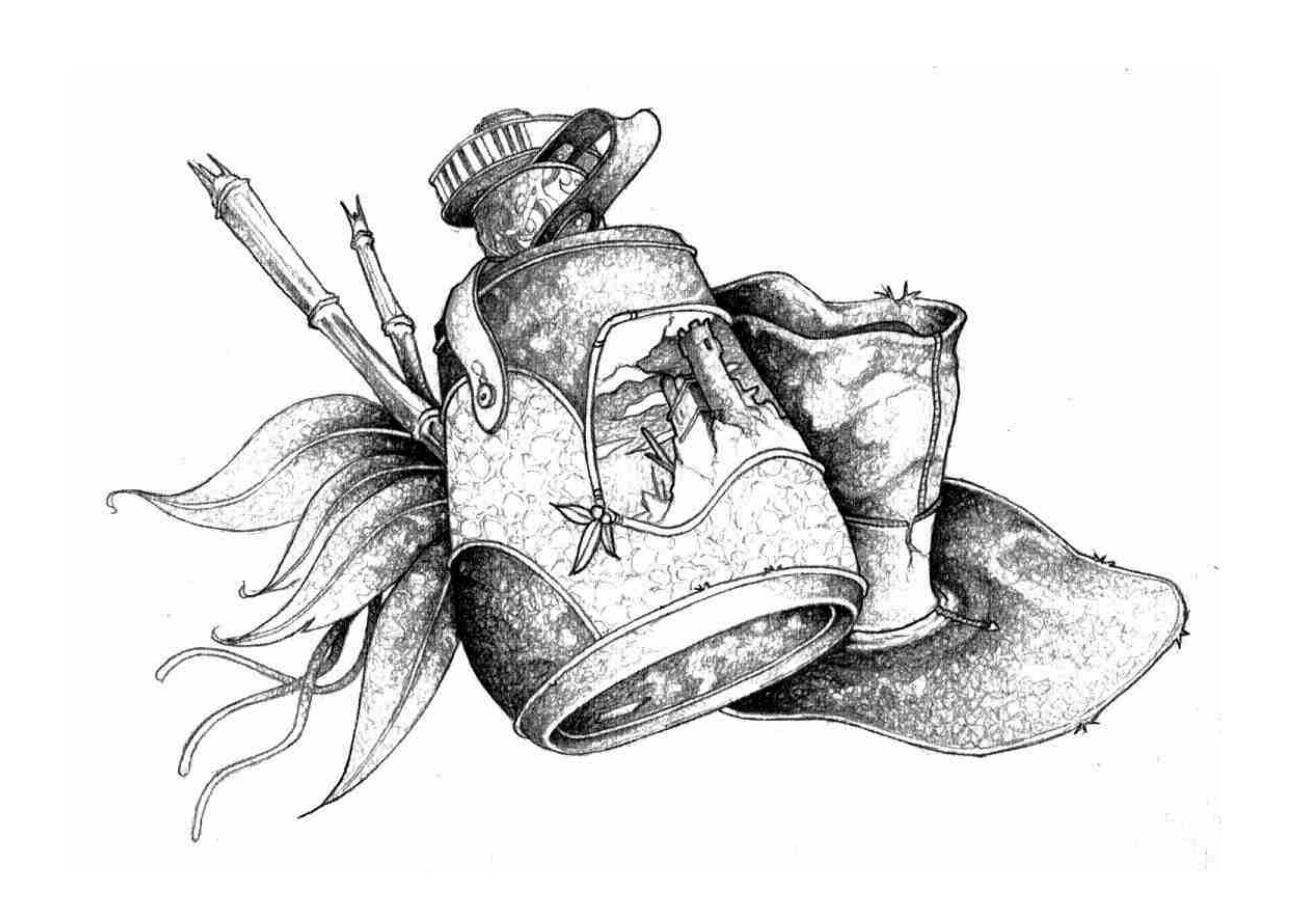


Depuis, avouons-le, une nouvelle théorie émerge presque chaque année, et c'est chaque fois l'occasion de publier de beaux ouvrages sur le sujet. Mais parmi ces théories, les deux dernières en date sont particulièrement intéressantes. L'une d'elles, prise très au sérieux par les experts, émet l'idée que la « Recette du bonheur » serait en fait la recette quotidienne moyenne du casino géré par monsieur Parpierre. Ou la valeur médiane assortie des quartiles et de l'écart-type, peut-être. On n'a pas manqué de faire remarquer que le casino en question était établi rue du Bonheur (3). L'autre hypothèse, moins bienveillante mais non moins crédible, voudrait que l'ouvrage ait exposé en toute décomplexion le pari d'écrire un livre qui dirait au plus grand nombre ce que le plus grand nombre a envie d'entendre. Et on n'a pas manqué de faire remarquer que c'était toute l'industrie du livre qui était basée sur ce principe. Peut-être objectera-t-on que pour deux théories particulièrement intéressantes, elles ne permettent pas une avancée décisive sur le sujet.

Pourtant, et c'est là l'important, nous semble-t-il, surtout aujourd'hui que le livre de développement personnel est devenu un genre littéraire majeur, ces deux thèses vont dans le même sens, celui d'une vocation, celui d'une détermination, d'un entrepreneur entreprenant en quête perpétuelle de développement personnel. Et des vocations littéraires, nous sommes bien obligés d'en convenir, cette « Recette du bonheur » n'a pas fini d'en susciter.

3 Aux numéros impairs, qui ne sont pas pris en compte dans le calcul de la moyenne. Bizarre.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.
La revue L'Ampoule, flairant le bon coup, mandate l'aventurier de l'extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l'écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers…

Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques…

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue L'Ampoule !

D'après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Personnages principaux

Illustrations par Jean-Baptiste Dumont

Victor Morand

Aventurier courageux, égoïste et amoral, coléreux et obsédé sexuel. Possède un fusil, un couteau-suisse et du papier hygiènique par crainte des substances urticantes.

Sam Frémalle

Bras droit et ami fidèle de Victor. Il est bon comme du bon pain. Il pardonne facilement. Le brave type, quoi… Jadis en couple avec une femme-perroquet.

Michel Albin

Détective de l'éditeur parisien Gaël Imart. Pointure 48 pour 113 kilos. Intelligent mais atteint de cécité. Aime se travestir. A été l'amant de Lugowski, son Popaul.

Alexandra

Blonde pulpeuse et quinquagénaire. Détective des éditions Plomb, concurrentes de Gaël Imart. A un accent autrichien et ne fait preuve d'aucuns scrupules.

Paul Lugowski

Ecrivain bisexuel érotomane, grand succès commercial des dernières années. Poule aux œufs d'or des éditeurs. Mais pourquoi diable s'est-il réfugié à Hurlefou ?

L'écrivain voulait une romance



Ecrit par Lordius & illustré par Hugues Breton

Victor Morand, Sam, Michel Albin et Alexandra, mandatés par des éditeurs concurrents, se sont alliés pour retrouver l'écrivain interlope Paul Lugowski. Celui-ci s'est réfugié sur l'île aux mille Collines : Hurlefou. Il est sans cesse en quête d'expériences extrêmes (surtout pour ses victimes) afin d'aiguiser son talent littéraire unique.

Suite à son coup de foudre pour Victor Morand, Paul Lugowski vient de se livrer à une introspection profonde et volumineuse (deux litres de bière).

Son art réclame la nouveauté ! Les amours forcées et cruelles qui lui ont valu quelques ennuis judiciaires sur le continent l'ont satisfait artistiquement et autres, certes, mais il doit gagner en subtilité. Ces relations passagères dignes du « divin marquis » n'étaient qu'une étape. Il doit maintenant vivre un amour fort et durable, romantique même ! Voilà qui plaira à ses lectrices. Car il attire plus les lecteurs. Ça doit changer ! Il veut séduire les deux genres — et gagner plus d'argent. C'est décidé, il va se mettre en couple avec Morand.

Or Lugowski caresse de longue date un projet ambitieux et grandiose : récrire la légende de Tristan et Yseult. Quelle belle histoire ! Du sexe torride, des sentiments, du péché à foison, de l'adultère chronique, bref de l'Amour croustillant ! Pour cela, il a besoin de vivre auparavant l'histoire. Morand, il le sent bien, n'a pas vraiment la droiture d'un chevalier moderne. Mais quoi ! Le Tristan de la légende n'était pas clair non plus : trompeur, fornicateur, guerrier sanguinaire… Quant à Paul, il sera Yseult. Cette métamorphose l'aidera à se mettre à la place de ses personnages féminins. À mieux sentir la psychologie féminine. Comme les écrivains sont hypocrites ! Ils prétendent connaître l'âme de l'autre sexe. Lui seul est sincère ! Tel un journaliste d'investigation, il n'hésite pas à payer de sa personne pour se plonger dans les entrailles de l'autre en quête de la vérité.

Il parcourt du regard les étagères de sa cabane au fond des bois. Il se coiffe d'une perruque blonde. Car Yseult est blonde. Même qu'à la fin de l'histoire, il y a une autre Yseult, une Yseult brune. Elle apporte le malheur. Paul Lugowski s'en réjouit, une tragédie est vendeuse ; mais Yseult Lugowski refuse ! Elle ne veut pas mourir et se fait fort de contrer cette garce d'homonyme brune.

Lugowski consulte un grimoire et se prépare une mixture à base de plantes de la forêt. Quand il l'ingurgite, sa poitrine et ses fesses poussent, ses poils tombent et son membre se fait plus clitoris que viril. Yseult Lugowski explore son nouveau corps d'une main scientifique et un peu lubrique

aussi, puis enfile une robe. Elle se maquille. Voyons voir, que lui manque-t-il ? Ah oui, le philtre d'amour ! Il importe que Tristan Morand soit attaché durablement à elle. Comme dans la légende : s'ils restent quelques jours sans s'unir, ils tombent malades et peuvent même en mourir. En voilà, de la passion ! Ça fera vibrer le cœur des admirateurs de l'écrivain et lui attirera des admiratrices.

Yseult prépare donc un onguent magique. Elle en enduit la pointe de ses dards de sarbacane. L'arc est trop puissant, il risquerait de meurtrir Tristan Morand. Oh ! Elle va aussi en profiter pour se débarrasser de ces détectives à ses trousses. D'une pierre deux coups ! Elle est ravie de compenser la force par la ruse. Quel plaisir d'être une femme, même manipulatrice. Surtout manipulatrice…

*

— Victor, voyons, ce pauvre aveugle n'est pas un chien… Laisse-le se relever et retire-lui cette laisse, implore le bienveillant Sam.

— Nan ! Comme ça, il est plus près du sol pour flairer la piste de ce pervers de Lugowski. Maudite soit cette racaille de plumitif à la mode ! Et puis, Michel n'a pas été gentil avec moi cette nuit.

— Laissez, Sam…, soupire Michel Albin à quatre pattes. Tout m'est égal, puisque Popaul ne m'aime plus. Ma cécité et la méchanceté de Victor n'ont pas que des inconvénients : l'épreuve m'a rendu instinctif. Je sens que Popaul en aime un autre. Celui-là, je l'égorgerai de mes dents !

— Allons, vous si doux d'ordinaire…, tempère Alexandra.

— L'amour en a fait une bête sauvage, dit Victor qui prend son cas pour une généralité.

Depuis la haute branche d'un arbre, Yseult Lugowski les observe. Elle a de la peine pour Michou, le seul homme qu'elle a jamais aimé. Mais c'était quand elle était homme… De plus, comme beaucoup, elle se trouve un prétexte à ses actions dégueulasses : elle imagine qu'elle va ramener Tristan Morand sur le droit chemin. Elle va faire une bonne action, bien philanthropique, en plus d'écrire une légende magistrale. Elle doit cependant veiller à ne pas tomber dans le dédoublement de personnalité vu qu'elle est à la fois l'héroïne Yseult et une écrivaine, une Chrétienne de Troyes moderne, un peu impie sur les bords.

« L'Amour la guidera ! » se dit-elle. En attendant, qu'Il guide déjà ses dards ! Elle souffle dans la sarbacane. Le minuscule projectile atteint Sam au cou.

— Fichus insectes ! grommelle-t-il. Ils sont de plus en plus gros.

L'onguent surnaturel agit vite. Il fait tomber

Sam fou amoureux de la première personne qu'il regarde. Et c'est Alexandra qui s'y colle. Il se jette sur elle. Leurs deux corps enlacés tombent dans les buissons.

— Mein Gott ! Sam ! Arrête ! supplie l'Autrichienne, pourtant flattée d'inspirer à son âge une telle fougue amoureuse. Pas maintenant, mein Prinz ! Non, n'arrache pas ma culotte ! Bon, mais alors déplaçons-nous, grand fou : une plante épineuse me laboure les fesses. Oooh ! Après tout, c'est aussi bien… Mais pas devant tout le monde ! Oooh ! Après tout… Oooh…

Le libidineux Morand s'approche, les yeux exorbités et la bave aux lèvres :

— Sam, que t'arrive-t-il ? Attends ! Cette malheureuse femme souffre dans son tréfonds. Je vais prendre la place de la plante épineuse…

Il a été un bon chien-chien bien docile, mais Michel Albin n'en peut plus des manières de son rude maître, un abject prédateur sexuel. Profitant de la diversion, il lui mord la cheville. Au même moment, le dard d'Yseult atteint Victor. Sous la douleur de la morsure, il lève la tête. L'aventurier immoral et libidineux voit alors une guenon chimpanzé dans un arbre, et non pas Yseult qui lui fait signe. Il tombe éperdument amoureux du primate. Il ne sent même plus la morsure d'Albin. Il traîne comme un boulet ce toutou métamorphosé en bulldog. Sous l'effet de l'onguent d'amour, son corps sécrète des phéromones en vue de séduire l'objet de son désir ardent. Dégoûté par la puanteur, le bulldog non voyant lâche sa proie et s'éloigne à quatre pattes — cœur, mâchoires et narines meurtris.

Mais la guenon ne souffre pas d'anthropophilie, le pendant de la zoophilie, ce crime appelé aussi « humanité » chez les singes — « bestialité » chez nous —, suffisamment grave dans son clan pour l'y mettre au ban. Elle se sauve après avoir jeté une banane à Morand en guise d'appât. Sous l'emprise du sortilège (et probablement même sans ça), Morand se laisse gouverner par ses phéromones et se rue à la poursuite de l'animale aimée.

— Attendez, mademoiselle ! supplie-t-il. Je sens l'humain viril mais j'ai aussi des qualités ! Discutons ! Enfin, je veux dire, communiquons… Essayons de rapprocher nos différences… Pour que le monde tourne mieux ! Pour la paix entre les peuples mammifères supérieurs ! Revenez, mademoiselle !

Quelle consternation pour Yseult Lugowski ! Voilà une romance qui commence bien mal. Morand et ses sbires se vautrent dans le scabreux. Non seulement le stratagème d'Yseult a échoué, mais en plus Tristan s'est entiché d'une guenon ! Oh le mâle volage ! La femme récente est

atrocement jalouse ! Elle éclate en sanglots car elle ne maîtrise pas encore sa nouvelle sensibilité féminine. C'est un peu comme un super-pouvoir qu'on découvre. Le genre qui vous plombe bien la journée, tel Spider-Man ado qui tombe d'un immeuble et passe trois mois à l'hôpital. Elle, elle en tombe presque de sa branche. De son piédestal, assurément.

Maintenant, elle doit désenvoûter Victor pour le ré-envouter ensuite. Comme l'amour est souffrance ! Ces épreuves renforcent pourtant le thème tragique de l'intrigue, mais Yseult n'écoute pas Lugowski. Elle pleure toutes les larmes de son corps. Quand elle s'aperçoit qu'elle a taché sa belle robe, elle se reprend. Elle retourne chez elle se moucher (elle a oublié son sac à main, il faut vraiment qu'elle travaille sa féminité avant la nuit simili-nuptiale) et accessoirement préparer un contre-onguent.

À la cabane, elle prend des notes sur son ressenti : ce que ça fait d'être une femme. Tout de même, le début de cette histoire d'amour manque de romantisme… D'autant qu'elle va devoir assommer Victor, le traîner à la cabane et lui administrer les onguents. Ce n'est pas une tâche féminine. Ses lectrices vont-elles s'identifier à Yseult Lugowski ? Pas gagné...

Elle se rend en forêt cueillir quelques ingrédients pour le contre-onguent. Là, elle découvre le cadavre d'un singe. Quelle horreur ! Il a subi les pires outrages avant d'être à moitié dévoré ! Lugowski devra gommer ces aspects gores et obscènes ; ils feraient tache dans la légende. Et la victime n'est même pas cette salope de guenon qui lui a volé son homme !

Morand s'est soulagé sur un innocent. C'est vraiment une histoire tragique, et les pertes collatérales vont être pires que des attaques de drones sur des djihadistes. Elle court sur les traces du futur Tristan. Elle le trouve adossé à un arbre, livide.

— Qu'avez-vous fait, malheureux ?

Il la regarde sans la voir, signe d'une grande détresse chez cet homme à femmes (et plus généralement à mammifères).

— Qui êtes-vous, madame ?

Yseult Lugowski imaginait une rencontre plus fleur bleue…

— Mademoiselle, le reprend-elle. Je m'appelle Yseult, princesse de la forêt. Ce pauvre singe…

— Un besoin encore plus compulsif que d'habitude. Hélas, le singe ne m'a pas apaisé. Comme si j'étais obsédé par une seule femelle à peine aperçue. Je ne comprends pas ce qui m'arrive.

C’est l’effet de l’onguent d’amour. Yseult se sent coupable, un état rare chez Lugowski. Yseult souffre, mais Lugowski est content : son personnage est imprégné de romance. Il faut des sentiments même s’ils font mal.

— Venez avec moi, Chevalier, dit Yseult.

« Chevalier ? On n’est pas pour rien sur la Colline des Aliénés…, se dit Victor Morand. Je n’ai même pas envie d’elle. Je ne suis pas seulement maudit des parties ; je suis carrément malade ! »

— Sans ma chérie, je dépéris. Laissez-moi mourir…

— Nenni, Chevalier ! claironne-t-elle en bombant sa nouvelle poitrine et en faisant onduler sa longue chevelure dorée. Je vais vous soigner.

— Vous êtes une sorcière ?

— Non point ! Je suis votre salut ! L’infirmière du cœur, celle qu’il vous faut, aujourd’hui et à jamais !

— Vous parlez bizarre, madame…

— Mademoiselle !

— Retrouvez-moi ma guenon d’amour. Rien d’autre n’a importance…

— Ne craignez point, Chevalier en grand désarroi ! De ce mal animal, je vous guérirai. J’en fais le serment sur ma vertu !

À suivre…

Le testament de Porthos

Christian Jannone

Ce texte est une réécriture du chapitre CCLXI du Vicomte de Bragelonne d'Alexandre Dumas, à la manière de Joris-Karl Huysmans.

Une prégnance obituaire proliférante cariait tout Pierrefonds d'une putrescence lugubre. Les cours se retrouvaient abandonnées, chancies, pruinées par un empoussièrement invasif, les écuries closes on ne savait sur quels chevaux devenus hectiques, les parterres affichaient leur blettissure. Dans les bassins désormais secs, les jets d'eau, naguère épanouis, bruyants et brillants, s'étaient arrêtés d'eux-mêmes, comme si une main invisible désincarnée leur en eût intimé l'ordre.

Le long des chemins caillouteux, aux entours du castel, dont la silhouette campaniforme dominait le paysage, quelques graves personnages s'allaient sur des mules grotesques ou sur des bidets de ferme à peine mieux lotis. C'étaient les voisins de campagne, les curés et les baillis des terres limitrophes partant à l'hallali.

Tout ce monde notable n'osait pénétrer la demeure autrement qu'en silence. L'on remettait sa monture, sa haridelle, à un palefrenier mutique, à la face inexpressive, avant que tous se dirigeassent, conduits par un chasseur en livrée de ténèbres, vers la grand'salle, où, sur le seuil, Mousqueton recevait les arrivants.

Le fidèle valet du Titan, du sublime Stentor, se trouvait frappé par une détumescence dont la célérité n'avait d'égale que la soudaineté. Il avait tant maigri depuis deux jours que ses habits remuaient sur lui, flottaient sur son organisme décharné consomptif, tels ces fourreaux de cuir cordouans trop larges, ridulés par des années de frottements et d'équipées, fourreaux dans lesquels dansent les fers damasquinés des flamberges. Sa figure couperosée de rouge et de blanc, à la semblance turbide de celle de la Madone de Van Dyck, se trouvait lors sillonnée par deux ruisseaux argentés qui nivelaient ses joues, les ravinaient avec promptitude, y creusaient leur lit morbide, joues aussi pleines jadis qu'elles étaient flasques depuis son deuil. Et la cause de ce dépérissement célérifère s'expliquait aisément par le choc qu'avait représenté la disparition du Maître de céans. L'étisie menaçait Mousqueton.

À chaque nouvelle visite, Mousqueton trouvait de nouvelles larmes s'épreignant de ses yeux irrités menacés de chassie, et c'était grand'pitié de le voir étreindre son gosier par sa grosse main aux chairs fondues pour ne pas éclater en sanglots.

Toutes ces visites intéressées, aimantées par l'empyreume et par l'ichor cadavérique de feu le mousquetaire du Roy, avaient pour but la lecture du testament de Porthos, annoncée pour ce jourd'hui, lecture obligée, cultuelle, indigète, à laquelle voulaient assister toutes les convoitises ou toutes les amitiés du mort, tous les rapaces, rapiats et charognards venus assister au partage des dépouilles de celui qui ne laissait aucun hoir après lui. À mesure qu'ils arrivaient, les assistants s'allaient en leur place assignée et l'on venait de fermer la grand'salle quand l'horloge rustique sonna l'heure de midi, du noon d'Albion, heure fixée pour la lecture.

Le procureur de Porthos, il s'agissait naturellement du successeur de maître Coquenard, commença par éployer lentement le vaste parchemin, d'une finesse filigranée de vélin, quoiqu'il fût, çà, là, veiné par une flavescence évocatrice d'une apostume crevée dégouttant sa sanie, pergamen sur lequel la puissante main du Sire de Bracieux de Pierrefonds, ainsi qu'il aimait à ce qu'on le dénommât, avait tracé ses volontés suprêmes.

Le cachet de cire érubescente rompu, les besicles mises, les expectorations de prélude et d'us ayant retenti, chacun tendit l'oreille. Mousqueton s'était blotti dans un coin pour mieux pleurer, pour moins entendre, quasi recroquevillé, telles ces momies incaïques de nos musées d'ethnographie se targuant de science.

Avec une brusquerie inattendue, la porte à deux battants de la grand'salle, qui avait été refermée, s'ouvrit comme par un prodige, et une figure mâle apparut sur le seuil, iridescente, comme rosacée, resplendissant dans la plus vive lumière du soleil.

C'était là une épiphanie de d'Artagnan, arrivé seul jusqu'à cette porte. Ne trouvant personne pour lui tenir l'étrier, il avait attaché son cheval au heurtoir, et s'annonçait ainsi lui-même.

L'éclat du jour envahissait la salle ; le murmure des assistants, et, davantage cela, l'instinct du chien fidèle, du compagnon de vénerie aux abois coruscants, arrachèrent Mousqueton à sa songerie torpide, à son nonchaloir languide annonciateur de mort. Il releva le cap, reconnut le vieil ami du Maître, et, hurlant de douleur, vint lui baiser les genoux en arrosant les dalles de ses larmes salées.

D'Artagnan le releva, l'embrassa comme un frère, et ayant salué avec panache l'assemblée charognarde, qui s'inclinait tout entière en chuchotant son nom illustre, il s'alla asseoir à l'extrémité de la grand'salle de rouvre sculpté, bossuée de bas-reliefs rustiques, en tenant toujours la main de Mousqueton dont les exsufflations suffocatoires emplissaient les aîtres d'épeurement, puis s'assit sans façon, avec humilité, sur le marchepied.

Alors le procureur, qui était ému comme les autres, commença la lecture. En sa bouche énonçant, énumérant le contenu des dernières volontés, rédigées dans un style dépourvu d'atticisme, transsudaient les retombées, les inflexions des tabellions antiques, des scabins d'olim, c'était-à-dire autrefois, lorsque la connaissance du droit romain, du ius d'oc, stipulait que cette auctoritas se marquât par un recours obligé à l'écrit, tandis qu'au nord de la Loire, la coutume orale immémoriale suffisait à agréger les héritages.

Porthos, après une profession de foi des plus chrétiennes, demandait pardon à ses ennemis du tort qu'il avait pu leur causer.

À ce paragraphe, un rayon d'inexprimable orgueil glissa des yeux de d'Artagnan. Il se rappelait le vieux soldat, sa bravoure, ses multiples exploits, l'épopée du condisciple. Tous ces ennemis de Porthos, terrassés par sa main vaillante, par la puissance nonpareille de sa brette, il en supputait le nombre, considérable, et se disait que Porthos avait fait sagement de ne pas détailler ses ennemis ou les torts causés à ceux-ci, d'en refuser toute exhaustivité énumérative ; sans quoi, la besogne eût été trop rude pour le lecteur et la superfétation s'y fût alliée à la redondance tant avaient été répétitives les péripéties partagées à quatre. Leur sanglant sillon mémorable tracé par la flamberge du bon géant persisterait encor maints siècles.

Venait lors l'énumération suivante :

Je possède à l'heure qu'il est, par la grâce de Dieu :

1° Le domaine de Pierrefonds, terres, bois, prés, eaux, forêts, entourés de bons murs ;

2° Le domaine de Bracieux, château, forêts, terres labourables, formant trois fermes ;

3° La petite terre du Vallon, ainsi nommée, parce qu'elle est dans le vallon...

Brave Porthos !

4° Cinquante métairies dans la Touraine, d'une contenance de cinq cents arpents ;

5° Trois moulins sur le Cher, d'un rapport de six cents livres chacun ;

6° Trois étangs dans le Berri, d'un rapport de deux cents livres chacun.

Quant aux biens mobiliers, ainsi nommés, parce qu'ils ne peuvent se mouvoir, comme l'explique si bien mon savant ami l'évêque de Vannes...

D'Artagnan frissonna à l'énonciation de ce nom, à son souvenir lugubre.

Le procureur continua imperturbablement :

... Ils consistent :

1° En des meubles que je ne saurais détailler ici faute d'espace, et qui garnissent tous mes châteaux ou maisons, mais dont la liste est dressée par mon intendant...

Chacun tourna les yeux vers Mousqueton, qui s'abîma dans sa douleur.

2° En vingt chevaux de main et de trait que j'ai particulièrement dans mon château de Pierrefonds et qui s'appellent : Bayard, Roland, Charlemagne, Pépin, Dunois, La Hire, Ogier, Samson, Milon, Nemrod, Urgande, Armide, Falstrade, Dalila, Rebecca, Yolande, Finette, Grisette, Lisette et Musette.

3° En soixante chiens, formant six équipages, répartis comme il suit : le premier, pour le cerf ; le second, pour le loup ; le troisième, pour le sanglier ; le quatrième, pour le lièvre, et les deux autres, pour l'arrêt ou la garde ;

4° En armes de guerre et de chasse renfermées dans ma galerie d'armes ;

5° Mes vins d'Anjou, choisis pour Athos, qui les aimait autrefois ; mes vins de Bourgogne, de Champagne, de Bordeaux et d'Espagne, garnissant huit celliers et douze caves en mes diverses maisons ;

6° Mes tableaux et statues qu'on prétend être d'une grande valeur, et qui sont assez nombreux pour fatiguer la vue.

7° Ma bibliothèque, composée de six mille volumes tout neufs, et qu'on n'a jamais ouverts ;

8° Ma vaisselle d'argent, qui s'est peut-être un peu usée, mais qui doit peser de mille à douze cents livres, car je pouvais à grand-peine soulever le coffre qui la renferme, et ne faisais que six fois le tour de ma chambre en le portant.

9° Tous ces objets, plus le linge de table et de service, sont répartis dans les maisons que j'aimais le mieux... »

Ici, le lecteur s'arrêta afin qu'il reprît haleine. Chacun soupira, toussa et redoubla d'attention. Le procureur reprit :

« J'ai vécu sans avoir d'enfants, et il est probable que je n'en aurai pas, ce qui m'est une cuisante douleur. Je me trompe cependant, car j'ai un fils en commun avec mes autres amis : c'est M. Raoul Auguste-Jules de Bragelonne, véritable fils de M. le comte de La Fère. Ce jeune seigneur m'a paru digne de succéder aux trois vaillants gentilshommes dont je suis l'ami et le très-humble serviteur. »

Ici, un bruit aigu se fit entendre, un tintement dont on eût attendu que des fulgurances en sortissent. C'était l'épée de d'Artagnan, qui, glissant du baudrier, d'un mouvement subreptice qu'on ne pouvait prévenir, était

tombée sur la planche sonore. Chacun tourna conséquemment les yeux de ce côté, et l'on vit qu'une grande larme avait coulé des cils épais de d'Artagnan sur son nez aquilin, dont l'arête lumineuse brillait ainsi qu'un croissant enflammé au soleil.

« C'est pourquoi, continua le procureur, j'ai laissé tous mes biens, meubles et immeubles, compris dans l'énumération ci-dessus faite, à M. le vicomte Raoul-Auguste-Jules de La Fère, pour le consoler du chagrin qu'il paraît avoir, et le mettre en état de porter glorieusement son nom… »

Un long murmure courut dans l'auditoire. C'était un bruissement d'insectes, une sourde clameur, un étonnement épeuré, une surprise inappréhendable.

Le procureur continua malgré tout, car soutenu par l'œil flamboyant de d'Artagnan, qui, tel un ange vengeur, parcourant cette assemblée d'édiles médiocres et vampiriques, rétablit le silence interrompu.

« À la charge, par M. le vicomte de Bragelonne, de donner à M. le chevalier d'Artagnan, capitaine des mousquetaires du roi, ce que ledit chevalier d'Artagnan lui demandera de mes biens.

« À la charge, par M. le vicomte de Bragelonne, de faire tenir une bonne pension à M. le chevalier d'Herblay, mon ami, s'il avait besoin de vivre en exil.

« À la charge, par M. le vicomte de Bragelonne, d'entretenir ceux de mes serviteurs qui ont fait dix ans de service chez moi, et de donner cinq cents livres à chacun des autres.

« Je laisse à mon intendant Mousqueton tous mes habits de ville, de guerre et de chasse, au nombre de quarante-sept, dans l'assurance qu'il les portera jusqu'à les user pour l'amour et par souvenir de moi.

« De plus, je lègue à M. le vicomte de Bragelonne mon vieux serviteur et fidèle ami Mousqueton, déjà nommé, à la charge par ledit vicomte de Bragelonne d'agir en sorte que Mousqueton déclare en mourant qu'il n'a jamais cessé d'être heureux. »

En entendant ces mots, Mousqueton salua, pâle et tremblant ; ses larges épaules frissonnaient convulsivement ; il était saisi de trémulations irrépressibles, pris de frémissements palpébraux ; son visage, empreint d'une effrayante douleur, sortit de ses mains glacées, et les assistants le virent trébucher, hésiter, comme si, voulant quitter la salle, il cherchait une direction, une sortie qui lors se dérobait à lui.

— Mousqueton, dit d'Artagnan, mon bon ami, sortez d'ici ; allez faire vos préparatifs. Je vous emmène chez Athos, où je m'en vais en quittant Pierrefonds.

Mousqueton demeura coi, à quia. Il respirait à peine, comme si tout, dans cette salle, lui devait être désormais étranger. Il ouvrit la porte et disparut lentement, d'une démarche de déjà spectre.

Le procureur acheva sa lecture, après laquelle s'évanouirent déçus, mais pleins de respect, déférents malgré tout, la plupart de ceux qui étaient venus entendre les dernières volontés de Porthos.

Quant à d'Artagnan, demeuré seul après avoir reçu la révérence cérémonieuse que lui avait faite le procureur, il méditait, admirant cette sagesse profonde du testateur qui venait de distribuer avec justesse et justice son bien au plus digne, au plus nécessiteux, au plus humble et besogneux, avec des délicatesses que nul, parmi les plus fins courtisans et les plus nobles cœurs, parmi tous les honnêtes hommes dont se targuait ce siècle terrible, n'eût pu rencontrer empreintes de telles perfections.

En effet, Porthos enjoignait à Raoul de Bragelonne de donner à d'Artagnan tout ce que celui-ci demanderait. Il savait bien, ce digne Porthos, que d'Artagnan ne demanderait rien car il se contentait de rien ; et, au cas où il eût demandé quelque chose, fait improbable, nul, excepté lui-même, ne lui faisait sa part. L'immodestie, la rapacité, l'avidité, lui étaient autant de mots étrangers.

Porthos laissait une pension à Aramis, lequel, s'il eût eu l'envie de demander trop, était arrêté par l'exemple de d'Artagnan ; et ce terme d'exil, jeté par le testateur sans intention apparente, bien qu'il apparût d'une incontestable turpidité, n'était-il de facto la plus douce, la plus exquise critique de cette conduite d'Aramis qui avait causé la mort de Porthos ?

À la parfin, le testament du mort ne faisait nulle mention d'Athos. Celui-ci, en effet, pouvait-il supposer que le fils n'offrirait pas la meilleure part au père ? L'esprit rude et sensé de Porthos avait jugé toutes ces causes, saisi toutes ces nuances, mieux que la loi, mieux que l'usage, mieux que le goût.

« Porthos était un cœur », se dit d'Artagnan avec un soupir.

Et il lui sembla entendre un gémissement au plafond. Il pensa tout de suite à ce pauvre Mousqueton, qu'il fallait distraire de sa douleur.

À cet effet, d'Artagnan quitta la salle avec empressement pour aller chercher le digne intendant, puisque celui-ci ne revenait pas.

Il monta l'escalier qui conduisait au premier étage, et aperçut dans la chambre de Porthos un amas d'habits de toutes teintes, de toutes consistances, ouatées ou rêches, et de toutes étoffes, ternies ou encore irisées de bariolures, vêtements magistraux, seigneuriaux, chambre et garde-robe d'un Sire considérable et bon, d'un homme de qualité, amoncellements hétéroclites sur lesquels Mousqueton s'était couché après les avoir entassés lui-même en leur entièreté, n'omettant point le moindre haut-de-chausse, même le plus élimé, le plus outrepassé de chancissures. Il se comportait à la manière des antiques chambriers, des camériers des grands d'Espagne, titulaires de leur office aulique conféré lors des grâces henriciennes au quatorzième siècle après qu'Henri de Trastamare eut triomphé de Dom Pedro le cruel.

C'était là le lot dévolu à ce fidèle ami. Ces habits lui appartenaient bien ; ils lui avaient été bien donnés. On voyait la main de Mousqueton s'étendre sur ces reliques passées, jà fanées, sur toutes ces étoffes envieillies, aux effluences suries, patriarcales, qu'il baisait de toutes ses lèvres, de tout son visage, qu'il couvrait de tout son corps en des accès troublants, comme s'il se fût agi de fétiches immémoriaux tels qu'en usent les peuples des antipodes. C'était là une forme d'idolâtrie qui eût pu déranger les bonnes mœurs.

D'Artagnan s'empressa de s'approcher afin qu'il consolât le pauvre garçon.

— Mon Dieu, s'exclama-t-il, il ne bouge plus ; il est évanoui !

D'Artagnan se trompait : Mousqueton était mort. Mort, comme le chien qui, ayant perdu son maître, revient mourir sur son habit. Il s'était ennoyé au sein de cet entassement de panaches, d'orfrois, de passements, de passepoils, de faveurs, de padoues, de linge, de rhingraves, de cordons, de pourpoints, d'engrêlures, de cols rabattus de dentelles du Puy, de Malines et de Bruges, de cette théorie brodée, brochée, gaufrée, de soubrevestes.

D’ailleurs en ce monde

Cyril Calvo

Cher professeur,

Je vous écris pour vous prévenir que j’ai commis l’irréparable. Vous êtes certainement inquiet de ne plus avoir de mes nouvelles depuis des jours : connaissant votre perspicacité, vous allez vite comprendre de quoi il retourne. Je suis même persuadé que ces premiers mots évoquent pour vous le souvenir d’une conversation passée. Je n’ai pas tenu compte de vos mises en garde. Ma curiosité et mon désir de dévoiler certains mystères m’ont poussé à quitter le chemin de la raison. Je me suis aventuré dans ce terrain sinistre de l’occulte, malgré vos recommandations ; vous m’aviez pourtant prévenu que ce projet était une folie, que mon ami causerait ma perte et que la voie qu’il suivait n’apporterait que le malheur. Vous aviez raison, mais vous étiez loin de mesurer les conséquences de nos actes. J’ai été faible, je le regrette tellement... Je vais devoir revivre cette nuit en vous en relatant tous les évènements, pour que vous puissiez comprendre ce qui s’est passé. Vous ne pouvez même pas imaginer à quel point il me coûte de narrer cette horrible entreprise.

Il y a deux mois, Viktor est venu me rendre visite dans ma chambre universitaire pour me parler de son projet — celui-là même que je vous ai exposé par la suite. Votre discours m’avait convaincu et ce refus catégorique d’adhérer à notre vision m’avait incité à faire machine arrière. J’ai recontacté mon ami pour lui en faire part : il était furieux d’apprendre que vous étiez au courant, mais je l’ai rassuré en lui jurant que vous étiez un homme de confiance. Suite à cela, je n’ai plus entendu parler de lui durant deux semaines, jusqu’à ce qu’il ne revienne à la charge, toujours avec la même obsession. Il m’a exposé à nouveau son projet, en m’indiquant sa portée scientifique qu’il jugeait immense. Selon lui, nous devions faire cette expérience non pas pour nous, mais pour enrichir le savoir de l’humanité entière. Son exaltation commençait à me faire peur et je refusais encore une fois. Je préférais me consacrer à nos recherches communes, sur le champ gravitationnel du trou noir et les interactions entre les différentes dimensions envisageables. La masse de travail que vous m’aviez imposée me valait d’innombrables nuits blanches. Je ne sais comment néanmoins, le discours de Viktor affleura à mon esprit. Vous le savez, professeur, j’ai toujours eu un faible pour les mystères de l’occultisme et les livres anciens. Malgré vos avertissements, je ne pouvais

m'ôter cette idée de la tête. La découverte qu'il espérait attisait mon instinct... J'ai fini par céder. Je ne sais pas si vous pourrez me pardonner cette faiblesse. Comprenez-moi, professeur : je croyais que nous ferions avancer la Science !

Nous avons tout mis au point ensemble, lors d'un week-end dans la propriété de ses parents qui s'étaient alors absentés. Rien ne manquait (pensions-nous naïvement) : les plans, le matériel, les tenues, et même les armes... Quand nous nous sommes quittés, dans l'après-midi, nous étions certains d'être prêts à tout. L'expédition était prévue pour le lendemain soir, à une heure du matin. Nous devions nous rejoindre à l'entrée ouest d'Eastwick Park avec nos sacs à dos. D'excitation, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, ce qui explique mon absence à votre cours le lendemain matin. Le reste de la journée, je l'ai passé à relire les notes de Viktor ainsi que mes recherches sur l'homme que nous allions « rencontrer ». J'ai observé les moindres détails des plans, les différents sentiers à emprunter et le plus important, les deux accès qui nous seraient utiles en cas de fuite. J'ai également retiré une partie de mes économies pour acheter le silence du veilleur de nuit qui devait « couvrir » notre exploration. Le soir venu, mes mains tremblaient, mon cerveau bouillonnait d'idées et d'appréhensions : j'allais enfin savoir si la légende disait vraie... Comme prévu, nous nous sommes retrouvés devant les grilles de l'entrée ouest avec tout le matériel nécessaire. Nous avons fumé une cigarette pour évacuer notre nervosité puis nous sommes dirigés discrètement vers le cimetière, pour toquer à la porte du cabanon. Le veilleur de nuit regardait la télévision en nous attendant. Il a pris l'enveloppe contenant l'argent et nous a priés de ne pas dégrader les tombes. Il devait penser que nous étions de jeunes illuminés, des gothiques ou des satanistes en mal de sensations fortes. Il ne commencerait pas sa ronde avant deux heures, ce qui nous laissait tout le temps pour faire ce que nous avions prévu. Le cimetière était plongé dans l'obscurité la plus totale ; l'atmosphère rendue pesante par notre silence et un léger brouillard accentuait encore le côté glauque de la situation. Nos regards se sont croisés et je crois qu'à ce moment précis nous avons tous deux hésité à continuer. Pourquoi n'ai-je pas parlé ! Je suis certain que si je l'avais fait, nous serions retournés en ville et rien de tout ça ne serait arrivé... Je m'en veux tellement, professeur... Le regret est un sentiment atroce qui me ronge de l'intérieur à tout moment.

Nous avons progressé le long de l'allée principale. Grâce à la lampe torche et au plan, Viktor guidait nos pas jusqu'à la crypte. Le silence était effrayant et les ombres environnantes, que je jurais voir se déplacer pour nous encercler, faisaient battre mon cœur de plus en plus fort à chaque pas.

Viktor semblait confiant et gardait ce demi-sourire d'aventurier au bord d'une découverte extraordinaire. Après de longues minutes de marche lugubre, nous sommes arrivés devant la crypte. L'extérieur était en fort mauvais état. Une plaque de bronze rongée par le temps indiquait, comme dans nos livres d'histoire, le nom de celui qui y était enterré : « Comte Valdès ». En voyant cette plaque, je me suis souvenu des cours du professeur Borotsky, de tous ces anciens mythes, des livres ésotériques trouvés dans la bibliothèque de mon grand-père, des soirées entre amis conclues par de piteuses séances de spiritisme qui parvenaient tout de même à nous faire frissonner... La vie après la mort ! Le dernier tabou, l'infranchissable frontière sur laquelle la science n'avait cessé de buter ! Le comte, que l'on disait avoir vécu plus longtemps que n'importe quel homme (certaines légendes parlaient de cinq, voire six siècles !), pouvait-il nous apprendre le secret de l'immortalité ? Tel était l'objectif de notre expédition. Ces questions, je le sais bien, ne peuvent provoquer chez l'homme de science que vous êtes que mépris et indifférence, mais mettez-vous un instant à ma place : s'il y avait une chance, une seule, pour que mon ami ait raison ? Je devais savoir. Personne n'avait jamais osé profaner la dernière demeure du comte, par crainte de je ne sais quelle obscure malédiction. Fables ! Nos desseins passaient outre ce folklore : nous voulions tout connaître, tout contrôler. Cette idiotie a causé notre perte. Je vous en supplie, professeur, conservez bien cette lettre : qu'elle soit le témoignage définitif et irréfutable qui servira à réfréner les ardeurs des sots et des fous qui voudront suivre notre voie !

J'espère que vous me lisez encore, malgré la peur qui j'en suis sûr grandit en vous à présent. Je vous imagine devant votre bureau d'acajou, la mine déconfite et le regard dans le vague. Vous me connaissez suffisamment pour savoir que tout ceci est réel, trop réel hélas ! Bien que revivre ces sinistres évènements me répugne, je me dois d'achever mon récit — demain, je n'en aurais peut-être plus la force. Nous avons descendu les marches humides menant au caveau principal, brisé le cadenas de la grille avec de grosses pinces et sommes entrés dans le hall souterrain. Tout autour de nous reposaient les membres de la famille Valdès, dont les restes avaient été entreposés dans un grand nombre de sépulcres en pierre. La poussière omniprésente et la forte odeur de pourriture moite rendaient la respiration difficile. Heureusement, nous avions prévu des masques pour couvrir nos bouches. Nous avons rapidement fait le tour des tombeaux sculptés de signes cabalistiques inconnus, les époussetant pour éclairer les plaques gravées aux noms de leurs occupants, sans trouver celle que nous cherchions. D'après nos recherches, il existait une entrée secrète menait à la tombe du comte, son entrée initiale ayant été scellée des décennies

auparavant. Je ne vous apprends rien, cette entrée se trouvait sous l'un des tombeaux — du moins, c'est ce que prétendaient les écrits de l'éminent professeur Borotsky qui, bien que décrié par la communauté scientifique, faisait pour nous office de référence. Croyez-le ou non, professeur, mais il disait vrai : sa description est absolument fidèle et l'entrée existe bel et bien. Il nous a fallu beaucoup d'énergie pour déloger partiellement le lourd tombeau, et accéder à un escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans les ténèbres. Nous étions euphoriques ! Les torches à la main, nous sommes descendus lentement, lui en premier. Les marches étaient glissantes et la puanteur qui en émanait indescriptible : elle nous aurait certainement fait défaillir si nous n'avions pas eu nos masques. Nous ne voyions absolument rien. Je ne saurais estimer à quelle profondeur nous étions rendus quand nous avons aperçu, tout en bas, un maigre halo de lumière. Comment était-ce possible ? Mon estomac s'est noué et nos regards se sont croisés à nouveau. Cette fois-ci, le courage ne se lisait plus sur le visage de mon ami. J'ai cru qu'il allait s'arrêter et faire marche arrière : à mon grand étonnement, il a continué. Peut-être que la curiosité était plus forte que tout pour lui, ou qu'il ne voulait pas perdre la face devant moi ? Quoi qu'il en soit, quand nous avons atteint le sol fait d'un pavement de roches inégales, nous n'étions pas préparés à ce qui nous attendait dans les profondeurs de la terre.

Le spectacle était stupéfiant, à tel point que nous en avons lâché nos torches devenues inutiles. Devant nous se dressait une magnifique salle de culte ornée de tentures sombres encore intactes, éclairée par des torches d'un autre temps dont les flammes légèrement bleutées exhalaient une odeur enivrante. Des statues grandioses de divinités ailées que nous n'avions jamais vues s'élevaient de part et d'autre d'un tapis somptueux, d'un noir luisant, qui menait à un gigantesque trône incrusté de gemmes semblables à des yeux. Incrédules, nous avons avancé, et notre émerveillement s'est brutalement estompé lorsque nous l'avons vu. Un sarcophage reposait derrière le trône. Il détonnait complètement avec le reste. Taillé dans une pierre brune émaillée de scories, il était sombre et visqueux, hérissé de crânes et d'os brisés qui paraissaient fondus à la roche. Mon corps s'est soudainement figé. Viktor s'est écroulé en vomissant. Je voulais plus que tout m'approcher du tombeau et, je ne sais comment, une force intangible m'a conduit à lui malgré la terreur qui me paralysait. Derrière moi, j'entendais mon ami qui pleurait, me suppliait de partir. Je ne pouvais rien faire. J'étais maintenant devant le sarcophage, ce bloc de pierre gluante et mate qu'on aurait cru arraché des abysses. Il était ouvert. À l'intérieur, il n'y avait rien — si ce n'est une poussière brûlante, issue d'une matière en décomposition dont il ne subsistait nulle trace. C'est alors

que j'ai entendu Viktor hurler de toutes ses forces, comme l'aurait fait un damné. Je me suis retourné et je l'ai vu à genoux, fixant le trône sur lequel, de dos par rapport à moi, était assis quelqu'un — ou quelque chose. J'ignore comment mais je réussis à le contourner alors que la terreur était en train de m'ôter la raison. J'étais seul, mon ami avait pris la fuite. Je me tenais immobile devant le trône où me toisait le maître des lieux quand j'entendis le tombeau marquant l'entrée de la crypte se refermer pour me faire prisonnier avec lui. Le comte, en chair et en os. Son visage était identique aux gravures de mes vieux livres. Ses prunelles luisaient d'une intelligence malsaine. Et j'entendais sa voix dans ma tête, sa voix entêtante qui me répétait la même phrase, toujours la même phrase... Je ne peux, je ne veux pas l'écrire, professeur... cette phrase, je ne l'oublierai jamais ! Mes yeux se sont baissés et j'ai vu que le sol était couvert de sang. Il imbibait le tapis noir et formait une flaque épaisse jusqu'au trône. Dans cette flaque immonde, couché sur le flanc, il y avait mon ami, la gorge tranchée, alors que je tenais un poignard recourbé à la main. Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite, seules quelques images me reviennent... le comte qui se lève, me sourit, pose sa main immense sur mon visage et me répète, encore et encore, la même phrase...

À mon réveil, je me trouvais dans le cabanon du veilleur de nuit. Il n'était pas là et le soleil venait à peine de se lever. Je n'avais aucun stigmate de la veille, et pour seules preuves ces souvenirs que je viens de coucher par écrit. Je suis parti et j'ai regagné ma chambre universitaire en toute hâte. Je me suis enfermé la journée durant sans voir personne. Prostré, incapable de réfléchir, je ne faisais que revoir la scène, le corps étendu de mon ami, et entendre, toujours plus forts, plus insistants, les mots impies du comte, comme s'il s'était insinué dans mon esprit. Vous avez sûrement appris que Viktor n'a plus donné signe de vie depuis ce jour, et que le gardien du cimetière a été retrouvé mort à l'entrée de la crypte. J'imagine que vous devez être abasourdi par ce que vous venez de lire ; peut-être avez-vous arrêté votre lecture pour dénoncer mes crimes aux autorités. Je comprends. J'avais besoin de me confier à quelqu'un, pour que mon histoire ne demeure pas inconnue ; ce que vous ferez de mon témoignage n'a pas grande importance. Je finirai en vous disant que je suis parti très loin d'ici, et qu'il est inutile de me rechercher, pour une raison très simple : nous avions raison. Les secrets que nous voulions découvrir m'appartiennent ; ils sont ma malédiction. Mon corps et mon esprit ont changé depuis que j'ai vu Celui qui attend dans l'ombre, à tel point que je n'ose plus me regarder dans la glace. Des instincts innommables me poussent à commettre des actes que je ne peux décrire, et qui me font croire que je n'ai presque plus rien d'humain. Ma condition me terrifie mais je ne peux me

résoudre à me donner la mort. Je dois trouver un endroit qui pourra m'accueillir, où je ne pourrai faire aucun mal à mes anciens semblables. Ne vous inquiétez pas pour moi, professeur, plus rien ne peut m'arriver : je ne suis plus un homme — comme l'écrivait le maître, je sais à présent que je suis d'ailleurs en ce monde.

Orphée

Angèle Casanova

Cette nouvelle appartient à la série « Mythes », menée depuis fin 2013 par Angèle Casanova sur son site Gadins et bouts de ficelles. Olivier Savignat a rejoint ce projet en 2014 avec une série parallèle, « Mythologie », publiée sur son blog Sous mes doigts la pluie.

La pénombre est épaisse. Les mains serrées sur sa lyre, il a du mal à avancer. Mais il joue. Il continue de jouer, d'espérer malgré tout. Il a su trouver en lui cette énergie-là. De descendre jusqu'au centre de la terre avec sa musique pour seule arme. Il a su plaider leur cause devant les dieux. Alors il ne doit pas abandonner maintenant. Si près du but.

Il penche la tête en avant. Il s'agrippe de tous ses orteils au sol meuble, humide et froid. De vastes salles ponctuent son ascension. Des eaux dormantes qu'il traverse en haletant, la lyre bien levée au-dessus de sa tête. Ses vêtements forment comme une fleur autour de lui, blanche, rose, qui s'épanouit au fur et à mesure de sa traversée. Quand il monte sur l'autre rive, il marque un temps d'arrêt et résiste à l'envie qui le dévore, de se retourner vers elle, sa bien-aimée, qu'il souhaite être là, qu'il a peur de ne jamais revoir.

Ses vêtements dégoulinent sur lui. L'eau lui creuse des sillons calcaires sur la peau. Il lui semble être mort. Déjà. Que sa tunique est devenue linceul. Qu'à son insu, en descendant au royaume des morts, il est devenu l'un d'eux. Que peut-être Cerbère l'a dévoré et expédié aux champs élyséens où il erre maintenant, perdu, amnésique, croyant être ailleurs.

Le temps passe sans qu'il en prenne pleinement conscience. L'eau a séché sur son corps. Il ouvre les yeux et reprend son ascension, se rivant à sa conviction comme à une bouée. Elle est là, derrière lui. Il sent son aura, presque son souffle dans son cou. Elle est là. Il la retrouvera bientôt. Il se réchauffera au contact de sa peau revenue à la vie. Dont elle était le symbole parfait avant ce jour fatal où elle est morte, mordue par ce serpent. Où il a hurlé sans discontinuer jusqu'à ce que sa voix meure, jusqu'à ce qu'il décide qu'il ne pouvait plus suivre le cours de sa vie, que ce fleuve-là était coupé, à moins qu'il ne réussisse à le remonter à contre-courant. À la force de ses bras, de sa musique. Alors il s'est relevé, porté par cette volonté de retourner l'ordre des choses, de le remodeler au son de sa lyre.

Renouvelant cet acte de foi, il tend tout son corps vers l'avant. Ses pieds se décollent du sol avec un bruit d'éponge. Il marche vers la lumière. Il traverse des goulets si étroits que son corps y passe à peine. Il marche longtemps, des heures, des jours peut-être. Aucun bruit autour de lui. Le monde entier retient son souffle, écoute sa lyre quand il a la force de lui arracher quelque mélodie. Il sait qu'elle le suivra, si elle est là. Mais ce qu'il entend l'inquiète, lui fait prendre conscience que quelque chose ne va pas. Il joue faux. Ses doigts oublient certaines notes, tremblent, virevoltent avec moins d'aisance que d'ordinaire.

En escaladant ces rochers, en traversant ces galeries éboulées, au fur et à mesure qu'il remonte à la surface, il y pense, tout en jouant. Il devrait être heureux. Ils vont bientôt être réunis. Au fond, il sait ce qu'il a, la terreur qui l'étreint. Mais il tend toute sa volonté dans une seule direction. La surface. Il s'accroche à son espoir et choisit d'oublier ce qu'il craint de tout son être, qui fausse son jeu, son souffle, ses pas.

Lorsqu'enfin il voit la lumière sourdre d'un point précis, à l'horizon, il accélère. Sa musique se fait plus fluide, plus légère. Il oublie sa crainte. Il court vers la sortie.

Le point de lumière grossit au fur et à mesure. Bille. Disque étincelant. Il emplit bientôt tout l'espace. Le soleil inonde son visage, le repose, l'égare. Il court en trébuchant, oubliant de jouer, heurtant sa lyre aux murs de pierre. Il court et au moment où il va faire irruption en pleine lumière, tout à sa joie, sans plus réfléchir, il se retourne.

Au moment précis où il la voit, il se rend compte qu'il avait tort de s'inquiéter. Les dieux ne l'ont pas berné. Elle était là, depuis le début. Et il s'est retourné trop tôt.

Il n'a pas besoin de regarder le sol pour savoir qu'il est encore dans l'ombre. Sous terre. Même si ses pieds touchaient presque la lumière au moment où il a fait volte-face, il n'était pas encore dehors. Hadès disait vrai. Ils ont perdu.

Tout. Il le comprend en un instant. Cette certitude, il la trouve dans ses yeux à elle, leur tristesse, leur langueur. Absente déjà, quand elle lui tend les bras sur un cri inaudible. Alors que son corps, de plus en plus éthéré, part à reculons à une vitesse vertigineuse dans les profondeurs de la terre. Retrouver le champ de spectres insoucieux qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Et puis soudain elle n'est plus là. Il est seul. À l'entrée d'une caverne glacée. Le soleil lui brûle le dos. Il se balance d'avant en arrière. Oscillant entre vie et mort. Résigné, il choisit d'attendre. Plus rien ne lui importe. Son ressort interne est cassé. Il ne jouera plus. Il se dresse face au soleil et part au hasard. Sans plus se soucier de sa lyre.

Château

Henri Cachau

Avait-on réellement pendu tous les gens du château ? avaient-ils jamais existé ? Depuis le lancement des croisades près de dix siècles s'étaient écoulés, malgré cet écart le présent serait historique, Monsieur le maire en était convaincu... D'ailleurs, quel sens pouvait avoir sa récente et obstinée lecture de romans de chevalerie signés Walter Scott et ses épigones, de volumes concernant les Templiers et leur légende, jusqu'à ce jour jamais parcourus ?... Une fois suffisamment documenté, il prendrait à revers ces autorisés sociologues contemporains nous affublant d'un présent orphelin de son passé... non mais ! Pour ne pas se laisser emberlificoter il nous faut prendre soit du recul, soit de la hauteur, rien n'est plus dangereux que de conduire le nez dans le pare-brise ou le guidon... Ces préventions paraissaient sensées, mais l'âge de raison dépassé, comment convaincre les adultes de délaisser leur courte vue pour considérer ce qu'ils ne veulent pas reconnaître, alors qu'à portée de regard existe cet ancien château où il se passe d'étranges choses ? Sans doute ne souhaitaient-ils pas prendre au sérieux ces manifestations ramenant à une révolution mal vécue, ne croyant guère à ses illusions auditives : Jeanne d'Arc entendait des voix célestes, Ferdinand des voix souterraines ou chtoniennes ! Ce renoncement à une page d'histoire qui s'ouvrait requérait une explication ayant trait à de vieilles dettes, à d'improbables restitutions concernant cette conflictuelle distribution des prix et des châtiments se rapportant aux inconséquences humaines. Car ce n'était pas leur faute si jadis les Templiers avaient érigé ce dont il ne restait plus une pierre debout, une ancienne forteresse repérable au colimaçon aplani, serpentant du bas en haut de la colline la plus élevée des alentours, dont au fil des siècles ses pierres avaient servi à l'édification des logis puis d'un récent viaduc. Cependant, malgré l'inexplicable dédain des habitants envers son génie, bon ou mauvais, dans chaque famille des vestiges témoignaient de leur attachement à ce passé : des armures, des armes, des poteries, des ossements, etc., transmis de génération en génération. Sur le couchant son ombre tutélaire, menaçante, qui recouvrait la vallée, pour l'affronter il fallait non pas de la crédulité mais un état d'innocence que seuls les enfants nés coiffés ou dotés d'imagination sont susceptibles de posséder, dégageant de sous les miasmes de l'Histoire ses derniers fastes et feux mal éteints ! Était-ce pour cela que les générations successives s'en étaient détournées, ne désirant ni voir ni entendre ce que du haut de ses dix ans le petit Ferdinand interceptait ?

— C’est comme les icebergs, les deux tiers sont immergés...

— Eh bien tu en sais des choses... Mais dis-moi, Ferdinand, sans rire, tu crois vraiment que par en dessous il se passe des choses...

— Pas des fantômes, Monsieur le maire, mais des Templiers pour sûr. Notre instituteur dit qu’il a été construit sur le modèle de ceux construits en Terre sainte, les empreintes le prouvent ; son survol l’a confirmé...

— Madame, votre petit bonhomme je le vois historien ou anthropologue, n’est-ce pas, Ferdinand, que ça te plairait ?

— J’en sais rien, Monsieur le maire, mais sûr qu’il nous racontera des histoires, et Dieu sait d’où il les tire, et comme il les enjolive lorsqu’il nous les ressert...

— Mais alors, sans rire, vous y croyez aux fredaines de votre fils, à cette supposée vie souterraine qu’à notre insu mèneraient les descendants de ces chevaliers...

— À vrai dire je ne sais pas, mais son père commence à s’y intéresser, ils projettent une expédition, vous le savez, plus on est de fous, plus l’illusion se répand... de plus en plus s’accrochent à cette légende.

— Hum, pourtant rien n’apparaît dans nos anciens registres, quant à l’évêché ils déclarent n’avoir aucune trace, quoique l’on puisse comprendre leur réserve concernant cette désastreuse page d’histoire...

— Ferdinand avance que les preuves ne manquent pas, qu’au-delà des armes et autres débris métalliques, il suffit de prêter attention aux pierres ayant contribué à l’érection du village, que certaines portent des signes, des indications, qu’il suffirait de réunir ce puzzle afin de connaître le fin mot...

— Mais alors il nous faut trouver un Champollion, aviser la société historique seule habilitée, la préfecture...

— Dis-moi, Ferdinand, ces pierres comportant des signes ne serait-ce pas toi qui...

— Comment j’aurais fait ! J’ai pas d’outils, je sais pas le latin, vous n’avez qu’à demander à Monsieur le curé. Je lui en ai parlé, il m’a répondu que c’était dû à l’usure de la pierre... Je sais qu’en même reconnaître des figures humaines, des lettres gravées, même inconnues...

Lorsque le maire de la commune quitta le domicile des parents de Ferdinand il se rendit sous la halle, fleuron du XIIIe siècle, afin d’y étudier ces pierres angulaires portant des motifs auxquels il n’avait jamais prêté attention, les examina, puis, bougon — voilà qu’il allait être emmerdé ! — se rendit à l’évidence. Des scènes guerrières y étaient sculptées, elles comportaient des personnages à demi effacés, munis de cottes de mailles, de casques, d’épées, sur certains plastrons se détachaient des croix de

l'Ordre des Templiers, toutes accompagnées de légendes en latin... Perplexe, il songea, concernant de sonnantes et trébuchantes retombées, à ce qui eût été plus avantageux que ces embarrassants bas-reliefs, étant donné que sur le plan du retentissement rien n'a encore supplanté une apparition mariale — avec par exemple un couple de mômes sous influence, moins futés que l'historien en herbe —, l'attrait du surnaturel provoquant le déplacement de foules avides de manifestations célestes n'ayant rien à voir avec la course des constellations et l'entropie de notre vieux monde... quoique avec une légende opportunément revivifiée... Il lui faudrait penser à l'installation d'un parking, de lieux d'aisance et de repos pour les futurs pèlerins, à l'édification d'une basilique ; sans viser ni Lourdes ni Fatima, il lui paraissait légitime de penser à de plus modestes lieux de pèlerinage, par exemple Notre-Dame-de-Lorette... On peut envisager la montée en flèche du commerce local, donc des emplois, l'accroissement des ressources financières de la commune, et grâces soient rendues au ciel, une réélection pouvant courir sur au moins trois mandats... Il n'est pas interdit de rêver : par réaction devenu communiste il se méfiait d'une mainmise de l'Église sur ce qu'elle considérerait de son domaine, aussi valait-il mieux s'occuper de cette renaissante chevalerie l'ayant autrefois vaillamment défendue contre l'infidèle, sans trop le pousser utiliser le petit Ferdinand comme tête de pont-levis — l'édile ne put s'empêcher d'en rire — en lui proposant des opuscules concernant la légende desdits Templiers, et puisqu'à notre époque les parcs à thème fleurissent, pourquoi ne pas envisager un second Puy du Fou, suite à la réfection d'une partie du château, d'une ou deux tours, du donjon et des douves ? Cependant il ne fallait pas s'emballer, se rappeler la fable : « Quel esprit ne bat la campagne ? Qui ne fait des châteaux en Espagne ? », ne pas laisser la folle du logis s'emparer de la mairie, bien que ces apparents guerriers sculptés en ronde-bosse ainsi que d'autres disséminés au travers du village avalisent la thèse du rusé Ferdinand, mais recensés offriraient-ils de suffisantes preuves pour envisager une fructueuse mise en scène ?... Mais où allait-il chercher tout ça, ce petit Ferdinand ?... Bien sûr, la chevalerie demeure attrayante, avec les tournois, les rivalités entre seigneurs se battant pour un lopin de terre, pour une insulte, pour une damoiselle, un damoiseau ?... L'édile lisait, soulignait les passages jugés importants de divers volumes ayant trait aux croisades : « Le pape Urbain II rallia les hésitants, en compagnie d'Adhémar de Monteil évêque du Puy parcourut la Provence et l'Aquitaine, bientôt vit venir à lui les grands du royaume auxquels s'ajoutèrent des serfs rêvant d'indépendance, qui échauffés par la propagande envisageaient un avenir relevant plus de la cupidité que de la spiritualité... »

Selon l'instituteur, Ferdinand était plus rêveur qu'assidu, néanmoins il lui avait fallu du courage, n'étant pas à l'abri d'une mauvaise rencontre, pour aller chercher confirmation de ce qu'il avait accidentellement entendu, et la curiosité dans ce cas précis relevait-elle d'un défaut ou d'un plus louable intérêt ? Méfiance, il n'y a qu'à voir du côté des dictateurs, dans leur enfance ayant eu propension à la rêverie, à l'utopie finale !... Alors, une affaire d'imagination, ou du bruissement du vent dans les bosquets entourant l'ancien site, de ses turbulences au travers du vieux puits ?... Les docteurs et psychologues le déclarèrent normal, rien chez lui qui ressemblât à de la paranoïa, dès lors l'édile s'interrogea : l'enfant aurait-il bénéficié de cette retombée de langues de feu qui atteignait à chaque Pentecôte artistes ou écrivains en panne d'inspiration, subsumés par ce « veni creator spiritus », tout comme lui lors de ses jeunes années, quand il chantait à pleins poumons, les grandes orgues dans le dos, en compagnie des autres enfants de la manécanterie, bien avant son renvoi pour faute grave et son adhésion au parti ? Malgré ses demandes réitérées de tenir l'affaire des Templiers secrète, celle-ci fut rapidement éventée : l'ébruitement réveilla d'anciennes convictions au village, la seule vue des gantelets, bassinets et hauberts portant l'emblème des croisés, récupérés au fil du temps, redonna crédibilité à la récupération de cette légende autrefois contée, entretenue et embellie, éloignée de toute préoccupation littéraire car de l'ordre de la Foi, ayant profondément marqué la mentalité de l'homme du Moyen Âge... L'édile pensa à l'opportunité — puisque au temps des croisades une similaire quête avait réuni Occidentaux et Sarrasins, les uns marchant vers la Terre promise, les autres aspirant au paradis offert par l'intermédiaire du Djihad — de raviver cette ancienne confrontation digne d'un spectacle à grande échelle, d'une nouvelle guerre des civilisations : en ce temps-là, les Arabes étaient les maîtres d'une partie du monde incomparablement plus vaste que l'aire d'influence occidentale... Il y entrevoyait une louable et monnayable façon de raccorder les siens avec leur passé, d'autant que Stendhal — une référence ! — avançait que c'étaient les croisades d'Orient qui avaient révélé aux Occidentaux l'existence de plaisirs plus doux que piller, violer, tuer, se battre... Un petit génie, ce Ferdinand... mais où allait-il chercher tout ça ?... Dorénavant, il faudrait le prendre au sérieux, piocher dans les livres d'Histoire, les encyclopédies, alimenter son imagination, l'inciter à d'autres révélations... Quand même, entendre des voix, en cette fin de vingtième siècle, comment pouvait-il à ce point nous prendre pour des demeurés, ce petit futé ? Le maire se prit à rêver : avaliser cette souterraine franc-maçonnerie étendant son réseau jusqu'à Jérusalem... ensuite préparer le terrain, lancer l'idée d'un Festival de la Chevalerie, la vraie et non l'errante... faire miroiter aux élus les astronomiques retombées... et leurs assurées réélections...

— Dis-moi, Ferdinand, es-tu vraiment sûr d'avoir entendu des voix, des cliquetis métalliques provenant d'armes... car tu sais ce que valent les légendes, n'est-ce pas ? Comme pour l'Histoire avec un grand « H », on l'enjolive...

— Je vous ai déjà répondu, vous connaissez les plans de l'ancien château, dans sa cour il y avait un puits, l'instituteur dit qu'il était stratégique...

— Mais ces voix, disons ces bruits étranges, amplifiés par la résonance du puits asséché... une hypothèse probable, vu la hauteur de la colline, l'abandon de nombreuses forteresses suite au manque d'eau...

— J'en sais rien, mais je suis sûr qu'elles venaient de dessous et non du ciel, d'ailleurs c'est toujours Notre-Dame qui s'adresse aux petits bergers...

— D'accord, Ferdinand, mais dis-moi, qu'est-ce qui te fait dire que ce sont des Templiers, du moins leurs descendants qui s'afféreraient là-dessous, en attendant la parousie, y trameraient d'impossibles vengeances...

— C'est quoi la parousie ?

— Le retour du Christ, tu demanderas au curé... Mais concernant cette chevalerie qui semble t'intéresser, serais-tu prêt à devenir son porte-drapeau...

— Il faudrait que je fasse quoi ?

— Je vais te passer des livres d'Histoire, des romans de chevalerie, tu devras t'en imprégner, utiliser certains passages afin de rendre plus crédible ton histoire de... de Templiers.

— Si je comprends bien, Monsieur le maire, vous me croyez pas ? Je suis pas menteur, vous devez aller sur place, s'il y a eu des voix elles reviendront...

— Ne te fâche pas, Ferdinand, nous irons ensemble et le plus tôt sera le mieux, je te ferai signe...

L'élu ne tint pas sa promesse.

Pour que la crédibilité de ce qui s'annonçait glorieux pour sa commune soit assurée, l'édile choisit les paragraphes les plus édifiants des croisades, comme : « À Saint-Jean-d'Acre, la présence des rois de France et d'Angleterre stimula les combattants qui atteints de dysenterie et décimés par les embuscades perdaient courage, le siège durait depuis deux ans. Enfin, le vendredi 12 juillet 1191, la citadelle tombait aux mains des chrétiens, les musulmans s'inclinaient devant la bravoure de Richard Cœur de Lion... » Passages appris puis récités par Ferdinand qui plastronnait, captivait autant l'attention de ses camarades que celle

d'adultes commençant à y croire ; bientôt les enfants du village jouèrent aux Templiers, s'affublèrent des noms des plus illustres : Raymond de Saint-Gilles, Robert Courteheuse, Godefroy de Bouillon, Bohémond de Tarente, etc. Impressionnés, leurs parents reconsidérèrent ce lointain passé, ressortirent les vestiges portant l'emblème des croisés : n'étaient-ils pas les résidus d'une chronique vieille de presque dix siècles, glorieuse selon la version proposée par l'élu ayant potassé le sujet et colportée par le rusé Ferdinand ?... Cependant, avant toute prise de décision concernant ce futur envisagé juteux, il lui fallait vérifier sur place, voir si au fond de ce puits asséché un semblant de vérité en ressortirait, signalant la possible renaissance du château copiée sur le spectacle du Puy du Fou... Par une nuit de juillet, seul il entreprit l'ascension de la colline abandonnée depuis le transbordement de la dernière pierre ; bien qu'il fût du village jamais auparavant la curiosité ne l'avait titillé au point de s'y engager, sans doute la crainte à peine voilée des adultes concernant les fantômes, alors que c'était le courage qui lui faisait défaut, peut-être un manque d'imagination, car où allait-il chercher tout ça, ce petit Ferdinand ? Qui, explorateur solitaire, avait dû être terrorisé en percevant ces voix, ces bruits non localisables, avant de comprendre qu'ils provenaient d'en dessous, prouvant l'existence d'une vie souterraine, conséquemment celle de descendants des Templiers, et avait dû dévaler la colline afin de se mettre à l'abri ; c'est ce que pensait l'élu, ayant emprunté le colimaçon herbeux menant au sommet. Bientôt son cœur s'emballa, il mit cette accélération sur le compte d'une pente à fort pourcentage, ne voulut pas s'avouer cette peur irraisonnée s'emparant de tout son être, bien malgré lui tâcha de maîtriser son esprit battant la campagne, la vision de cette virtuelle masse sombre se détachant sur un fond de nuit claire avec ses menaçantes murailles et ses tours hypothétiques ajoutant à son trouble, car il lui fallait compter avec cette éventualité : et si c'était vrai ? avec ce puits asséché devenu l'épicentre d'un complexe réseau reliant les anciens châteaux relevant de l'Ordre des Templiers ? Mais des siècles étaient passés, donc effondré, impraticable, ce labyrinthe, ou alors secrètement entretenu puisque si voix il y eut... Au gré de sa marche et de ses interrogations, il atteignit la cour principale où se trouvait l'emplacement du puits, difficilement repérable car en partie obstrué... La nuit était claire, le ciel dégagé, les constellations attendaient la suite d'évènements indépendants de leur marche ; la nature délivrait un faux silence entrecoupé de cris d'oiseaux, de bruissements, de froissements faisant à son insu frissonner l'élu qui regretta d'être seul dans cette expédition... d'ailleurs jamais risquée auparavant, lorsque avec de plus hardis camarades ils eussent pu traîner parmi ces ruines dont ils craignaient les esprits...

Les émotions, la fatigue, l'attente qui s'avèrerait inutile ; sur les deux heures du matin, rencogné puis endormi, lové dans un accident de terrain, le maire bientôt rêva de croisades, à son insu ajouta un complément d'images aux textes précédemment lus. Cependant — ne sommes-nous pas durant nos rêves ou cauchemars les jouets de forces obscures : chto-niennes ? — ces reconstitutions ne s'attachèrent pas aux plus glorieux faits d'armes des Templiers, mais tournèrent à leur désavantage et de fait leur légende s'étiola : « La retraite s'envisageait, sous les charges incessantes des Sarrasins, inutilement Geoffroy de Sergine leur courait sus... plus il en abattait, plus... » Le dormeur crut distinguer des cris, des injonctions, le cliquetis d'armes, des cavalcades, des sommations... il se tourna, se retourna, se maudit d'avoir insisté sur la gnôle, puis s'attacha à ce qu'il percevait : des bribes de voix, qu'en caisse de résonance la cavité du puits accentuait... Après de longues minutes d'attente, s'en extrayant comme de vulgaires taupes, il en vit sortir, non revêtus d'armures mais cagoulés et en uniformes de combat, des gendarmes du GIGN... qui après l'avoir menacé de leurs armes et sommé de se rendre, suite à ses embarrassées explications l'informèrent de ce qui se tramait dessous... Depuis plusieurs mois des trafiquants s'abritaient dans ces anciens tunnels, y planquaient leur camelote allant des contrefaçons jusqu'aux clopes et alcools de contrebande... Adieu spectacle de chevalerie (veau, vache, etc.) ! Il s'agissait d'un mauvais film : l'épisode Templiers se refermait, néanmoins il était encore temps de reconnaître le talent du jeune Ferdinand, sa façon d'enjoliver ce qui resterait l'une de ses plus grandes frayeurs, car il avait bien entendu des voix et après récupération de ses esprits avait convenu... qu'éventuellement des Templiers... Au firmament, l'une après l'autre les constellations s'éteignaient, le point du jour s'annonçait, de plus terre à terre occupations allaient prendre le relais... Il n'est pas interdit de rêver mais à bon escient, le vrai rêveur étant, selon Proust, celui qui, sur place, va vérifier l'authenticité dudit rêve !...

La fin des mythes

Daniel Birnbaum

Dans ce parc sombre et gris les trois hommes éclataient de couleurs vives. On ne pouvait passer devant eux sans ralentir, tourner la tête et les regarder. Et se demander qui ils étaient. Gorgias, Hippias et Protagoras illuminant Athènes de leur philosophie n'auraient pas rayonné autant que ces trois-là. Avec un peu plus de foi, on aurait dit l'Éternel, l'Infini et le Pur s'en allant former Dieu un triste jour de pluie. Et peut-être aurait-on eu raison. C'est ça un mythe après tout ! Que faisaient-ils assis sur un banc, à regarder le monde passer dans les yeux des pigeons ? Les bancs sont faits pour attendre quelqu'un qui ne va jamais venir. C'est peut-être ce qu'ils faisaient. Trois dieux attendant l'homme sage, par exemple.

Je n'étais pas un homme sage, aussi osai-je m'approcher d'eux pour engager la conversation. C'est le principe du banc de parc. On peut engager la conversation sans trop d'arrière-pensées.

Le premier de ces hommes avait été prêtre. Des années au service d'un Dieu patient mais insensible n'avaient pas effacé une mélancolie chronique qui l'amenait à boire plus que de raison. Il faut dire à sa décharge que les hommes de foi peuvent avoir moins de raison que les autres, foi et raison étant souvent opposées. Un jour de grand vent d'automne avait éteint toutes les bougies de l'église et sa foi en même temps, tout en laissant hélas la mélancolie à la merci d'une bouteille qui n'avait plus rien de divine. Après cela, il avait essayé une autre façon de se soigner. Libéré de son serment, il s'était mis à regarder les femmes de plus près — d'autant plus près qu'il ne connaissait rien à la gent féminine. Les choses allèrent bon train. Désormais à l'abri des foudres divines, il laissa ses connaissances faire des progrès fulgurants. Ceci eut l'avantage de guérir son penchant pour la boisson. Il avait gardé une certaine retenue et procédait lentement, un péché à la fois. Sa mélancolie aurait pu disparaître elle aussi s'il n'avait commis l'erreur de tomber amoureux. Trop de penchant sûrement. Et ce qui devait arriver arriva : une fois l'amour consommé, la belle repartit vers d'autres cieux où l'ancien prêtre n'eut plus accès. Il s'engagea alors dans l'armée. Mais rien n'y fit. La mélancolie fit place au désespoir et le désespoir à la dépression. Il ne puisait aujourd'hui son courage de continuer à vivre qu'au contact de ses deux amis.

Le deuxième homme avait été un de ceux qu'on désigne souvent comme « bon vivant ». Tout jeune déjà il était plus grand et plus large que

la moyenne et engloutissait tout ce qui passait à sa portée — jambons, volailles, barriques et jeunes filles. Il parlait haut et riait beaucoup. Il voulait vivre vite et fort. Il cherchait à tout moment à faire le plein d'émotions et de plaisirs. Il les trouva sur un terrain inattendu. Comme son ami le prêtre, il s'engagea dans l'armée. Mais pas pour les mêmes raisons. Si pour le premier il s'agissait seulement de continuer à vivre, pour lui l'engagement était réel, il voulait voir du pays et se battre. Car il aimait la bagarre avant tout. Rien ne lui faisait peur. Il voulait se couvrir de gloire sur les champs de bataille et qu'on parle de lui. S'il parvint toujours à se tirer de situations scabreuses, il plia devant la maladie. Ses excès de table le mirent à terre bien plus sûrement que tous ses faits de guerre. Quand il réalisa que le sournois l'avait emporté sur la bravade, son optimisme invétéré en prit un coup. Comme la foi en Dieu, la foi en la vie peut renverser des montagnes mais elle est fragile. Et quand la maladie l'empêcha de déplacer son grand corps à l'allure habituelle, il tomba dans une profonde dépression.

Le troisième homme était issu d'une famille noble. Il avait fait de belles études qui l'avaient conduit à exercer de hautes fonctions. Il avait épousé une femme d'une grande beauté. Tout lui réussissait. Il avait amassé une certaine fortune qu'il gérait avec intelligence et honnêteté. Comme son ami le prêtre il avait la foi. Il avait foi dans les hommes. Une fois introduit dans les cercles du pouvoir, il dut déchanter. Il ne rencontrait là que compromissions, arrangements, malversations, corruption et autres contorsions de la morale qui froissaient sa probité au plus haut point. Un jour qu'il n'en pouvait plus il démissionna de son poste. Et même s'il le fit de façon discrète, il eut tort d'expliquer les raisons de sa décision. On lui en voulut. Il devint un paria qu'on ne cessa de harceler. Il essaya de mettre ses convictions au service de son pays en s'engageant dans l'armée. On l'accusa à tort, on le déshonora. Il dut se retirer sur ses terres où, même là, il n'eut plus un instant de paix. L'amour de son épouse ne l'empêcha pas de tomber malade.

Les parcours de ces trois hommes s'étaient croisés à un moment de leur vie. Quarante ans après leur jeunesse, ils ne gardaient aucune rancune. Ils avaient acquis une étonnante paix intérieure. Finalement, il ne leur était arrivé que du banal. La déception de la foi, de la gloire et du pouvoir. Ces trois passions qui n'ont aucune gratitude envers ceux qui les servent. Je n'étais pas encore un homme sage, mais eux l'étaient devenus. Ils avaient compris que la vie est comme un chausson aux pommes, on a du mal à finir par le meilleur. Il faut s'en accommoder et être déjà heureux d'avoir eu le chausson. Je n'étais qu'un étranger, mais ils étaient contents de me parler.

On raconte plus facilement sa vie à un étranger.

Le plus vieux me demanda :

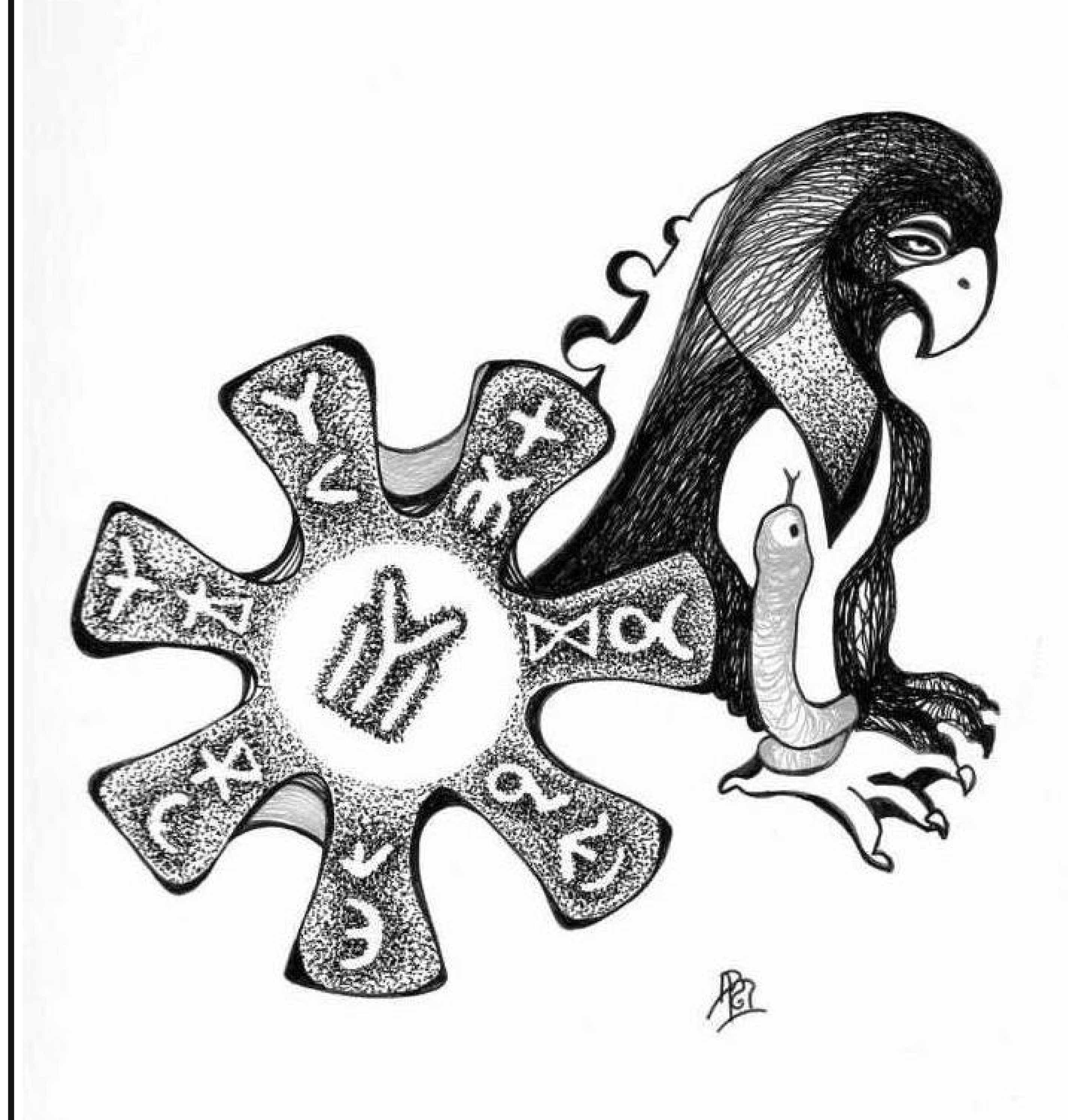
— Mon jeune ami, pardonnez-nous, nous vous avons raconté toute notre vie mais l'on ne connaît même pas votre nom !

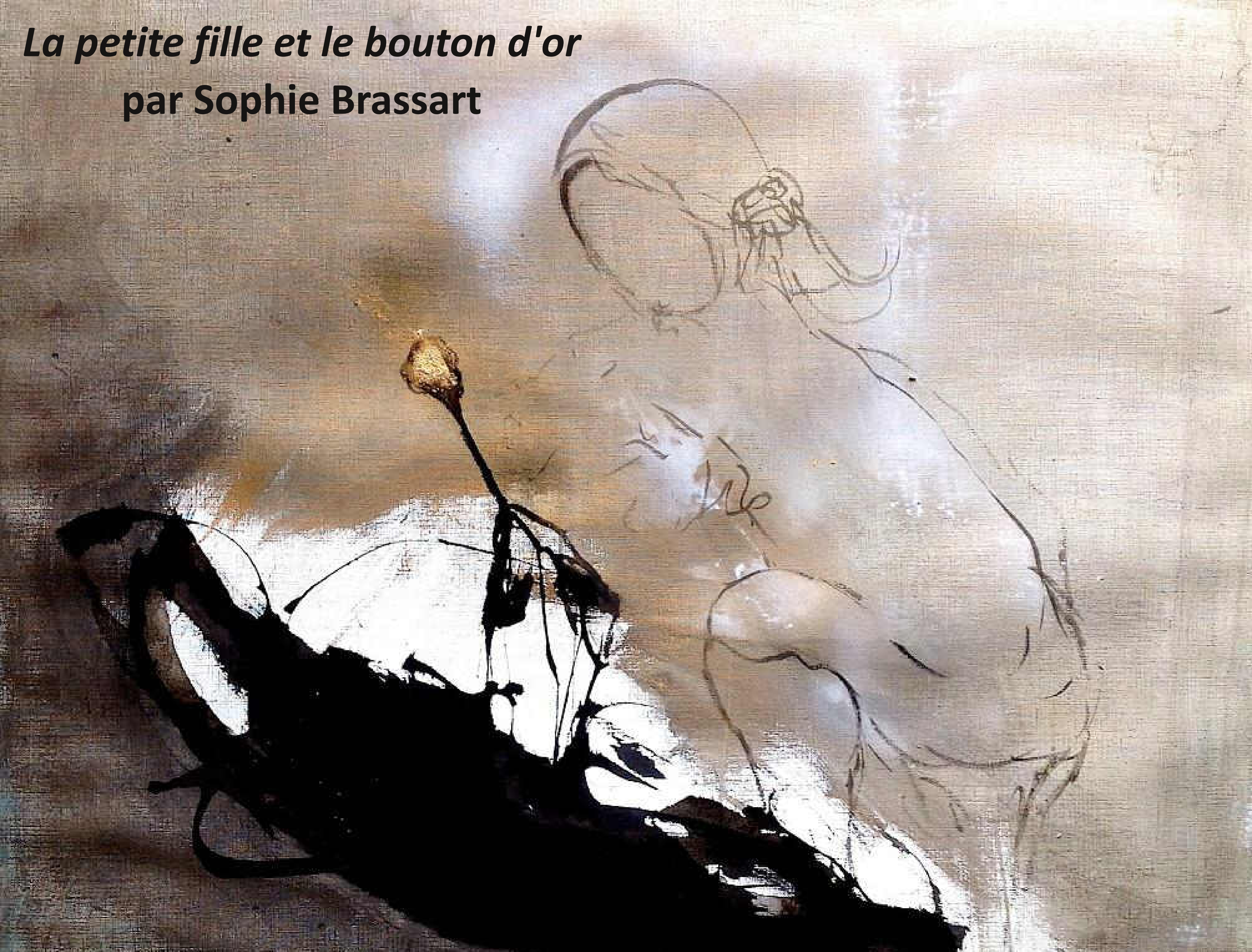
— Bien sûr que si, voyons ! Je suis D'Artagnan. Vous le savez, vous me racontez la même chose tous les soirs ! Allez, venez maintenant, il est temps de rentrer.

La douce brise du soir se leva en même temps qu'eux et nous raccompagna tous les quatre jusqu'au perron de l'hôpital, où les gardes du Cardinal nous attendaient tout de blanc vêtus.


Hélène de Troie avec Pâris
par Philippe Guénin

L'ère de Tangra par Antonia Bellemin





La petite fille et le bouton d'or
par Sophie Brassart



Nursery -15

Neevh

Cette rubrique est consacrée à une nouvelle relevant du genre de la contre-utopie, se déroulant donc dans un univers sombre et futuriste.

Il était rare que cela se produise, que l'un d'entre eux se réveille. Inexplicablement. Toutefois, lorsque cela survenait, et qu'il s'agissait d'un grand, capable de se débarrasser du cordon, d'escalader les barreaux de son lit et de partir en exploration, Nounou le retrouvait immanquablement devant un des hublots qui trouaient la paroi de Nursery -15.

Nounou n'a pas besoin de lire le code imprimé devant et au dos du pyjama pour l'identifier. Il lui suffit de renifler le fugueur. Elle a en mémoire la signature corporelle de chacun des enfants qui lui ont été confiés. D'ailleurs, à ce moment précis, une note légèrement discordante trouble le bouquet habituel de 3-7-4-19 F : Sacha Konaré — Mali — Sexe féminin — Quatre ans. Nounou se dit que dix-neuf c'est peu, à l'échelle d'un pays.

— Bonjour Sacha.

La petite ne bouge pas, le front appuyé contre le hublot.

— J'ai rêvé que je les voyais, Nounou, c'est pour ça que je me suis levée.

Toujours cette pointe d'inquiétude, à laquelle se mêlent désormais quelques molécules acides de culpabilité.

Nounou connaît la procédure : Se mettre à la hauteur de l'enfant. L'inviter à se blottir, le bercer, jusqu'à ce que ses paupières se referment, attendre qu'il se rendorme, le recoucher et reconnecter le cordon. Les enfants doivent dormir, et Nounou doit veiller sur eux. C'est comme ça. Sauf s'ils lui demandent de leur raconter l'histoire.

— Sacha ?

Nounou s'est assise. Elle effleure l'épaule de la petite, mais celle-ci persiste à regarder au-delà du hublot.

Ne pas hausser la voix. Jamais. Ne pas forcer l'enfant. L'amener à obéir en douceur, sans qu'il en ait conscience. La procédure est sans ambiguïté.

Il fait 21° dans la coursive. 20°... 19... 18... 17...

Sacha frissonne, détache enfin son front du hublot et va se lover contre Nounou.

— Raconte-moi encore l'histoire.

— Seulement si tu me promets de ne pas sucer ton pouce.



Sacha le retire de sa bouche et, lentement, très lentement, l'élève jusqu'à la narine de Nounou.

— Et dans ton nez, je peux le mettre ?

— Non.

— Et dans tes oreilles ?

— Pas d'avantage, si tu veux entendre l'histoire.

— Oui ! L'histoire !

Nounou enlace délicatement la petite puis, lorsqu'elle renifle sa merveilleuse odeur d'enfant apaisée, réchauffée, lui chuchote à l'oreille :

— C'est arrivé comme je te le dis, Sacha, un jour l'eau s'est mise à monter. L'eau de toutes les mers et de tous les océans. Et cette eau qui montait, tu vois, ça inquiétait beaucoup les gens. Ils se disaient : est-ce à cause des usines ? du contenu de nos réfrigérateurs ? est-ce à cause des autres, de ceux qui grignotent la terre, de l'autre côté du monde ? est-ce simplement le destin des planètes que de finir toutes sèches ou noyées dans leur propre salive ?

Sacha écoute. Elle a attrapé l'oreille gauche de Nounou et en caresse l'extrémité contre sa joue. C'est doux, une oreille de Nounou. Si doux, une joue d'enfant. Avec le temps, cette manie des petits a fini par plaire à Nounou. Ça ne l'empêche pas d'accomplir sa tâche :

Raconter l'histoire lorsqu'ils la demandent. La raconter avec des mots simples et rassurants. S'appuyer sur le fichier holographique afin que les plus jeunes visualisent et enregistrent ces informations.

— Et après, qu'est-ce qui s'est passé, Nounou ?

— Après ? L'eau a commencé son voyage. Elle est allée visiter les maisons, les usines et les magasins. Elle est allée respirer le parfum des fleurs, dans les jardins. On l'a même aperçue qui se promenait dans la forêt, et qui apprenait à nager aux animaux.

— Oui mais... Pourquoi elle montait comme ça ?

— Parce que toutes les bêtes de l'eau avaient du chagrin. Les petites comme les grosses. Les anchois comme les cachalots. Et toutes ces bêtes pleuraient, pleuraient...

— Oui mais pourquoi, Nounou ?

— Parce que les hommes empoisonnaient l'eau, Sacha.

— Oh...

C'est le moment délicat de l'histoire. Le moment où il faut faire attention. La vérité doit être transmise. Sans la conscience et l'appropriation de cette vérité, les enfants n'apprendront rien.

Nounou sent l'odeur corporelle de Sacha se modifier imperceptiblement. Tristesse. Culpabilité. Alors elle dépose un baiser sur le front de la petite. Et ce baiser diffuse aussitôt, sous l'épiderme, ses substances anxiolytiques.



— Mais pourquoi ils faisaient ça !

— Parce qu'ils étaient ignorants, ou trop cupides pour s'en soucier. Et puis, tu sais, entre une goutte d'eau de mer et une larme, il n'y a pas de différence. Toutes les deux sont salées. Toutes les deux sont minuscules.

— Oui mais c'est pas pareil une larme d'anchois et une larme de cachalot.

— Tu as raison. Les larmes de cachalots, et celles des baleines, étaient de très, très grosses larmes. Aussi grosses que les plus grosses des vagues qui se jetaient contre les digues et les rivages.

— Oui mais c'est gentil les baleines... Sans elles...

— Tu ne serais pas là, c'est vrai mais... tu veux la suite ?

— Oui !

— Alors arrête de m'interrompre.

La petite, un brin embarrassée, se tortille et gazouille, puis se cale à nouveau dans le giron de Nounou, et ne bouge plus. Son cœur bat un peu plus vite, impatient.

— Il y a eu le conseil. Un grand conseil sous la mer, au large de l'archipel des Açores. Et toutes les baleines, tous les orques et tous les dauphins du monde se sont retrouvés là, entourés par tous les poulpes, toutes les pieuvres et tous les calmars de tous les océans. Il paraît même qu'on y a vu trois ou quatre vieux krakens surgis des abîmes, rien que pour l'occasion. C'est arrivé comme je te le dis, Sacha, tous réunis sous les eaux. Et pendant ce conseil qui a duré trois jours, l'eau des mers et des océans a cessé de monter parce que toutes ces bêtes réfléchissaient au lieu de pleurer.

— C'est là que tu es née, Nounou ?

— Non. Je suis née après. Après le message et après l'envol. Bien après.

— Et le message, qui l'a apporté ?

— Un jeune dauphin. Il s'est glissé dans les rêves. Filant d'un homme à l'autre. Et le message disait : « Sauvez les enfants. Sauvez-les ! » Et le dauphin est allé si vite et pendant si longtemps qu'il était devenu vieux lorsque enfin c'est arrivé.

— L'envol !

— Oui, l'envol de toutes les baleines du monde ! De tous les cachalots, de tous les orques et de tous les dauphins, sauf celui du message, trop vieux pour voyager.

— Et les krakens ?

— Les krakens aussi sont partis vers le ciel, avec toutes les pieuvres, toutes les seiches et tous les calmars de la planète. Un beau soir d'automne, très doux. Et leur cortège, dans le ciel, a fini par former la piste.

— Fais-moi écouter !



Nounou cède volontiers à la demande. Un chant se déploie, les enveloppe, comme surgi de mille endroits différents de la coursive. Voix de l'eau et de ce qui vivait dessous. Chœur mélancolique des grands cétacés.

— Tu l'entends toujours ?

— Toujours, oui, et c'est elle qui nous guide.

— Et à la fin, quand elle s'arrêtera ?

— À la fin de la piste, Sacha, il y a un nouveau monde où ils nous attendent. Maintenant, il faut dormir.

Nouveau baiser. Sédatif.

Nounou se relève. Elle cale l'enfant contre elle et bondit à travers la coursive. Un moment plus tard, elle couche l'enfant dans son lit et rebranche le cordon avant de refermer le couvercle étanche. Puis elle passe au lit suivant. Au lit suivant. Au lit suivant... Les deux cent dix-sept enfants de Nursery -15 dorment. Et dormir, c'est ne pas vieillir. Nounou, elle, peut rester éveillée. Veiller. Veiller sur eux. C'est ce qu'elle fait. Comme chaque Nounou de chaque vaisseau. Il y en a huit au total. Huit vaisseaux qui se sont un jour élancés vers le ciel avec leur précieuse cargaison. Rien que des enfants. Comme une bouteille à la mer.

Lorsqu'elle a terminé sa ronde, Nounou va s'asseoir dans la coursive et regarde au-delà du hublot. Parfois, elle aimerait que quelqu'un surgisse pour lui raconter son histoire, même si elle en connaît déjà chaque mot : « Il était une fois Nounou, robot bionique sous la fourrure tiède et douce d'un grand lapin à l'air un peu bête. » Elle, comme toutes les autres Nounous, a l'apparence du doudou d'Hector, le fils de l'ingénieur Bjork. Hector est mort là-bas, sur Terre, il y a cent cinquante-six ans, trois mois et deux jours. Nounou le sait.

Comme elle sait que la piste n'a jamais existé, que ce n'est qu'un vieil enregistrement de médiathèque, et que Nursery -15, tout comme les autres vaisseaux du convoi, ne pourra pas continuer sa route encore bien longtemps.



Les choses me reviennent

Benoit Jeantet

Dans cette rubrique, le narrateur dévoile une partie sombre ou secrète de son existence à travers un récit à la première personne.

Un appel en pleine nuit. Ma mère. Je l'écoute sans rien dire.

« New York. Oui, mon tout petit. J'étais bien à New York quand c'est arrivé, quand j'ai rencontré ton père. Je menais une vie solitaire et je crois que la raison de ce choix de vivre, non pas recluse, à l'écart de tout, mais seule avec soi-même et libre, surtout libre d'avoir le monde entier pour me tenir compagnie et ça seulement quand j'en aurais envie, la raison de ce choix délibéré et têtu, c'est que j'avais lu quelque part, ou alors entendu quelqu'un dire, que c'était l'ennui et la peur, l'ennui de vivre et la peur de mourir, qui jetaient tout à coup les gens hors de leur chambre et les précipitaient les uns contre les autres, pour parler, s'interposer, plaindre le vide, meubler le silence, couvrir de bruits assourdissants ces sanglots qu'on ne parvient plus à étrangler quand le jour baisse. Oui. J'étais bien à New York. Voilà. Peu à peu, les choses me reviennent. Je menais une vie solitaire. Il me semble que j'étais heureuse de mener ce genre de vie-là, dans ce genre de ville-là. Je suppose qu'il ne reste plus aucune trace de la vie que je pouvais mener à New York à cette époque-là. Au fond quelle importance ? J'étais bien à New York quand c'est arrivé et ton père, aujourd'hui qu'il est mort — que j'ai tué —, je peux bien te dire à quel point je l'ai aimé, au début…

» Pas moyen d'y échapper, mon tout petit, tu sais… Ce matin, j'ai eu beau tenter désespérément de détourner mon regard, essayer d'occuper mon esprit à autre chose, rien n'y a fait. Oui. Rien. Si tu te souviens de tout… Mais si, essaie, voyons… ça y est, voilà, ça te revient… tu auras noté qu'un jour, longtemps après, je n'ai pas pu m'empêcher de me retourner vers ce bout de rue opposée à l'immeuble où l'on habitait, à l'époque, juste toi et moi, avant qu'ils ne te prennent pour te confier à cette famille bien comme il faut. Je sais que tu n'as pas oublié. Moi je me souviens de ton air. Un air qui semblait vouloir dire que tu pressentais qu'à cet endroit où mes yeux retournaient, comme aimantés tout à coup, oui, tu pressentais que quelque chose de pas très net, mettons d'un peu trouble, avait dû se jouer. Et pourtant, au début, j'étais si sûre de l'amour que ton père me portait. Jurait de. Et cette façon catégorique d'avec son poing se frapper la poitrine. Un chanteur. C'était ça, ton père, quand je l'ai rencontré, mon chouchou.



Pas même un musicien. L'erreur fatale. Les musiciens sont des gens tout intimement engoncés dans une sorte de timidité artiste. Un musicien c'est assez comme ça. Un chanteur. Ah ça, un chanteur. Pas pareil. Non, ce ne pas qu'au départ, ça serait volage ou quoi. Juste ce fichu besoin de plaire. De s'exhiber vocalement en public. Je ne sais plus trop pourquoi, comment, aussitôt, son charme a sur moi opéré à cœur ouvert. Beugler son blues urbain, et sur le dos cette veste à franges de Davy Crockett, lui valait l'admiration bigote de toute une foule de jeunes gens qui auraient embrasé des villes entières sur un simple claquement de doigts. Oui. Ton père passait pour l'archange de la transgression branchée aux yeux de ce monde jeune, bien-pensant et propre sur lui qui rêvait de révolution élégante et pop...

» Il était grand, tu sais, ton père, mon chouchou. Grand. Et séduisant aussi. Séduisant bien que ses épaules se voûtaient déjà sous cette étrange fatigue qu'ils ont tous, dans ces métiers-là, à force de vouloir faire le job au plus pauvre du jour et de la nuit. Dans les vingt ans, il avait, quand nous nous sommes rencontrés. Et donc il chantait. King of rock'n roll. Et vas-y que je replace ma mèche à petits secouements de nuque raidie par autant de lascives circonstances. Et vas-y que je m'entortille autour du micro Shure. Et que tout ça c'est cambrures, accords tacites et pré-cambriens. La première fois que je l'ai vu sur scène, magnétiser ses groupies mâles et femmes, c'est sur l'invitation de sa sœur qui était encore mon amie à cette époque. Oui. C'est bien ça. J'y étais allée par fidélité envers mon amie, à ce concert, du reste. Moi, ces sales chanteurs à la gomme, je n'ai jamais trop... Enfin, ça n'a jamais été ma came, comme on disait. Oui. J'ai toujours trouvé que ces chanteurs, comment dire, sentaient un peu tous la chaussette sale. La première fois, alors, je l'avais trouvé presque trop prétentieux pour être malhonnête, lui et sa dégaine de petite gouape lippue, Fra Lippo Lippi, corps pas si souple et trop sec de gandin tout dégingandé. À force je me suis mise à parler comme eux... Et surtout cette voix. Cette voix toute gonflée de sa propre importance. Sa voix. Et puis aussi cette manie, sa manie d'escamoter son peu d'assurance en récitant toutes ces citations de secours. Oui. Tout ton père résumé déjà en trois couplets et deux refrains. Des refrains soi-disant « fédérateurs », qu'ils disaient alors dans leur langage...

» New York. Maintenant je me souviens. Qu'au début, avant d'atterrir au beau milieu de tout ça, cette ruche bourdonnante de mémoires toutes neuves et de désirs inaboutis — cette décharge d'ambitions à ciel ouvert —, cette mêlée de sang, d'acier, de verre et de merde, il y a eu l'envie soudaine, ou plutôt le besoin, de tout quitter. Tout quitter, tout plaquer. Quitter ces gens et leur esprit paresseux qui faisaient semblant de ne plus me voir, de ne plus me reconnaître. N'étant plus tout à fait la même, je



devenais beaucoup trop différente. À peine quelqu'un. Quelque chose comme un envahisseur caché. Tout quitter d'un coup sec. Le déni. Tout plaquer. Leur défiance. Quitter cette terre plate sur quoi le vent s'aiguisait comme une langue sadique sur une dent malade. Plaquer cette famille où les bons sentiments n'arrivaient même plus à s'abriter sous la lampe étroite. New York. J'avais laissé derrière moi les corbeaux s'exciter après celle ou celui qui ferait sous peu une charogne idéale...

» Déclic ? Révélation ? Quoi d'autre ? Je ne connais pas le nom exact que l'on donne à ça, mais j'ai aimé ton père dès le premier regard. J'aime surtout l'effet immédiat, la chose inédite, le sentiment nouveau, tout ce qui se cache derrière le nom, tout ça, ces trois trucs, couplet / contrepoint / refrain, ces trois trucs qui tour à tour se reniflent, s'associent puis finalement se repoussent, ce déclic, cette révélation, cet on ne sait quoi, tapi dans son trou de bête, ou alors en arrêt, les muscles figés net, comme un chien au pied de la lettre, et quelquefois aussi embusqué à l'abri de la dernière syllabe, tout ça attendant que le gros de la troupe à vue d'œil s'amenuise, et tant pis les heures que ça prendra, tant pis le temps que ça va mettre. Tant pis. Tant pis. Le sens, depuis qu'avec le jour qui baisse des mains obscures poussent leurs drôles de pierres afin de fortifier les derniers bastions de la nuit, le sens, par-dessus tout, ça sait attendre. C'est un animal craintif, le sens. C'est cet animal qui a coutume de sortir de l'ombre une fois dissipées une par une les dernières impatiences.

» La première fois, mais oui, voilà, à présent la brume s'estompe et tout devient assez clair, la première que je suis venue l'écouter, un peu forcée, c'était pour faire plaisir à cette copine, sa sœur donc, et voilà tout. D'emblée la veste à franges. Le ridicule de ses poses. Affectées que c'était pas possible. La totale. Un cliché de la chose telle qu'on se l'était imaginée. Et le pire qu'on sait sur le point d'à tout moment advenir. Cette voix qui dérape quand tout indique l'envol grandiloquent. La guimauve rock FM. L'opéra rauque. Ensuite on n'avait pas voulu brusquer les choses. Cette façon d'embrasser. Un je ne sais quoi de tendu, de durci, de nerveux. Tout chanteur aux poses affectées frisant le ridicule qu'il était, avec lui quelque chose d'autre, mettons de spécial, se passait. Je te souhaite d'embrasser aussi bien que lui, mon chouchou. Oui. Je te le souhaite.

» Ce soir-là, de peur que tout aille trop vite, on avait décidé de se revoir pour le petit déjeuner — lui disait « brunch »... à Deauville, à moins que tout ça ce soit bel et bien passé à New York... À moins que. Et alors là-bas, après toute une série de baisers. Les mêmes. Intenses et toujours ce surcroît de tension au moment qu'on s'abouchait tête-bêche. Oui. Et alors, là-bas, il faisait un froid de gueux. Était-ce en avril ou en... on avait tenu à louer transats et plaids... mai ? C'était un joli plaid à carreaux. Le café avait un goût de vase. Les croissants dégoulinaient au bout des doigts, leur



beurre un peu trop mou s'émiettait gras. Et quand bien même sa langue si dure qu'elle vrillait, toute recroquevillée, et sa peur dans la bouche, je savais déjà que... ce serait lui... comment te dire, mon chouchou... Pas exactement un coup de foudre. Ne sois pas stupide, voyons... Pas ça exactement, mais bon... oui... allez... tout comme. Est-ce qu'au moins la réciproque... Lui, disons qu'au départ ça l'avait pas mal amusé de faire du charme à la meilleure amie de sa sœur. Une chiante celle-là. Petite greluche qui voulait toujours le caser avec l'une, très laide, de son petit groupe de groupies nunuches à ne pas croire. Encore une façon de le contrôler à distance. Lui, disons que manipuler sa frangine en douce, l'idée lui plaisait bien. Sauf que là... tu sais, à l'époque j'étais belle, oui, assez, plutôt belle. Et puis ne voulais-je pas quitter pôpa-môman très vite ? D'ailleurs un studio déjà en vue sur la butte... Non, c'était à New York... Ton père et moi on louait un immense appartement avec une piscine intérieure que je trouvais d'un vulgaire, mais alors d'un vulgaire... le comble de la vulgarité, cette piscine intérieure... ton père et moi, au début, quand même, on aimait y faire l'amour. Et puis je ne sais plus... l'usure... tu sais, les couples, ça s'use... mais oui, tu verras... tout s'use à force... Il s'est mis à baiser tout un tas d'autres filles, des groupies, ses attachées de presse, tout un tas d'autres filles, dans cette piscine... Il disait que c'était pas vraiment de sa faute... J'étais enceinte... De toi... Ton père avait de gros besoins à ce niveau-là...

» Un soir leurs cris m'ont réveillée... Alors voilà... Les choses me reviennent... tapie dans l'ombre j'ai attendu qu'ils terminent... que cette autre fille s'en aille après un dernier... Et puis je me suis avancée tout doucement vers ton père...tout doucement... il avait le cou rejeté nonchalamment vers le rebord de cette piscine tellement vulgaire, et il se tenait en équilibre sur les coudes... Je me suis accroupie... j'ai passé les mains sur son torse... lui ai demandé s'il s'était bien amusé avec cette autre fille... je lui ai massé tout doucement les épaules... tout doucement... puis mes mains se sont amusées à lui caresser le cou... et puis elles se sont mises à serrer... oui, à serrer... tout doucement... mais de toutes leurs forces... tout doucement... Je ne sais plus si ton père s'est tellement débattu... Je suis partie pour la France... j'ai pris le premier vol... j'espérais qu'on puisse vivre tous les deux, mon chouchou... loin de tout ça... loin de lui... tu sais, là-bas, à New York, on disait que c'était une légende. »



Une pierre russe

Collectif

Cette nouvelle sur le thème du numéro est écrite sur le principe du round-robin, dix auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre résulte d'un tirage au sort entre les différents mots proposés par les auteurs).

1 (par Muriel Friboulet)

Oui, c'est de l'ambre. Oh ! ce n'est pas grand-chose. J'étais avec Sarah, rue du Bac. Quel fichu caractère ! Mais quelle réussite ! Son cinquième roman sortira en janvier. Elle m'a dit : « Si tu veux je te l'offre, après tout la vie est courte et on ne s'est pas vues depuis... pfuit ! six mois au bas mot. Et ainsi, quand tu regarderas ton poignet tu penseras à m'envoyer un petit mot... qu'on déjeune ensemble... ou même un week-end, qu'on parte quelque part... tu sais, la maison d'Étretat, eh bien ma tante me l'a cédée l'année dernière. L'aube sur ces falaises... faudra arranger ça un de ces jours, n'est-ce pas ? » Elle est vraiment gentille. Ah oui, mon chéri, j'y pense... mon bracelet doit te rappeler cette petite étudiante qui préparait une thèse sur les importations d'ambre balte en Europe de l'Ouest... mais oui ! celle qui t'appelait tout le temps y compris le dimanche parce qu'au bout d'un an et demi elle n'avait pas encore réussi à écrire une ligne ! Avoue que tu en étais un peu pincé... cette petite a les yeux couleur d'or, tu disais... inaltérables comme l'or... C'est drôle, vois-tu, parce que si l'or est réellement inaltérable, on affirme aussi bien d'autres choses qui, elles, sont parfaitement idiotes. L'opale, par exemple, eh bien il se transmet depuis la nuit des temps qu'il n'en faut surtout pas porter parce qu'elle attire la guigne. Querelles, séparations, faillites, souffrances, folie, mort, c'est selon. Mais Sarah en a une, figure-toi. À l'index gauche. Pourtant... toujours aussi jolie, mon amie. Une force de travail. Mille grâces dessus et dessous la peau. L'opale... cette transparence veinée de bleu, de rose... oui, c'est ça, exactement l'un de ces nuages que j'aime tant voir, au-dessus des villes, des fleuves, des pays... un morceau d'éternité, on dirait... délicate telle un nuage, oui, c'est ça... un nuage, un beau nuage, insaisissable comme une âme... mais par exemple, c'est fragile. Ne pas la cogner contre un meuble, de pas la laisser choir sur le marbre... C'est bizarre, un peu plus loin dans la rue du Bac il y avait une autre boutique, de joaillerie ancienne, cette fois. Et en vitrine cette bague, opale et vermeil... petit bijou éthéré, parfait... tu sais, les choses anciennes ne coûtent pas tant



qu'on le croit... Un petit demi-mois de salaire. À peine. De mon salaire à moi, pas du tien, idiot ! Avec un peu de chance elle y est encore, rue du Bac, à m'attendre...

2 (par Philippe Sarr)

Groggy, je viens de me réveiller. Un demi-mois de salaire ? Du sien, qu'elle a précisé. Je veux pas dire... mais pour un mec comme moi qui est au chômage, l'industrie aéronautique ça prospère plus trop, l'aurait-elle oublié, ma petite Sandy dont c'est pourtant pas le style d'omettre ce genre de choses, qui perçoit donc bien moins que ce qu'elle s'imagine et finit ses mois rongée jusqu'à la moelle, que je lui dis souvent, neuf cent euros, cette monstrueuse vieillerie, car c'est bien une vieillerie, hein, on est d'accord, qui porte la poisse, qu'on ne me raconte pas d'histoires enfin ! Sur Internet — je m'y rends un verre de Bourbon, couleur ambre, à la main —, tu lis : caractéristiques physiques de l'opale : vitreux — cireux — gras — mat ! Bien que n'étant pas orfèvre en gemmologie, ça donne pas vraiment envie, n'est-ce pas ? Donc, gonflée, je trouve, la Sandy, tout comme son argument : « ... peut-être qu'avec un peu de chance, elle (oui, vous avez bien compris, la bague !) m'attend là-bas ! »... Et quoi encore ? Rue du Bac... rendez-vous compte ! Quand on sait que la dernière fois, m'y étant rendu à l'occasion de l'anniv' de Sandy qui fêtait ses vingt-huit ans, je me suis éclaté un pied en descendant d'un trottoir en roller, maudit sois-tu !, cinquième métatarse démoli net comme... eh ben oui, comme du verre dépoli ! Alors, non et non. Hors de question. Ailleurs ! Autre chose que cette bague infernale qui, selon Sarah, aurait appartenu à une duchesse russe, une sang-mêlée à ce qu'il paraît, au visage d'opale, un cadeau que lui aurait fait Pierre Ier de Russie... c'est ce que dit la légende... et qui, trois mois après se l'être passée au doigt, sa merveille, aurait donc trouvé la mort suite à une chute de cheval ! C'est ce que je devrais lui rappeler à ma Sandy. Lui raconter les faits urbi et orbi pour l'en dissuader... Mais en même temps, pfff, qu'une légende ! Un truc que Sarah a peut-être inventé pour, je sais pas... semer la discorde entre nous ? Aussi, suis un peu comme vous... là, je râle, tape du pied, alors qu'au final, idiot comme je suis... bon, j'essaie de me raisonner un peu... Rue du Bac, excepté le souvenir que j'en ai conservé — deux broches de métal dans le pied droit qui me réveillent parfois la nuit et m'arrachent des cris de douleurs —, c'est jamais qu'à deux pas de chez nous ! Et la rue ne manque pas de charme, un peu bourge, certes... mais soit ! Le vendeur, un côté Stephen King, n'en croit pas ses oreilles. Au moment d'empocher la bague, enveloppée dans son magnifique étui noir serti de pierres rouge vermeil, je sens comme un craquement au niveau de mon pied droit... juste à l'endroit du petit orteil.



3 (par Audrey Tison)

Quel enculé de sa race ! Ça fait plus d'un mois que je le tanne pour qu'il m'offre cette bague. C'était hier notre anniversaire, sept ans que je me coltine ce boulet. J'ai la rage. Quand on sait combien il a dépensé pour son étudiante. Il me prend pour une débile ou quoi, comme si j'avais pas capté leur petit manège. Je passe tous les jours devant cette boutique, rue du Bac : « Le Bazaar ». Combien de fois ai-je demandé au vendeur de me la faire essayer, cet homme étrange avec une coiffure improbable, il a dû rester bloqué dans les années 1990, c'est pas possible. Bref, quand je la glisse autour de mon doigt, il marmonne des trucs bizarres dans sa barbe, je l'ai déjà entendu. On dirait du latin ou j'sais pas quoi. Il est vraiment barge, je crois. J'ai horreur de ce mec, il me fout la chair de poule, mais en même temps, cette bague... on dirait qu'elle m'appelle.

Et donc, hier soir : repas aux chandelles à la maison, épilation, champagne, tenue sexy : le genre de robe qui te dit « viole-moi », mais tout en restant classe. Toute la soirée, j'ai attendu qu'il me l'offre cette putain de bague, et rien, que dalle ! Il avait l'air gêné. Je suis sûre qu'il a oublié, ce con. J'ai fait semblant d'avoir mal à la tête avec le champagne et je suis allée me coucher. Ça lui apprendra.

« Bon, écoute Sarah, y a la sirène des pompiers, j'entends plus rien, je te laisse, j'arrive à la boutique, je vais me l'acheter aujourd'hui c'est décidé ! Je t'embrasse ! Je te rappelle très vite ! »

Il y a une affiche sur la porte : « Fermeture définitive ». Elle semble être là depuis des années, papier et scotch jaunis, encre délavée par le soleil. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Je sens une rage monter en moi, comme quand j'étais enfant et que je ne recevais pas la poupée que je voulais à Noël. J'ai envie de hurler et de tout casser. Je me concentre sur ma respiration : inspirer — expirer — inspirer... et merde ! J'ai envie de le tuer. Je fonce jusqu'à la maison, il n'est pas là : trois messages sur le répondeur. C'est l'hôpital : Fred est aux urgences, il s'est blessé au pied. Manquait plus que ça !

Le chirurgien qui doit l'opérer, le docteur William Lossonne, bien connu pour son alcoolisme chronique, vient d'enchaîner sa trente-sixième heure de garde. Cette petite intervention tombe à point nommé, ça va lui permettre de dessaouler avant de rentrer chez lui et d'assister à une énième réunion des A.A., où il doit en principe récolter sa première médaille.

4 (par Philippe Choffat)

L'hôpital est un léviathan de béton gris, hérissé de lumières blafardes censées repousser l'obscurité de ce jour de nuages. Parking



extérieur plein. Elle se gare sur un espace livraison. Il commence à pleuvoir au moment précis où elle sort de la voiture, et bien sûr elle n'a pas de parapluie. Elle court vers l'entrée principale, manque s'estropier en gravissant les marches déjà mouillées qui précèdent la porte vitrée.

« En panne », annonce un papier collé de guingois à l'intérieur de la porte automatique. Une flèche l'invite à utiliser la petite porte qu'il faut pousser et qui résiste, comme pour bien lui signifier qu'elle n'est pas la bienvenue. Elle va se présenter à l'accueil, explique l'objet de sa visite.

— Vous êtes de la famille ?

— Je suis l'amie de monsieur Vasseur... Sandy Vuiton...

— Asseyez-vous là-bas, on viendra vous chercher.

Après cinq Voici, quatre Ola et trois cafés aussi bouillants qu'insipides, une infirmière approche, la considère avec méfiance :

— Madame Vuiton ? Vous voulez bien me suivre ?

Quand elle entre dans le bureau, Lossonne fait disparaître dans un tiroir invisible une topette qui ne contient certainement pas de l'eau de fleur d'oranger, à en juger aux yeux injectés de sang du chirurgien blafard et mal rasé.

— Madame Vuiton, vous comprendrez que je ne puisse entrer dans le détail concernant le dossier de votre ami, mais, disons qu'il y a eu une... une petite complication...

Lossonne louche furieusement vers le tiroir invisible.

— Quelle complication ?...

— Une sorte de coma, très certainement passager, nous sommes optimistes mais néanmoins...

Elle sort du bureau en claquant la porte. Elle s'enfuit. La fourrière est déjà en train d'enlever sa voiture... et merde !... Le métro... Trois changements ! Rue de Bac ! C'est là que tout se décide, et elle est bien décidée à mettre un terme à ce tout. « Le Bazaar » a carrément disparu, remplacé par un fleuriste ! Le fleuriste a un tablier bleu et une coiffure bizarre, trop... trop haute !

— Vous vous foutez de moi ? C'est une caméra cachée ? C'est ça ?

— Madame, pas du tout, je vous assure, notre boutique « Fleurs d'Opale » est ouverte sept jours sur sept depuis près de quinze ans, il n'y a jamais eu de bazar à cet endroit.

L'alerte message du portable : Sarah !

« Sandy, j'ai fini mon roman, je crois qu'il va faire un carton ! Viens me rejoindre à Étretat pour le week-end : j'ai un cadeau pour toi ! »

5 (par Angèle Casanova)

Il baigne dans une pénombre brumeuse. Ses pieds. Très loin. Au fin



fond de l'univers. Le chatouillent vaguement. Il a envie de tendre la main pour se soulager un peu. Mais il n'a plus de doigts. Plus de corps. Plus rien. Que la sensation persistante de ce pied qui le chatouille. Pourquoi ce fichu pied me tiraille autant. Pourquoi. D'un coup. Une lueur rosée vient iriser son champ de vision. Chaude. Elle irrigue sa pensée. La rend plus lumineuse… Il sort des limbes. L'opale. Je suis prisonnier de l'opale. Mon pied est fichu et je suis prisonnier de l'opale. Je dois être dans le coma.

Son radar interne panique. Je veux sortir. Sortir. De là. Que m'est-il arrivé. Il cherche. Le cerveau en rémoulade. Il cherche. Et se souvient. La bijouterie. Le gars à la gueule de Stephen King. Qui marmonnait des trucs insensés en le regardant d'un air fataliste. Oui. Il savait ce qui allait lui arriver. Faut croire que la légende dit vrai. L'opale porte malheur. Mais enfin. Ça se saurait. Si tous les détenteurs de bagouses venaient à décaniller. Ça se saurait. Alors pourquoi précisément lui. Pourquoi précisément cette bague-là. Il réfléchit. Ce qui lui semble une éternité. Dans le coma, le temps ne manque pas. Il s'étend à l'infini, paresseux comme un chat languide. Alors il regarde le chat. S'étirer. Bâiller. Ronronner. Sans fin. Et il réfléchit. Et il se dit. Au bout d'un laps de temps indéterminé. Peut-être une seconde. Peut-être vingt ans.

Mais bien sûr. Tout se tient. Ce n'est pas n'importe quelle bague. Ce n'est pas n'importe quelle pierre d'opale. La preuve, une duchesse russe se la fait offrir et elle casse sa pipe aussi sec. Et lui. Franchement. Une déveine pareille, ça frise la preuve de l'existence de dieu ! L'opale dont est faite cette bague doit sortir de quelque cuisse de Jupiter. Qui sait. Bon, moi, en tout cas, je suis pas dans la merde. Comment je vais faire pour sortir du cirage. Invoquer le dieu taulard qui m'a remisé dans ce cachot ? Et comment est-ce que, d'abord, ça s'invoque, un dieu ? Et puis, est-ce qu'il ne faut pas disposer d'un corps, bras, jambes, tête et tout le toutim, pour en invoquer un ?

6 (par Marc Laumonier)

Sandy est arrivée, crevée d'avoir roulé dans la nuit, exténuée par tout le mal qu'elle a eu à récupérer sa voiture. Elle découvre alors la propriété de Sarah, elle est abasourdie ; celle-ci est immense, pas très loin des célèbres falaises. Son amie l'attend, souriante, aimable, dans un déshabillé improbable. Après une très courte nuit dans une chambre luxueuse, elle se lève à l'aube pour rejoindre Sarah. Elles ont décidé d'assister au lever du soleil. Les falaises ocrées prennent à cette heure-là des teintes irréelles. C'est beau, noroît, mer et sel, flammèches et lumières. « Regarde le soleil, dit Sarah, on croirait une opale à cause de tous ces nuages qui diffractent les rayons ». Elle tend son index gauche. « Regarde,



même ma bague se réveille. » Celle-ci, effectivement, émet une brillance insolite. Sarah se rapproche de Sandy pour finalement l'enlacer. Celle-ci ne peut rien faire, elle se sent pétrifiée, incapable de la moindre réaction, elle sent juste sa propre bouche s'ouvrir au contact des lèvres de son amie. Le visage de Sarah prend une teinte rouge, cramoisie, son sourire se fait cruel, sa physionomie diabolique. Sarah se sent défaillir, ses genoux cèdent.

Son téléphone la réveille. Il s'agit d'un appel du professeur Lossonne.

— Madame Vuiton, votre ami s'est échappé. Il s'est réveillé d'un bond de son coma pourtant stade III, a quitté sa chambre dans un fatras impensable, a même cassé le bras d'un vigile en sortant, avec une violence inouïe. Puis il a volé un taxi qui stationnait en bas. On ne sait pas ce qu'il veut faire. Il grommelait et hurlait des mots incompréhensibles. Un médecin serbe d'ici affirme que c'était du russe. Et surtout il ne boitait plus du tout malgré son phlegmon au pied. Enfin, il présentait à tout le monde une espèce de grosse bague qui scintillait anormalement, comme électrique. Son regard et ses allures sont celles d'un fou, nous sommes désolés de n'avoir pas pu le retenir ! Sait-il où vous êtes ? Où êtes-vous ?

Sandy ne peut répondre, ne peut parler ; Sarah ferme son téléphone avec un sourire enjôleur ; « Viens », dit-elle en lui prenant la main ; Sandy la suit avec un visage béat. L'aube grenat et sanguine apparaît sur les falaises d'Étretat. Sandy, définitivement, a l'impression de pénétrer un nouveau monde parallèle, surnaturel, onirique ; elle n'arrive pas à comprendre s'il est démoniaque ou réjouissant ; elle tremble de plaisir, sursaturée de toutes ces multiples sensations. Une nouvelle naissance ? Une renaissance ?

7 (par Antonella Fiori)

La duchesse russe était belle comme une diablesse. Les jeunes cavaliers tortillaient du nez et devenaient rêveurs quand elle passait en faisant tinter ses éperons au milieu de la fumée de tabac blond. Ses bras maigres avaient appris à manier un cheval avec habileté et finesse. Ses jambes semblaient juste bonnes aux danses bourgeoises et aux jupons de soie, mais elles s'étaient développées et affermies. Elle se tenait en selle chevillée au dos du cheval qui, entre ses jambes, allait comme un mouton. Mais un jour, soufflant avec violence, son cheval l'emporta à travers les steppes d'armoise. Elle fut assommée dans sa chute et grièvement blessée à la hanche.

Transportée à l'hôpital, elle resta plusieurs jours sans reprendre connaissance. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, sa première sensation fut de douleur. Sa jeunesse sans nuage était morte. Personne ne se rappelait son



existence et ne venait lui rendre visite. On paraissait l'avoir oubliée. Tout le pays était déchiré par la guerre civile. La vie quotidienne voyait ses solides assises se lézarder et s'effondrer. La plupart des habitants, épouvantés par la menace de la terreur, fuyaient à l'autre bout du monde. Des médecins, des infirmiers couraient dans tous les sens. Parfois, ils traînaient des ballots. Les malades étaient assis dans leurs lits, apeurés. Comment vivre devant ce monde inconnu qui braillait et tirait des coups de feu chaque nuit à l'extérieur ? Il ne restait plus à la duchesse qu'à pleurer des jours entiers la demeure de son père, la lecture de romans étrangers, ses amies, ses robes neuves… tout cela, à présent, qui lui revenait dans la tiédeur de l'oreiller mouillé de larmes.

Un jour, dans le couloir, un homme vint s'asseoir sur le banc à côté d'elle. Il était vêtu d'un caleçon et de savates trouées. Il sifflotait en battant la cadence de ses talons nus.

— On a essayé de me tuer, mais on n'y est pas arrivé, voilà pourquoi je suis ici !

Penché sur elle, il tordit sa bouche en un rictus. La duchesse sentit la tête lui tourner comme si elle avait déjà entendu un jour de pareils mots, et qu'elle se rappelait cette grimace de dents blanches.

Elle fronça les sourcils, se poussa à l'autre extrémité du banc. Et lui, sifflotant, se remit à battre du talon.

Qui était-il ? Il n'avait rien de particulier. Des imbéciles de son espèce, il y en avait des milliers. Pourtant, quelque chose attira son regard. Une bague ! Une bague identique à celle qu'elle portait avant de n'être qu'un numéro sur le registre des admissions.

8 (par Serge Cazenave-Sarkis)

— Ils m'ont tellement battu ! Tellement battu…

L'homme se rapprocha lentement et lui tendit son doigt bagué.

— Vous la reconnaissez ?

La duchesse hocha la tête.

— Et moi, vous me reconnaissez ?

— Non… pourtant il me semble…

— C'est moi qui vous ai veillée après votre chute. Vous étiez si belle ! Vous n'aviez aucune chance de vous en sortir. Alors, je vous ai subtilisé la bague. En souvenir de vous. Ce fut plus fort que moi… De vous avoir volée ne m'a pas porté chance… Quand les insurgés sont entrés dans l'hôpital, je n'ai pensé qu'à deux choses : vous cacher et sauver le bijou. Je vous ai glissée sous le lit et j'ai avalé la bague. Tenez, duchesse, reprenez-la et montrez-vous maintenant. Montrez que vous êtes vivante ! Montrez la bague au peuple, faites naître la légende…



— Sandy ?

— Oui, Sarah !

— Tu sais comme je t'aime...

Deux heures du matin, et ces putains de TV dans les chambres voisines qui n'arrêtaient pas de diffuser leurs conneries, et Sarah mes couilles, et la duchesse de mes fesses !... J'ai pensé : manquerait plus qu'ils se mettent à baiser ! Alors, hors de moi, j'ai cogné contre les cloisons du motel. Et j'ai gueulé : « Baissez le son, quoi, merde, y en a qui bossent demain ! »

Contre toute attente, mes voisins n'ont pas baissé le son, mais tout au contraire l'ont haussé... et c'est là que ce putain de Fred s'est radiné dans son taxi volé. J'étais comme fou, à poil, je suis sorti dans le couloir et j'ai frappé à toutes les portes. Seules la 33 et la 37 se sont ouvertes. Je n'avais jamais vu de nanas pareilles. Bordel, comme elles étaient belles ! Et comme par enchantement, les voix de la duchesse, de son gardien, ainsi que celle de Fred, qui s'était mis à hurler des insanités à l'encontre de Sandy et de Sarah, me semblèrent par rapport aux minutes précédentes d'une toute autre facture. À cet instant, comme j'aurais aimé me faire inviter à suivre l'un ou l'autre de ces téléfilms à l'eau de rose...

9 (par Jérôme Pitriol)

Je me retrouvai dans ma chambre. Désolé qu'on m'ait refusé l'accès de la 37, et de la 33 presque autant, mais sous le charme. Machinalement, j'ai allumé la télé.

Bizarre : ça ne me ressemblait pas. Les téléfilms à deux balles, très peu pour moi d'habitude. Un tas de poncifs. Les pierres maléfiques, par exemple : des histoires de bonnes femmes. Je le sais, je suis antiquaire. Jamais rien vu de tel. Une pierre maléfique, de la couleur que vous voulez, ça n'existe pas, point barre. Et bénéfique non plus, ça va de soi. Si, pour votre compte en banque. Sinon c'est du bidon. D'ailleurs une opale, j'en avais justement une dans un des lots que j'allais vendre le lendemain à mes collègues. Incrustée profondément dans le bronze du couvercle d'une boîte attrape-cauchemars. Attrape-couillons, oui ! Encore des foutaises. Enfin, du moment que ça se vend...

Bref, j'ai allumé cette télé de malheur. J'avais envie de m'intéresser à mes voisines et je ne disposais pour ça que de leur programme. Pas si désagréable, finalement. De toute façon impossible de dormir à présent, excité comme j'étais, et je ne me voyais pas y retourner.

Tout à coup, je me suis frotté les yeux. Merde ! Les deux actrices, dans le film... Sarah et Sandy... C'étaient les portraits crachés des deux nanas d'à côté ! « Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? » je me suis dit à



ce moment. Elles étaient gracieuses à tomber, fascinantes, elles essuyaient les embruns sur les falaises de la Manche, et Fred s’apprêtait à sauter dans le vide sur une simple injonction de leur part... Mais fais pas ça, abruti ! N’écoute pas les appels de ces sirènes perverses ! Alors, ce con, c’est moi qu’il n’écoute pas et il fait le grand plongeon. J’avais l’impression d’entendre leur voix dans mon crâne. Puis j’ai pensé : « Vous vous payez ma tête, quelqu’un se paye ma tête... et ça va chauffer ! »

Je me sentais crevé, à plat comme jamais dans ma vie, mais en même temps attiré, envoûté, happé : malgré la confusion, la fatigue, le voyage, il fallait que j’y retourne. Chez moi, personne ne m’attendait. « Viole-moi » ? Si y a qu’ça pour votre service, duchesses, pas besoin de déranger la réception : j’arrive.

10 (par Édouard.k.Dive)

— Ou alors je deviens complètement cinglé. C’est ce que je me suis dit. Ça m’est apparu clair et net. Un truc genre métempsycose schizoïde. On change de corps dans sa tête. Je veux dire, ça fait comme si on changeait de corps mais c’est pas vrai. Notez que ça peut arriver aussi dans la réalité, ces trucs-là. Le karma et tout le toutim, c’est pas que des conneries, faut pas croire. Mais bon, là, on change pas de corps vraiment, c’est juste du délire. Et c’est pour ça que je suis là. À cause de mon délire schizoïde. Parce que vous pratiquez l’hypnose et qu’avec l’hypnose on guérit tout. J’ai lu un bouquin là-dessus. Je me suis dit, si ça guérit tout, ça peut sûrement guérir cette saleté de métempsycose schizoïde. Alors, quand j’ai lu la carte que vous aviez glissée dans ma boîte aux lettres : « Fedor Blavatsky – Hypnothérapeute – 141 rue du Bac – Paris 7e », je me suis dit : « ça peut pas être un hasard ». Demandez et on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira. Ça non plus, c’est pas que des conneries.

Comme j’te l’embrouille l’hypnotiseur de mes deux. C’est moi qui l’endors avec mon baratin. Je fais semblant de sombrer et dès qu’il se méfie plus, je lui saute à la gorge... Quand même, il me prend vraiment pour une truffe, le Ruskoff. Il croit que j’ai pas vu son manège. Ce machin qu’il tourne au-dessus de moi. Cette bague au bout d’une chaîne en argent. Cette bague en vermeil sertie d’une opale d’Éthiopie. Il croit que je l’ai pas reconnue la bague de malheur. Que je l’ai pas reconnu lui, le vendeur du « Bazaar » avec sa coupe de cheveux à la con. Oui, il me prend vraiment pour une truffe. Ou alors il croit que j’ai perdu la mémoire après le coup qu’il m’a foutu sur le ciboulot dans son magasin de la rue du Bac et la séance d’hypnose qui a suivi. C’est là que j’ai vraiment commencé à délirer.



Avec toutes ces histoires de Sandy, de Sarah et de duchesse russe envoûtée. Moi qui suis un rationaliste convaincu et un célibataire endurci, y a de quoi se marrer. Pourquoi m'a-t-il assommé ? Qu'est-ce qu'il savait exactement sur moi ? Est-ce qu'il se doutait que j'étais chargé d'enquêter sur un trafic de bijoux par le syndicat des joailliers de la place Vendôme ? Bon, tout ça allait s'éclairer quand je l'aurai serré.

Quand même, ce délire, c'était bizarre... Et si la bague... Merde ! Sandy, Sarah, arrêtez de vous peloter devant la duchesse, c'est gênant ! Et ce con qui me sourit... Fred, c'est toi ?



Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Daniel Birnbaum

Julien Boutreux

Henri Cachau

Cyril Calvo

Angèle Casanova

Serge Cazenave-Sarkis

Philippe Choffat

Sandrine Cuzzucoli

Marianne Desroziers

Edouard.k.Dive

Constance Dzyan

Antonella Fiori

Muriel Friboulet

Christian Jannone

Benoît Jeantet

Alain Lasverne

Marc Laumonier

Lordius

Pierre Ménard

Neevh

Jérôme Pitriol

Georgie de Saint-Maur

Philippe Sarr

Audrey Tison

Illustrateurs

Antonia Bellemin

Sophie Brassart

Hugues Breton

Jacques Cauda

Philippe Guénin

Bruno Legeai

William Mathieu

En savoir plus - *La Tour de Babel*, par Bruegel l'Ancien

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À VENIR

Sommets & Abîmes



Numéro 15

Mars 2015